This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ARTES
VERITA
LIBRARY
UNIVERSITY OF
TUEBOR

1837
ARTES SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

E VI

840,8
N95c

# NOUVEAU
# THEATRE
# ITALIEN.
## *TOME HUITIE'ME.*

## *TOME HUITIE'ME.*

LE RETOUR DE TENDRESSE.

LES PAYSANS DE QUALITE'.

LES DE'BUTS.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD.

LE PHENIX.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

*Muſique.*

# LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN

OU

# RECUEIL GENERAL DES COMEDIES

repreſentées par les COMEDIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

augmenté des Piéces nouvelles, des Argumens de pluſieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comédies repreſentées depuis le rétabliſſement des Comédiens Italiens.

*NOUVELLE EDITION,*

*corrigée & très-augmentée, & à laquelle on a joint les Airs des Vaudevilles, gravez à la fin de chaque Volume.*

*TOME HUITIE'ME.*

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC XXXIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

Mollinger

*NOUVEAU THEATRE ITALIEN.*

# LE RETOUR DE TENDRESSE, OU LA FEINTE VERITABLE.

*COMEDIE.*

Par Mr. F.

*Repreſentée pour la premiere fois, par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le 31 May 1728.*

A PARIS.
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques à la Science.

M. DCC. XXXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# ACTEURS.

ORONTE, Pere de Julie.

DORANTE, Amant de Lucinde.

LISIMON, Amant de Julie.

LUCINDE, Niece d'Oronte.

JULIE,

SPINETTE, Suivante de Lucinde.

ARLEQUIN, Valet de Dorante.

*La Scene eſt dans la maiſon d'*ORONTE.

# LE RETOUR DE TENDRESSE, OU LA FEINTE VERITABLE,

## *COMEDIE.*

### SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

OUy, Monſieur, je ſoutiens que vous allez faire un fort mauvais mariage ; Julie eſt jeune, riche, & jolie, mais... enfin ce n'eſt point votre fait.

DORANTE.

Peut-on demander à Monſieur Arle-

quin ce qui le fait penſer de cette maniere ?

ARLEQUIN.

Tout.

DORANTE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Tout, vous dis-je.

DORANTE.

Il convient que Julie eſt aimable ?

ARLEQUIN.

Oui.

DORANTE.

Qu'elle eſt riche,

ARLEQUIN.

D'accord.

DORANTE.

Qu'elle eſt jeune,

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon.

DORANTE.

Sage ?

ARLEQUIN.

Je ne vous ai pas dit cela.

DORANTE.

Comment, maraud !

ARLEQUIN.

Ah ! je ſçavois bien que nous nous fâcherions.

DORANTE.

Nous pourrions aller plus loin.

ARLEQUIN.

Point du tout, reſtons-en là, s'il vous plaît : je conviens que Mademoiſelle Julie eſt très ſage, mais êtes vous aſſez ſimple pour lui tenir compte de ſa vertu ?

DORANTE.

Quel raiſonnement ?

ARLEQUIN.

Il eſt des plus ſenſez ; ne voyez-vous pas que cette jeune perſonne eſt une place nouvellement fortifiée, qui n'a reçû aucunes attaques ? il ne faut pas beaucoup s'étonner ſi elle n'a jamais capitulé.

DORANTE.

Tu m'ennuyes : je voudrois bien ſçavoir les raiſons qui t'obligent à t'oppoſer ſi fort à ce Mariage ?

ARLEQUIN.

Vous aimiez Mademoiſelle Lucinde autrefois ?

DORANTE.

Oui.

ARLEQUIN.

J'aimois ſa ſuivante Spinette.

DORANTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Vous aimez maintenant Julie.

DORANTE.

Après ?

ARLEQUIN.

Et je n'aime point ſa ſuivante Marton.

DORANTE.

Ah ! je n'ai plus rien à dire.

ARLEQUIN.

Lucinde eſt la plus aimable perſonne du monde, car vous conviendrez que Spinette eſt bien jolie ?

DORANTE.

Ah ! Monſieur Arlequin, ſi votre penchant pour Spinette eſt ſi rapide, vous pouvez vous y abandonner ; je ne vous ai jamais défendu de lui faire votre cour.

ARLEQUIN.

Mais vous n'allez plus chez ſa Maîtreſſe ?

DORANTE.

Cela vous empêche-t'il de voir ſa ſuivante ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; & vous n'avez pas plûtôt été brouillé avec Lucinde, que j'ai éprouvé les rigueurs de Spinette par contrecoup ; que je ſuis malheureux ! je me ſouviens que mon amour étoit le ſinge du

vôtre, & lors que vous étiez aimé de cette adorable Lucinde, que nous vous entendions ſoupirer tous deux dans ſon Cabinet, nous faiſions Spinette & moi chorus dans l'antichambre; & quand vous peſtiez contre l'heure qui vous chaſſoit, je jurois contre vous que j'étois obligé de reconduire; je voudrois bien ſçavoir quel rat vous a pris de ne vous plus aimer? cela étoit ſi joly!

DORANTE.

Je ne ſçai comment j'ai fait pour me dégager d'elle; il faut avoir autant de force que j'en ai ſur moi-même pour y avoir remporté une pareille victoire, je ne l'aurois pas crû.

ARLEQUIN.

Cela n'eſt peut-être pas encore bien fait.

DORANTE.

L'animal! j'épouſe ce ſoir Julie ſa Couſine.

ARLEQUIN.

Et Lucinde qui épouſera-t'elle? car, elle eſt bien capable de vous rendre la pareille.

DORANTE.

C'eſt de quoi je ne me ſuis pas informé; ſi elle m'en croyoit, elle épouſeroit Eraſte, ou Clitandre.

ARLEQUIN.

Quoi, un de ces Meſſieurs dont vous étiez ſi jaloux ? oh ! pour le coup vous n'êtes plus amoureux d'elle.

DORANTE.

A propos de jalouſie, il me ſemble que Liſimon affecte de ſuivre partout Julie.

ARLEQUIN.

Je ne voulois pas vous en parler, mais il y a longtems que je m'en apperçois.

DORANTE.

Je le prierai fort ſerieuſement de ceſſer ſes pourſuites.

ARLEQUIN.

Vous ferez fort bien.

DORANTE.

Ses aſſiduitez me gênent, & Julie qui n'eſt pour ainſi dire qu'un enfant, ne ſçait point encore à quelles conſequences cela tire.

ARLEQUIN.

Il lui apprendra.

DORANTE.

Tais-toi.

ARLEQUIN.

A propos, vous vous mariez ce ſoir. Diantre !

DORANTE.

Il la connoît dès ſa plus tendre jeuneſſe, & cette habitude de ſe voir, fomente une certaine familiarité, de certaines liaiſons....

ARLEQUIN.

Oui, cela ne vaut pas le diable, retournez à Lucinde.

DORANTE.

Tais-toi te dis-je, avec ta Lucinde, en ſerois-je le maître, l'amour éteint peut-il ſe rallumer?

ARLEQUIN.

C'eſt ſelon: je compare l'amour à une lampe, ſi elle s'éteint faute d'huile, on ne peut plus la rallumer; ainſi l'amour ne peut plus renaître quand il meurt de ſa belle mort; mais auſſi ſi un coup de vent ſouffle la lampe, la moindre allumette lui fait reprendre feu: de même ſi le dépit a éteint notre amour, le moindre caprice le rallumera.

DORANTE.

Le dépit ne m'a point gueri, c'eſt la raiſon.

ARLEQUIN.

Bon! la raiſon ſe mêle bien de ces ſortes de choſes là: on fait la folie de s'aimer ſans ſçavoir pourquoi, & l'on ſe quitte ſans en devenir plus raiſonnable.

E VI

840,8
N95c

# NOUVEAU
# THEATRE
# ITALIEN.
## TOME HUITIE'ME.

## *TOME HUITIE'ME.*

LE RETOUR DE TENDRESSE.

LES PAYSANS DE QUALITE'.

LES DE'BUTS.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD.

LE PHENIX.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

*Muſique.*

# LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN

OU

# RECUEIL GENERAL DES COMEDIES

Representées par les COMEDIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

Augmenté des Piéces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comédies representées depuis le rétablissement des Comédiens Italiens.

*NOUVELLE EDITION,*

*Corrigée, & très-augmentée, & à laquelle on a joint les Airs des Vaudevilles, gravez à la fin de chaque Volume.*

*TOME HUITIE'ME.*

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC XXXIII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

Mollinger

# LE RETOUR DE TENDRESSE, OU LA FEINTE VERITABLE.

COMEDIE.

Par Mr. F.

*Repreſentée pour la premiere fois, par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le 31 May 1728.*

A PARIS.
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques à la Science.

M. DCC. XXXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

Clitandre; vous ne les aimez ni l'un ni l'autre; mais point, la pluralité l'emporte, & Madame a trouvé plus à propos de perdre un Amant cheri, que d'en congedier deux indifferens.

LUCINDE.

Il appartenoit bien à Dorante de m'imposer des loix: n'étoit-ce pas assez que je lui eusse fait l'aveu de ma tendresse, pour qu'il fût sûr de ma fidelité? mais les Amans ne se contentent pas de si peu de chose; il leur faut des preferences autentiques; nous devons les rassurer sur le moindre de leurs soupçons, par un mépris évident pour le reste des hommes: non Messieurs, non pas s'il vous plaît, cet empire sur nous vous rendroit trop vains, & vous rallentiroit même; & quoique l'on n'ait nulle envie de vous devenir infidele, il faut toûjours s'en conserver la prochaine occasion, pour vous tenir en respect.

SPINETTE.

Pour vous tenir en respect! & ne voyez-vous pas que cette politique fait deserter tous ceux qui vous aiment avec delicatesse?

LUCINDE.

Il faudroit toûjours les perdre, ma che-

re enfant : la legereté des hommes eſt auſſi grande que la nôtre, & du moins eſt-il plus glorieux pour nous de les voir nous quitter par dépit, que de nous en voir privées par la trop grande confiance où nous les mettrions de leur merite.

SPINETTE.

Quelle methode bizarre ! & que deviendroit le Mariage avec ces beaux préceptes-là ? on ne s'aime donc aujourd'hui que pour avoir le plaiſir de ſe ſeparer dans les regles de l'art ?

LUCINDE.

Si Dorante avoit été bien épris, il ne m'auroit pas abandonnée ſi bruſquement.

SPINETTE.

Si Dorante ne vous avoit adorée, vos refus ne lui auroient pas été ſi ſenſibles.

LUCINDE.

J'admire ſon caractere !

SPINETTE.

Et moi le vôtre !

LUCINDE.

Prendre ſon parti au pied levé ! Monſieur ſe marie.

SPINETTE, *à part le premier mot.*

Bon, & à votre Couſine encore ?

LUCINDE.

Elle ne l'aime pas au moins, & je ſuis

fort trompée ſi elle n'a pas quelque penchant pour Liſimon.

SPINETTE.

Je le voudrois.

LUCINDE.

Et moi auſſi pour punir Dorante: après tout je ne ſuis point piquée contre lui.

SPINETTE.

Vous n'avez garde.

LUCINDE.

Que dis-tu de mon Oncle qui lui à accordé ſa fille à la premiere demande qu'il lui en a faite?

SPINETTE.

C'eſt qu'il a crû le parti avantageux pour Julie.

LUCINDE.

Mais il ſçavoit que Dorante m'aimoit, & qu'on ne ſe détache pas ſi facilement.

SPINETTE.

Dorante l'aura aſſuré ſans doute, qu'il vous avoit entierement oubliée.

LUCINDE.

Je ſuis outrée contre mon Oncle: allons, allons, il faut rompre ce mariage.

SPINETTE.

Comment vous y prendrez-vous?

LUCINDE.

En faiſant épouſer Julie à Liſimon.

SPINETTE.

Vous épouſerez donc Dorante ?

LUCINDE.

Moi, que tu me connois mal ! j'aimerois mieux ... Mais voici Julie.

---

## SCENE V.

LUCINDE, SPINETTE, JULIE.

JULIE.

MA chere Couſine, je n'y puis plus tenir, je ſuis au deſeſpoir.

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc ?

JULIE.

Le moment fatal me menace de trop prés, il faut enfin que j'éclatte, dût-il m'arriver.... vous ſçavez qu'on me veut faire épouſer Dorante aujourd'hui ?

LUCINDE.

*Oui*, hé bien ?

JULIE.

J'aime Liſimon.

LUCINDE.

Je men doutois.

JULIE.

Que Dorante ne s'aviſe pas de ſe ſer-

vir de l'autorité de mon Pere, car . . . enfin je ne l'épouserai pas.

LUCINDE.

Mais il me semble que pour une jeune personne qui a si peu d'experience, vos resolutions sont vives.

JULIE.

C'est qu'elles ne sont point dissimulées; si j'avois cette experience dont vous me parlez, j'épouserois peut-être Dorante, pour avoir tout le tems & tout le plaisir de le punir, de ne m'avoir pas obtenuë de moi-même; il me traite comme un enfant, il conclut avec mon Pere: oh! c'est avec moi qu'il faut conclure, ou le marché ne tiendra pas, sur ma parole.

SPINETTE.

Voilà une petite personne bien vive.

JULIE.

Et le bon de l'affaire, c'est qu'il ne m'aime pas non plus, lui; il ne m'aborde jamais que comme s'il étoit mon mari; il est d'un froid!

LUCINDE.

Mais s'il ne vous aimoit pas, vous auroit-il recherchée aussi serieusement?

JULIE.

Bon, bon, je ne prends point le change; c'est vous qu'il aime, mais vous êtes

brouillez, & pour se faire valoir il a voulu vous opposer une rivalle jeune & jolie.

SPINETTE.

Quelle rusée !

LUCINDE.

Elle pourroit bien dire vrai.

JULIE.

Et moi je serois la victime de tout cela; Dorante ne penseroit qu'à vous quand il seroit avec moi; & toutes les douceurs que je recevrois de lui, ne s'adresseroient qu'à vous même : hom...

LUCINDE.

Vous ne meritez pas cela, je vous plains.

JULIE.

Ce n'est pas assez de me plaindre, il faut me servir.

LUCINDE.

Que puis-je faire pour vous ?

JULIE.

Me debarrasser de Dorante; il est sûr que s'il ne se dégage lui même d'avec mon Pere, il faudra que je l'épouse, ou que je retourne au Convent, & je crains autant l'un que l'autre.

LUCINDE.

Mais votre pere ne paroissoit pas s'opposer aux soins que Lisimon vous rendoit.

JULIE.

Non vraiment, avant que Dorante se fût proposé ; mais vous connoissez les peres, c'est le bien qui les détermine. Celui-ci est plus riche que l'autre, Mademoiselle, il faut que vous l'épousiez ; que leur répondre ? vous dépendez d'eux ; oh ! si jamais je suis veuve. . . .

LUCINDE.

Ma chere Cousine, les peres consultent nos interêts lorsqu'ils nous marient, & sçavent que pour nous rendre heureuses, ils doivent nous unir à des personnes riches.

JULIE.

Bon, riche ; faut-il l'être tant ? Lisimon a dix mil livres de rente, est-ce que cela n'est pas bien honnête pour un gascon ?

SPINETTE.

Dix mille livres de rente ? il faut qu'il soit l'aîné de dix familles.

JULIE.

Et d'ailleurs n'est-on pas bien dédommagé des biens de la fortune, quand on est avec ce qu'on aime ?

SPINETTE.

Oui, mais on ne s'aime pas toûjours.

JULIE.

Eh bien, on se separe, & en ce cas chacun reprend le sien.

SPINETTE.

SPINETTE.

Il n'y a pas le mot à dire.

JULIE.

Debarraſſez-moi de Dorante, vous dis-je, ma chere Couſine.

LUCINDE.

Comment voulez vous que je m'y prenne ?

JULIE.

Faites ſemblant de revenir à lui, & rengagez-le ; il ne faut qu'un moment pour le rendre plus paſſionné que jamais, car vous êtes adroite.

LUCINDE.

Et vous plus fine que je ne penſois, Mademoiſelle, mais je n'aime plus Dorante, & quand je l'aimerois, pourrois-je me reſoudre....

JULIE.

C'eſt à cauſe que vous ne l'aimez plus que cela ne vous doit rien couter : lorſque mon Pere ſçaura qu'il eſt retourné à vous ; pour s'en venger il me donnera Liſimon : allons ma petite Couſine.

LUCINDE.

Et ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir, quelle honte pour moi !

JULIE.

Point du tout, je vous promets de dire

DORANTE.

Morbleu, je perds patience.

LISIMON.

Tu l'épouses ce soir? eh donc, que deviendroit Lucinde? tu l'aimes toujours petit dissimulé; je veux renoüer cette intrigue, & vous épargner à tous deux la petite honte des premiers pas: vous ne demandez qu'à vous rejoindre, il faut vous rendre ce service.

DORANTE.

Oh! parbleu c'en est trop. Lisimon, vous sçavez, que je ne prends pas beaucoup de goût à la raillerie, & je vous declare une fois pour toutes, que la visite que vous venez de rendre à Julie, est la derniere qu'elle recevra de vous.

LISIMON.

Je te craindrai encore moins Mari que Rival, mon cher Dorante, & je t'avertis que je serai son ombre.

DORANTE.

A la fin...

LISIMON.

Je ne la quitterai pas d'une minutte, d'une seconde, sandis!

ARLEQUIN.

Voilà un Gascon bien tenace. Monsieur ne fera pas d'ordinaire chez lui.

## SCENE VI.

DORANTE, LISIMON, ARLEQUIN.

LISIMON.

NOn, te dis-je, Dorante, je ne souffrirai point que tu te donnes ce ridicule dans le monde.

DORANTE.

Eh Monsieur Lisimon, l'interêt que vous prenez à ce qui me regarde, m'est très-suspect, & je vous prie fort serieusement de ne plus voir Julie.

LISIMON.

Tu ne l'aimes point, mon cher, tu ne l'aimes point.

DORANTE.

Je l'épouse ce soir, encore une fois.

LISIMON.

Hé bien, je serai de la Nôce.

DORANTE.

Je ne vous en prie point.

LISIMON.

Bon, entre amis on passe sur les ceremonies.

beau-pere, Seigneur Dorante : je commence à croire que vous en voulez tout de bon à la petite fille, mais ſçachez donc que vous allez ſur mes briſées, & que vous riſquez autant à me la diſputer, que ſi vous me conteſtiez mes titres de nobleſſe. Je l'aime, jugez de ſes ſentimens pour moi : j'ai crû juſques ici que ce n'étoit qu'un jeu ; mais ſi dans un quart d'heure, vous ne me la cedez dans toutes les formes, nous prendrons lieu pour parler d'affaire, à pied ou à cheval, & je vous donnerai le choix des armes, depuis l'épée juſqu'au canon.

ARLEQUIN.

Garre la bombe !

DORANTE.

Il ne faut pas attendre ſi long-tems ; & j'accepte à l'inſtant même....

LISIMON.

Tout doux ; réflechiſſez mûrement ſur ce que j'ai l'honneur de vous avancer : il ſera tems de prendre votre parti quand vous n'aurez plus d'autre reſſource.

ARLEQUIN.

Il s'en va, mais je ne crois pas qu'il vienne prendre réponſe.

## SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

Parbleu, quand ce ne ſeroit que pour braver ſon impertinente audace, je vais ſigner le Contrat tout à l'heure. Où vas tu?

ARLEQUIN.

Je vais faire avancer l'artillerie.

DORANTE.

Ah, Monſieur Liſimon, vous faites des menaces.

ARLEQUIN.

Le pauvre diable eſt le premier en date, une fois.

DORANTE.

Et moi je date du jour que j'épouſe.

ARLEQUIN.

Vilaine époque: car ſi vous voulez que je vous diſe ce que je penſe, vous faites mal de vous marier.

DORANTE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Vous êtes enclin à la jalouſie, & je

crains qu'on ne vous donne dequoi l'exercer.

DORANTE.

Moi jaloux ? point du tout : je n'ai fait cette défenſe à Liſimon, que parce que mon honneur m'y obligeoit. Oh, depuis Lucinde, je ſuis revenu de cette malheureuſe freneſie, & je ſens bien que je ne ſuis pas à beaucoup près ſi jaloux de Julie que je l'étois d'elle.

ARLEQUIN.

C'eſt que Julie doit être votre femme.

DORANTE.

Monſieur Oronte eſt-il ſorti ?

ARLEQUIN.

Non, le voici.

## SCENE VIII.

DORANTE, ARLEQUIN, ORONTE.

ORONTE.

QUoi mon Gendre, vous êtes ſeul ? où eſt donc ma fille ? je croyois la trouver ici.

DORANTE.

Elle eſt peut-être avec ſa Couſine.

ORONTE.

Je ſuis ſûr que les habits de maſque ſont ſur le tapis.

DORANTE.

Cela peut être ; mais Monſieur, me permettrez-vous de ceder à une impatience que vos bontez autoriſent ; plus mon bonheur eſt proche, & plus les momens qui le retardent me ſont inſupportables : nous avions remis à ce ſoir la ſignature du Contrat, ſignons-le tout à l'heure.

ORONTE.

Ah ! que je vous ſçai bon gré de cette précipitation ! j'en ſuis charmé pour ma fille, voilà comme je fis quand je pris ma deffunte ; je ne voulus pas ſeulement lui donner le tems d'acheter ſes habits de nôces ; peſte ! j'étois un vert galant.

ARLEQUIN.

Vous en avez bien la mine.

ORONTE.

Le jour de notre mariage elle s'étoit propoſée de danſer toute la nuit avec ſes compagnes, mais après que nous eûmes ouvert le bal, elle & moi, crac, je la fis diſparoître.

ARLEQUIN.

Quel égrillard !

ORONTE.

La Courante étoit dans ce tems-là en vogue, & je la danſois auſſi-bien que mon maître.

ARLEQUIN.

Il va nous tenir juſques à demain.

ORONTE.

Je n'avois pas vingt ans alors, & j'avois déja payé de ma perſonne à trois ſiéges, un blocus, deux batailles, ſix eſcarmouches, ſans compter les duels qui n'étoient pas encore deffendus.

ARLEQUIN.

Ah nous ſommes perdus !

ORONTE.

Je vous ferai ce ſoir à table le détail des occaſions où je me ſuis trouvé.

ARLEQUIN.

Cela ſera fort intereſſant.

ORONTE.

Et je vais de ce pas chez le Notaire lui dire d'apporter le Contrat ſur le champ.

DORANTE.

Que ne vous dois-je pas !

ORONTE.

Et je veux que nous le ſignions ſous la grande treille de mon jardin.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'il a dit de meilleur ; eh

bien Monſieur, c'en eſt fait, vous allez ſauter le foſſé, le cœur ne vous bat-il pas ?

DORANTE.

Hélas !

ARLEQUIN.

Il ſoupire, haie, haie, haie.

---

## SCENE IX.

LUCINDE, JULIE, DORANTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

JE n'oſerois Couſine.

JULIE.

Allons, allons, folle.

LUCINDE.

Arlequin, j'ai quelque choſe à dire à votre Maître, vous pouvez aller entretenir Spinette.

ARLEQUIN.

Eh Madame ! où eſt-elle ?

LUCINDE.

Dans mon appartement.

ARLEQUIN.

Je vous ſuis bien obligé, Madame.

LUCINDE.

Dorante!

DORANTE.

Madame!

LUCINDE *soupire.*

Quoi vous ne me regardez pas? le nœud que vous allez former, vous rend-il mon ennemi?

DORANTE.

Moi Madame? je conserverai toûjours pour vous la plus tendre estime...

LUCINDE.

Ah! vous feignez de ne pas entendre, vous sçavez que ce fatal mariage....

DORANTE.

Hé bien?

LUCINDE.

Me desespere, m'assassine, & vous allez l'achever?

DORANTE.

Comment croirai-je ce que vous me dites, Madame, il n'y a qu'un moment que vous êtiez d'une gayeté....

LUCINDE.

Fort bien, Monsieur, fort bien; si vous n'aviez pas oublié le langage de mes yeux, vous y auriez lû la contrainte où me jettoit cette malheureuse gayeté que vous me reprochez.

DORANTE.

Où cela va-t'il nous mener ?

LUCINDE.

Je vois enfin qu'il faut que ce soit moi qui parle, & que j'immole à mon amour tes précieuses bienséances où notre sexe nous oblige : ah ! puisque nous naissons plus tendres, & plus sensibles que les hommes, pourquoi nous impose-t'on la cruelle nécessité d'attendre que ces ingrats reviennent à nous les premiers ?

DORANTE.

Juste Ciel elle m'aimeroit encore !

(*à part.*) LUCINDE.

Bon, cela prend.

DORANTE.

Eh, Madame, ne vous préviendrions-nous pas, si nous ne craignions de redoubler vos mépris ; mais vous que pouvez vous risquer ? votre sexe charmant n'est-il pas toujours sûr de sa victoire ? quelques sujets que nous ayons de nous plaindre de lui, pour peu qu'il hazarde un regard, il fait moins éclater sa foiblesse que la nôtre.

LUCINDE.

Nous ne sommes pas si redoutables que vous le dites.

DORANTE.

Mais oserois-je vous demander, Ma-

dame, à quoi tend cette entrevûë, est-ce pour jetter sur le reste de ma vie une amertume que rien ne pourra adoucir ? est-ce pour me faire sentir toute la rigueur de votre perte, que vous feignez d'être sensible à la mienne ? ah ! si vous aviez été vraiement touchée de ma resolution, vous ne m'auriez pas laissé engager si avant dans une affaire dont je ne puis plus me dédire.

LUCINDE.

Dont vous ne pouvez plus vous dédire ! ah insensée ! pourquoi comptois-tu si fort sur le retour d'un volage ; étois-tu assez vaine pour te flatter que cette démarche l'attendriroit ? que ne t'épargnois-tu du moins la honte de pleurer à ses yeux, ( *à part.* je crois que je pleure tout de bon. )

DORANTE.

Quelle situation ! il ne me falloit plus que ses larmes pour m'achever.

LUCINDE.

Voyez-les, voyez-les couler, Monsieur ; elles doivent flatter votre orgueil ; le triomphe n'est pas commun, & ce sont les premières que l'amour m'a fait répendre.

DORANTE.

Ah ! qu'elles me sont précieuses ; mais

que dois-je faire ? ma parole eſt donnée ; & d'un autre côté mon rival aura lieu d'attribuer mon changement à ma lâcheté.

*à part.* LUCINDE.

( Il eſt bien long-tems à ſe rendre, il faudra pourtant bien qu'il y vienne ; ) Dorante, pardonnez à ma foibleſſe, renfermez-la dans votre ſein ; vous êtes galant homme, que du moins ma rivalle n'en ſoit point inſtruite, épouſez-la : puiſſiez vous être auſſi heureux avec elle, que je l'aurois été avec vous !

DORANTE.

Ah ! malheureux Liſimon, ſans tes menaces, & tes gaſconnades, je t'aurois moi-même conjuré d'épouſer ta Julie.

LUCINDE.

Eh quoi, vous ne pouvez vous empêcher un moment de prononcer ce nom ? épargnez-le à mes oreilles, pour le peu de tems qu'il me reſte à demeurer avec vous.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous nous quittez ?

LUCINDE.

Ingrat, ne voudriez-vous pas que je reſtaſſe ? que je viſſe rendre à une autre ces mêmes ſoins qui flattoient autrefois

ma tendreſſe? non, non, & je vous aime trop pour vous expoſer aux remords que mon deſeſpoir feroit naître dans votre ame : je vais le cacher à tout l'univers; heureuſe ſi je pouvois me le cacher à moi-même!

DORANTE.

Arrêtez, je ne puis reſiſter à tant de charmes, & à tant de tendreſſe.

LUCINDE.

Je vous deffends abſolument de me ſuivre : (*à part.* Cela va à merveille, mais il me ſemble que la choſe devient auſſi un peu ſerieuſe de mon côté.)

## SCENE X.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

OH c'en eſt fait, je vais me dégager de Julie, ma chere Lucinde! oüi, oüi, le gaſcon peut croire tout ce qui lui plaira; & s'il en veut tirer avantage, nous trouverons les moyens de rabattre ſa vanité.

JULIE.

Mon cher Dorante, nous touchons au moment

moment fortuné, voilà le Notaire que mon Pere amene avec lui.

DORANTE.

Quel funeſte embarras ?

JULIE.

Comment, vous ſemblez recevoir cette nouvelle avec chagrin ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Vous repentiriez-vous d'avoir trop précipité les choſes ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

N'êtes-vous point charmé d'unir votre ſort au mien ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Comment non ?

DORANTE.

Je vous demande pardon, je ſuis ſi troublé, ma chere Lucinde....

JULIE *à part.*

Mon ſtratagême a réuſſi, que je ſuis heureuſe !

## SCENE XI.

ORONTE, DORANTE, LISIMON, LE NOTAIRE, JULIE.

ORONTE.

Tout étoit prêt quand je suis arrivé chez Monsieur; venez mon gendre, vous êtes servi à point nommé; quoi voici encore Monsieur Lisimon? je vous avois prié, aussi-bien que Dorante, de cesser vos visites.

LISIMON.

Je viens pourtant vous en rendre une des plus intéressantes. Eh bien, Monsieur, le résultat? vîte.

DORANTE.

Je vais vous le donner dans une des allées du jardin, allez m'attendre.

LISIMON.

J'y vole.

ORONTE.

Suivez-moi, Monsieur le Notaire; venez ma fille, allons mon gendre.

## SCENE XII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

J'Ai laiſſé Lucinde dans l'état le plus triſte ; allons l'informer de la reſolution que j'ai priſe.

ARLEQUIN.

Où allez-vous Monſieur ?

DORANTE.

Chez Lucinde, que fait elle ?

ARLEQUIN.

Pas grand choſe, elle eſt évanoüie : voulez-vous que je la faſſe deſcendre.

DORANTE.

Comment évanoüie ?

ARLEQUIN.

Non, non, la voilà.

## SCENE XIII.

LUCINDE, SPINETTE, DORANTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

LAiſſez-moi, Spinette, laiſſez-moi.

SPINETTE.

Non, Madame, l'air achevera de vous remettre.

LUCINDE.

Eh crois-tu que je cherche à guerir?

DORANTE.

Madame, mettez fin à vos douleurs qui me deſeſperent; je ne pourrois les ſupporter, quand elles vous ſeroient cauſées par un rival, jugez des effets quelles produiſent dans mon ame, lorſque je m'accuſe d'en être l'auteur: je vais en votre preſence rompre tout engagement avec Oronte, & Julie; qu'allois-je faire! m'auroit-il été poſſible de vivre un moment ſous d'autres loix que les vôtres? ah belle Lucinde, lorſque je me repreſente que c'eſt vous même qui m'avez empêché de courir à mon infortune, &

que par un retour dont ma jalouſie m'avoit rendu indigne, vous daignez me rappeller à tant de charmes, je ne me poſſede plus.

LUCINDE.

Dorante, vous croyez m'aimer, la ſituation où vous me trouvez vous attendrit, mais je crains que votre ſeule generoſité ne vous tienne lieu d'amour.

DORANTE.

Ah que ce ſoupçon eſt injuſte!

ARLEQUIN.

Vous vous mocquez, Madame.

LUCINDE.

Non, vous avez eû trop de peine à vous déterminer, pour que je croye votre repentir ſincere.

DORANTE.

Eh! quelle plus grande preuve puis-je vous en donner, que les tranſports qui éclattent à vos yeux? vous ne vous y trompez pas cruelle, & vous liſez trop bien dans mon cœur pour douter de ma ſincerité; mais vous voulez me punir de l'offenſe que j'ai faite à vos attraits, vous avez raiſon, elle eſt impardonnable: ſongez pourtant ſi la vengeance vous eſt ſi douce, ſongez qu'au moment que l'on ceſſe de vous rendre des ſoins, le coupa-

ble eſt aſſez puni par les efforts qu'il ſe fait en commettant le crime.

LUCINDE.

Voilà ce qui s'appelle tirer avantage de l'infidelité même : hé bien, Monſieur, profitez de toute ma foibleſſe, & retirez votre parole s'il en eſt tems encore, mais ne vous faites point de violence.

DORANTE.

Que dites-vous ? quand vous ne me feriez pas ce doux commandement, quand je vous trouverois inflexible, je n'épouſerois pas Julie, & j'irois loin d'ici regretter toute ma vie le ſeul bien qui pouvoit me la rendre agréable.

LUCINDE. *bas à Spinette.*

Spinette, ce pauvre garçon a donné tout de bon dans ma feinte; je ne ſçai comment faire, moi.

## SCENE XIV.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, JULIE, LUCINDE, SPINETTE, ARLEQUIN.

JULIE.

VOyez, voyez, mon Pere.

ORONTE.

Dorante aux génoux de ma Niece, ſur le point d'épouſer ma fille?

LISIMON.

Ah Monſieur, l'action n'eſt pas d'un preux Chevalier!

ARLEQUIN.

Auſſi ſommes-nous des Chevaliers modernes.

DORANTE.

Monſieur, comment recevrez-vous les excuſes que je vais vous faire? je ſçai que mon procedé vous offenſe, cependant ſi j'achevois l'himenée ce ſeroit vous outrager encore: votre fille eſt trop aimable pour lui donner un époux prévenu d'une paſſion violente pour une autre; la demande que je vous en ai faite étoit ſin-

cere, mais enfin j'ai revû votre Niece.

ORONTE.

Corbleu, je voudrois n'avoir que trente ans.

ARLEQUIN.

Je le crois bien.

JULIE.

Ne vous fâchez point, mon Pere.

LISIMON.

Seigneur Oronte, j'épouse la Veuve; mais vous sçavez les avantages quelle doit faire à un garçon.

ORONTE.

Je suis trop piqué pour vous la refuser, & si ma fille y consent, donnez lui la main.

JULIE.

Il le faut bien pour reparer le tort que Monsieur fait à ma gloire; voyez, petit perfide, ce que vous m'obligez de faire.

DORANTE.

Madame....

ORONTE.

Eh vous ma Niece, ne rougissez-vous point?

JULIE.

Oh, ne la grondez pas, tout ce quelle a fait n'étoit que pour se mocquer de Dorante.

DORANTE.

Comment ?

JULIE.

Oui, Monsieur, je ne vous aimois pas, & je l'ai prié de feindre avec vous, pour vous engager à rompre avec moi.

DORANTE.

Qu'entens-je !

ORONTE.

J'en suis parbleu charmé. Vous avez ce que vous meritez, Monsieur ; venez. Lisimon, venez signer le Contrat que nous remplirons de votre nom au lieu de celui de Dorante.

DORANTE.

Lisimon, vous entrez pour quelque chose dans la piece qu'on me joue, mais vous sçavez....

LISIMON.

Oh je ne me bas plus, je dois rendre compte de ma race à la posterité.

---

## SCENE V.

### LUCINDE, DORANTE, ARLEQUIN, SPINETTE.

DORANTE.

AH Lucinde, qui n'auroit pas été trompé comme moi à tout ce que

vous venez de faire, vous avez pû jouer un perſonnage ſi indigne de vous?

LUCINDE.

Effectivement le trait eſt un peu noir; voyez à quoi m'expoſe ma folle de Couſine, vous verrez que pour reparer tout cela, il faudra que je vous épouſe.

DORANTE.

C'eſt-à-dire que je ne devrai votre main qu'à votre delicateſſe ſur les bienſéances.

LUCINDE.

Je vous conſeille encore de faire le difficile; ne voudriez-vous pas qu'on allât vous avouer qu'on a été charmé de trouver l'occaſion de vous ramener ſans paroître ſe commettre? qu'on a ſaiſi le prétexte de vous parler, & d'entamer une matiere ſi délicate, parce qu'on avoit ſa reſtriction toute prête, ſi vous n'aviez pas répondu aux avances qu'on vous faiſoit?

ARLEQUIN.

Oh que les femmes ſont fines!

DORANTE.

Quoi Lucinde, cette feinte étoit donc fondée ſur un motif auſſi charmant?

LUCINDE.

Oüi, mais ne nous amuſons pas da-

vantage ; ma gloire m'eſt chere auſſi à moi, & je ne veux pas que l'on penſe que j'aye pû la ſouiller par une trahiſon ; venez Dorante, le Notaire eſt encore là-dedans, allons lui faire prendre acte de mon innocence.

---

## SCENE DERNIERE.

### SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

EH bien, Monſieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Qu'y a-t'il ?

SPINETTE.

Tout ſuccede au gré de nos deſirs ?

ARLEQUIN.

Oüi.

SPINETTE.

Ton Maître & ma Maîtreſſe vont s'unir.

ARLEQUIN.

Oüi.

SPINETTE.

Et nous qu'allons-nous devenir ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien.

SPINETTE.

Le ſot animal !

ARLEQUIN.

Attendez ; je ne ſuis pas encore votre mari.

SPINETTE.

Comment, tu pourrois differer ?

ARLEQUIN.

Si tu veux que nous finiſſions l'affaire ; il faut que tu t'évanouiſſes, ou que tu en faſſes ſemblant.

SPINETTE.

Ah ! je te conſeille de vouloir marcher ſur les traces de ton Maître ; touche toûjours là, je feindrai après.

ARLEQUIN.

Voilà une feinte qui nous aura mené au tout de bon.

FIN.

---

APPROBATION.

*LU & examiné par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux. A Paris ce 22 Novembre* 1728.

DANCHET.

# LES PAYSANS DE QUALITÉ, ET LES DEBUTS,

*COMEDIES EN UN ACTE.*

Par Messieurs DOMINIQUE & ROMAGNESI,
Comediens ordinaires du Roy.

*Représentées pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roy. le Jeudy 21. Juillet 1729.*

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

## ACTEURS DU PROLOGUE.

LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
Mr. PLATINET Auteur de la Comedie.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

Mr. ORONTE, Pere de Colette.
COLETTE, Amante de Mathurin.
MATHURIN.
ERASTE, Frere de Mathurin & Amant de Lucinde.
LUCINDE, cruë fille d'Oronte.
LE TABELLION.
ARLEQUIN, Valet d'Eraſte.
UN PAYSAN.
BABET, petite Payſane.
TROUPE de Bergers & de Bergeres.

*La Scene eſt dans le Jardin de la Maiſon de Campagne de M. Oronte.*

# LES PAYSANS DE QUALITE', ET LES DEBUTS COMEDIES.

*ON trouve dans la même Boutique les Piéces ſuivantes de* Mr. ROMAGNESI, *tant celles qu'il a compoſées ſeul, qu'en compagnie de* Mrs. DOMINIQUE & RICCOBONI, *& autres.*

LE TEMPLE DE LA VERITE'.

ARLEQUIN HULLA & La REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

LE TEMPLE DU GOUT.

LES ENFANS TROUVEZ.

DIVERSES PARODIES.

*Toutes ces Piéces ſe trouvent dans le Recueil du Nouveau Théâtre Italien*, 12. 8. *vol. & dans celui des Parodies*, 12. 3. *Vol. l'un & l'autre avec les airs des Vaudevilles gravés. Ils ſe vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.*

# PROLOGUE.

## SCENE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

AH! te voilà Chevalier.

LE CHEVALIER.

Bon jour Marquis.

LE MARQUIS.

Comment il eſt cinq heures & demie, & je ne vois encore perſonne ? Il faut que la piece ſoit bien mauvaiſe.

LE CHEVALIER.

Nous n'en ſerons inſtruits que dans quelques heures, puiſque c'eſt aujourd'hui la premiére fois qu'on la jouë.

LE MARQUIS.

Dans quelques heures ! il ne nous faudra pas tant de tems pour en décider, & je la juge bonne ou pitoyable dès lá premiére Scene.

LE CHEVALIER.

C'eſt juger avec un peu trop de précipitation, & l'on ne doit décider d'une piece qu'après avoir réfléchi murement ſur toutes les parties qui la compoſent.

LE MARQUIS.

Bon, où veux-tu qu'un galant homme aille prendre une pareille patience ? Je veux qu'un commencement me rejoüiſſe, & me faſſe enviſager une fin amuſante. Voudrois-tu que de Scene en Scene j'attendiſſe le joli d'un ouvrage ; & qu'à la fin je fuſſe la dupe de mes eſperances ? Non pas, s'il te plaît, & je te déclare que ſi l'expoſition de celle-ci m'ennuie, je pars & je vais achever de bailler à l'Opera ou à la Comedie Françoiſe.

LE CHEVALIER.

Que tu es petulent, mon cher Marquis. Ne ſçais-tu pas qu'on ne peut ſe réjoüir à une piece, qu'en ſuivant l'intrigue pas à pas ? que c'eſt d'elle d'où naiſſent les incidens comiques ou intereſſans, qu'il faut écouter avec une attention ſinguliere & que ſouvent en perdant un bon mot, on ne comprend plus rien à d'autres qui le ſuivent ?

LE MARQUIS.

Fort bien ; ma foi, Meſſieurs les Au-

teurs n'ont qu'à s'en flatter, j'attendrai leur commodité pour rire, n'eſt-ce pas? ne ſont-ils pas obligez de prendre la mienne?

LE CHEVALIER.

Non vraiment, & pourvû qu'ils nous donnent de bonnes choſes, ils rempliſſent leur devoir, & le nôtre eſt de les applaudir; c'eſt une reconnoiſſance que l'on ne peut leur nier ſans ingratitude. Juge, Marquis, à combien de périls ils s'expoſent lorſqu'ils ſe donnent en public; que de differens génies il faut concilier; que de mauvaiſes humeurs ils ont ſouvent à combattre; que de Sçavans il faut qu'ils contentent; que d'Eſprits délicats il faut qu'ils amuſent; mais ce qu'ils ont de plus à craindre, ce ſont leurs ennemis particuliers qui ſont en place de leur ſuſciter des guerres générales. Ma foy, mon cher Marquis, lorſqu'ils ont le bonheur de ſurmonter de tels obſtacles, il faut leur en tenir compte.

LE MARQUIS.

Non, non, cela les gâteroit, il faut les tenir toûjours dans un honnête équilibre. Sçais-tu bien, Chevalier, que lorſ-

qu'on les applaudit trop, ils ont la hardieſſe de ſortir du fond des troiſiémes Loges, & de venir ſe montrer ſur le Théâtre ?

LE CHEVALIER.

Eh ! quel mal trouve-tu à cela ?

LE MARQUIS.

Allons, allons, de la ſubordination.

LE CHEVALIER.

Tu es fol. Comment il ne ſera pas permis à un Auteur de venir recevoir des éloges, & de ſe montrer au public ?

LE MARQUIS.

Non, il y a trop d'orgueil là-dedans, il faut qu'un Poëte ſoit plus modeſte, ou qu'il ſe montre quand il tombe, ou qu'il ſe cache quand il réuſſit.

LE CHEVALIER.

Le beau raiſonnement ! il achete aſſez cher ſon droit de préſence, pour qu'on ne le lui diſpute pas. Mais tu es terriblement déchaîné contre eux.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'ils m'ont joüé.

LE CHEVALIER.

Toi !

LE MARQUIS.

Oüi, moi, ils ont eu l'audace de tous-

ner en ridicule un petit Maître ſpirituel.

LE CHEVALIER.

Cela ne te regardoit pas. Mais nomme-t-on l'Auteur de la piece qu'on va joüer?

LE MARQUIS.

Je n'en ſçais rien ; mais voici un bel eſprit qui pourra nous en dire des nouvelles. Monſieur, Monſieur Platinet.

## SCENE II.

### Mr. PLATINET ET LES ACTEURS PRECEDENS.

Mr. PLATINET.

MEſſieurs....

LE MARQUIS.

Vous voilà bien rêveur : méditez-vous quelque Epigramme contre l'ouvrage nouveau?

Mr. PLATINET.

Non, Monſieur, je vous aſſûre.

LE MARQUIS.

Quelle bonté ! vous à qui rien n'échappe, vous ferez quartier à cette nouvelle Comedie ? il faut que l'Auteur ſoit de vos amis.

Mr. PLATINET.

Je ne le connois peut-être pas, il eſt anonyme.

LE MARQUIS.

Anonyme, allons, allons, son procès est tout fait, je le siffle.

Mr. PLATINET.

Eh! pourquoi Monsieur?

LE MARQUIS.

Anonyme, comment, il cache son nom? Il veut empêcher le public de porter sur son ouvrage un jugement d'avance. Oh, parbleu, je vais le traiter de maniere qu'on le connoîtra à sa phisionomie quelque anonyme qu'il puisse être.

Mr. PLATINET.

Comment, Monsieur, il n'est pas permis à un homme d'être anonyme pour empêcher les brigues?

LE MARQUIS.

Bon, bon, les brigues peuvent-elles rien contre une bonne piece? ne défendez point cette méthode, Monsieur Platinet.

Mr. PLATINET.

Il se nommera si sa piece réussit.

LE MARQUIS.

Voilà justement mon compte: si elle réussit. Il n'avoüera sa progeniture qu'en cas qu'elle lui fasse honneur.

LE CHEVALIER.

Je serois assez de son sentiment, &

pour peu, que l'on ait une loüable défiance de ſoi-même, on craint de s'expoſer à une chûte déſagréable, & d'entendre ſon nom à la ſuite de tous les défauts qu'on trouve à une Comédie.

LE MARQUIS.

En dit-on le ſujet?

Mr. PLATINET.

J'ai oüi dire que ce n'étoient que deux petites pieces d'un Acte chacune, que la premiere avoit une intrigue, & que l'autre n'étoit compoſée que de Scenes épiſodiques.

LE MARQUIS.

Vous voyez bien que cela ne peut rien valoir.

Mr. PLATINET.

Je ne vois point cela du tout.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi ne pas faire une piece en trois Actes de la premiére?

Mr. PLATINET.

C'eſt que le ſujet n'a point aſſez d'étenduë.

LE MARQUIS.

Il eſt donc bien mince; eh! pourquoi la ſeconde n'a-t-elle point d'intrigue?

Mr. PLATINET.

Monſieur, ce n'eſt pas ſon genre.

LE MARQUIS.

Stérilité, ſtérilité : quand ces Auteurs n'ont point d'imagination, ils vous couſent ſept ou huit Scenes enſemble, auſquelles à peine peuvent-ils trouver un titre & les honorent du nom de Comédie.

Mr. PLATINET.

Je ne puis m'empêcher de défendre l'Auteur, quoique je ne le connoiſſe pas. Quoi ! Monſieur, vous blâmez les Scenes Epiſodiques? ſongez-vous qu'elles ne ſe ſoûtiennent que par l'eſprit & la vivacité, qu'il faut bien moins de l'un & de l'autre dans une intrigue qui vous intereſſe, dont les ſituations vous touchent, & dont les plaiſanteries naiſſent du ſujet même? Tout le monde ne penſe pas comme vous, Monſieur, & ſi l'on rend juſtice à cet ouvrage, qui n'eſt à la verité qu'une badinerie légere & amuſante, on l'eſtimera autant que ces choſes trop bien raiſonnées, où l'eſprit ne marche jamais de compagnie avec l'enjoüement; enfin j'en ſuis très-content, & j'aurai bien du malheur ſi je tombe.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! la piece eſt donc de vous ?

Mr. PLATINET.

Qu'ai-je dit ?

LE CHEVALIER.

Le ſang a parlé, Monſieur Platinet.

Mr. PLATINET.

Ah ! Meſſieurs, ſoyez-moi favorables.

LE MARQUIS.

Avez-vous beſoin d'indulgence ? vous êtes ſûr de votre fait.

Mr. PLATINET.

Le moment fatal approche, les Comediens vont entrer ſur la Scene, ne me décelez pas.

LE MARQUIS.

Nous vous garderons un ſecret inviolable.

Mr. PLATINET.

Applaudiſſez, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

Je ne doute pas que vous ne nous en donniez ſujet.

Mr. PLATINET.

Vous trouverez peut-être la premiére piece un peu ennuïeuſe.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

Mr. PLATINET *au Marquis.*

La ſeconde paroîtra peut-être un peu platte.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Mr. PLATINET.

Mais à cela près, vous vous divertirez à merveille, & vous trouverez des saillies dans la musique qui vous dédommageront. Adieu, Messieurs, on va commencer, je vais dans le fond d'une loge attendre ma destinée.

LE MARQUIS.

Je souhaite que vous n'y fassiez pas le plongeon, Monsieur Platinet.

*Fin du Prologue.*

# LES PAYSANS DE QUALITE'.

## SCENE PREMIERE.

MATHURIN, COLETTE.

COLETTE.

DAME, Mathurin, je ſuis auſſi impatiente que toi, mon amitié eſt au niviau de la tienne; mais il faut aller tout bellement & ne pas faire connoître que je ſoyons ſi preſſez.

MATHURIN.

Il faut aller tout bellement dis-tu? Voilà un biau raiſonnement! Oh morgué Colette, ſi tu veux que j'aille bellement, dis donc à tes yeux qu'ils n'allions pas ſi vîte; c'eſt eux qui me menont une fois, & je ne puis marcher que comme ils me parlent.

COLETTE.

Ils ne te parlent que pour l'avenir, & je ne pouvons pas nous épouſer que quand ma mere ne ſera plus malade, ou qu'elle ſera tout-à-fait morte.

MATHURIN.

Oh palſangué, Colette, que ta mere guariſſe donc bian vîte, ou qu'alle ſe dépêche de mourir.

COLETTE.

Les Médecins diſont comme cela, qu'ils ne croyont rien de bon d'elle.

MATHURIN.

Et moi je ne crois rien de bon d'eux, ils ſe trompont auſſi-bian dans notre maladie que dans notre ſanté.

COLETTE.

A te dire la verité, Mathurin, je ſuis pourtant bian fâchée de cette maladie-là, notre Monſieur marie aujourd'hui ſa fille, il a amené ſon gendre avec lui à ſa campagne, il a amené auſſi des menêtriers pour enjoliver la nôce, & je ne varrons tout ça que de loin; nous autres je ne danſerons pas tant ſeulement.

MATHURIN.

Morgué ça eſt malhonnête à ta mere de tomber malade dans le temps que je

devons nous marier, il ſemble qu'a veuille nous faire piece.

COLETTE.

Mademoiſelle Lucinde qui m'aime bien étoit venue tout exprès ici pour honorer notre nôce de la ſienne, nous devions nous marier de compagnie, cela auroit été bien joli, mais il n'en ſera rien, Mathurin, & elle va ſe faire épouſer toute ſeule.

MATHURIN.

Et palſangué ſi elle t'aime tant, elle attendra notre commodité.

COLETTE.

Oüi, je t'en répons, une Demoiſelle attendre la commodité de pauvres Payſans, elle ſe ſervira de la ſienne, j'en ferois autant qu'elle, je ne lui donne point le blâme, & je lui pardonnerois d'être impatiente, quand ce ne ſeroit que pour mettre ſes biaux habits.

MATHURIN.

Ah! que tu me fais de plaiſir de parler comme ça.

COLETTE.

Pourquoi, Mathurin?

MATHURIN.

C'eſt que tu n'a pas de biaux habits à mettre toi, & nianmoins tu ne délaiſ-

ſes pas d'être impatiente itou.

COLETTE.

Il eſt vrai, c'eſt que je ne ſuis pas ſenſible à la braverie.

MATHURIN.

T'as raiſon, Colette; car au bout du compte, on ne ſe marie pas pour s'habiller.

COLETTE.

Ce ſeroit une honte que de ne s'épouſer que par vanité; c'eſt bien aux habits qu'on regarde, c'eſt la bonne amitié, mon cher Mathurin, qui fait tout le plaiſir du mariage.

MATHURIN.

Morgué tu ſeras donc bien aiſe: ſi tu ſçavois combien je t'aime, tiens, tu ne peux pas remuer le bout du doigt ſans entraîner toute ma perſonne.

COLETTE.

Et toi, Mathurin, ſi tu ſçavois combien je ſuis contente quand je te vois, non, il m'eſt impoſſible de bien exprimer ce que je ſens, ta vûe m'inſpire une ſatisfaction qui rend mon cœur tout different de ce qu'il eſt quand tu n'es pas avec moi.

MATHURIN.

Ça me fait itou la même choſe, Co-

lette, palsangué, il faut convenir que je nous aimons tarriblement, après tout ça n'eſt pas étonnant, t'es fille, je ſis garçon, t'es jolie, je ſis gentil, t'as des magneres, j'ai des façons, t'es bian faite, je ſis bian tourné, & le moyen de ne nous pas aimer! j'avons tous deux tant de parfections.

COLETTE.

Je ne ſçai pas où tu as pû prendre les tiennes.

MATHURIN.

Pargué ni moi non plus, encore ſi je connoiſſois mon pere, je dirois que ça me vient de famille.

COLETTE.

Que dis-tu-là, Mathurin, quoi tu ne connois pas ton pere? cela eſt ſurprenant.

MATHURIN.

Bon, ça arrive tous les jours à de plus grands Seigneurs que moi; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que je ne connois pas ma mere non plus, ſtanpendant il faut bian que j'en aye une, on ne peut pas s'en paſſer de ſtella, ce n'eſt pas comme d'un pere.

COLETTE.

M'eſt avis que tu as raiſon, Mathu-

rin, mais voici Mademoiſelle Lucinde.

## SCENE II.

ERASTE, LUCINDE, MATHURIN, COLETTE.

LUCINDE.

ARrêtez, Eraſte, ceſſez de troubler par une injuſte défiance le plus doux plaiſir que j'aye goûté de ma vie.

ERASTE.

Et ſe peut-il, belle Lucinde, que vous ſoyez auſſi ſenſible que moi?

LUCINDE.

Oüi, c'eſt la ſeule choſe que je m'obſtinerai toujours à vous diſputer.

ERASTE.

Ce ſera donc une querelle qui ne finira jamais.

MATHURIN.

Comment ils ſe querellont, tu verras, Colette qu'ils ſont déja mariez.

LUCINDE.

Bon jour, Colette, bon jour, Mathurin, je vous ai tenu parole, mes chers enfans, comme vous voyez, j'ai obtenu de mon pere & d'Eraſte que mes nôces ſe fiſſent ici pour avoir le plaiſir d'aſſiſter aux vôtres.

ERASTE

ERASTE.

J'y ai consenti avec joye.

COLETTE.

Je vous suis bien obligée, Mademoiselle, & je vous félicite de votre bonheur; mais je suis bien fâchée....

MATHURIN.

Morgué je suis charmé de votre contentement; mais j'enrage.

LUCINDE.

Vous n'y pensez pas.

ERASTE.

Que veux-tu dire, Mathurin?

COLETTE.

Vous en parlez bien à votre aise, vous êtes mariée, autant vaut; & votre pere n'est pas malade.

ERASTE.

Hé bien.

MATHURIN.

Hé bien; est-ce que la mere ne nous cherche pas chicane à l'heure.

LUCINDE.

Tu m'étonnes, la mere qui sembloit souhaiter ce mariage avec tant d'ardeur.

MATHURIN.

Bon, ne connoissez-vous pas les femmes, est-ce qu'elle n'est pas tombée malade le lendemain de nos fiançailles?

LUCINDE.

Et sa maladie est-elle dangereuse ?

MATHURIN *à part.*

Dangereuse, ou non, ce qui me console, j'en serons bien-tôt débarrassez, car elle a fait venir un Médecin de Paris.

COLETTE.

Dame, ça est bien chagrinant pour nous, encore si nous n'étions pas fiancés, patience, mais ces fiançailles affriolent, ça vous donne la çartitude d'un mari, vous croyez le tenir, un moment après vous ne tenez plus rien, voyez la difference.

LUCINDE.

Mais il semble, Colette, que vous cedez un peu trop à votre empressement, & que les bienséances vous engagent du moins à cacher....

COLETTE.

C'est ce que je disois tout à l'heure à Mathurin, mais depuis que je sçai que vous allez tous deux vous épouser, vraiment ça change bien ma pruderie, & pis vous me faites-là un beau reproche : je cede trop à mon empressement ; est-ce que j'avons étudié comme à la Ville, à cacher les mouvemens de no-

tre cœur? quand il nous parle, je l'écoutons, & je ſommes bien-heureuſes, nous autres Villageoiſes, de ce qu'il ne nous donne jamais que de bons conſeils.

MATHURIN.

Oh morgué oüi, quand on ne familiariſe pas avec le biau monde, notre cœur n'a pas l'eſprit de nous conſeiller des impartinances.

ERASTE.

On voit bien que Mathurin a toûjours été élevé à la campagne.

MATHURIN.

Ça eſt vrai, mais j'y avons entendu parler de la Ville.

LUCINDE.

Conſole-toi, ma chere Colette, reprens ta gayeté ordinaire, Eraſte me donne ce ſoir une fête après notre mariage, je veux que tu t'y divertiſſes autant que moi.

COLETTE.

Ça eſt inutile, Mademoiſelle, je ne ſerai jamais ſi guaye que vous.

MATHURIN.

Et pourquoi non, qu'eſt-ce qu'en empêche? va, va Colette, laiſſe-les paſſer devant, ſi je ne ſommes pas ſi-tôt bien aiſes qu'eux, du moins je ne ſerons pas ſi-tôt fâchez.

LUCINDE.

Venez, Eraſte, j'apperçois mon pere avec le Tabellion, ne nous ſuivez-vous pas, Colette ?

COLETTE.

Irons-je avec elle, Mathurin ?

MATHURIN.

Non, morgué, ils vont ſe marier, leur bonheur me cauſe trop de déplaiſir, prenons un autre chemin qu'eux.

COLETTE.

Oh non, non, je veux aller voir ma mere.

## SCENE III.

ORONTE, LE TABELLION.

ORONTE.

N'Avez-vous rien oublié dans le contrat de nos jeunes gens, Monſieur le Tabellion ?

LE TABELLION *d'un air triſte.*

Il eſt dans les formes, Monſieur Oronte.

ORONTE.

Le doüaire de ma fille eſt-il bien aſſûré, & les heritiers d'Eraſte...

LE TABELLION.

Votre fille n'aura rien à démêler avec

Monſieur Oronte . . . . . Ouf.

ORONTE.

Vous ſoupirez, ſeriez-vous fâché des avantages que je fais à Lucinde, c'eſt ma fille unique, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Votre fille . . . . hélas!

ORONTE.

Et quelle peine cela vous fait-il?

LE TABELLION.

Votre fille . . . . vous le croyez.

ORONTE.

Vraiment oüi je le crois.

LE TABELLION.

En êtes-vous bien ſûr?

ORONTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LE TABELLION.

Pauvres peres, voilà comme on vous trompe.

ORONTE.

Sçavez-vous bien, Monſieur le Tabellion. . . .

LE TABELLION.

Oüi, Monſieur, je ne ſçai que trop qu'elle eſt la fille de votre Jardinier . . . .

ORONTE.

De mon Jardinier, quelle inſolence! Quoi, ma défunte avoit pû . . .

LE TABELLION.

Raſſurez-vous, elle eſt auſſi la fille de votre Jardiniere.

ORONTE.

Je n'y comprens rien.

LE TABELLION.

Ecoutez tranquillement, vous ſçavez que votre Jardiniere eſt malade...

ORONTE.

Hé bien?

LE TABELLION.

La pauvre femme vient de déclarer par un acte authentique, que pour aſſûrer une fortune brillante à ſa fille, elle l'a ſubſtituée à la place de la vôtre, vous ſçavez qu'elle les a nourries toutes deux, &....

ORONTE.

Que m'apprenez-vous? quoi la malheureuſe auroit abuſé de ma confiance, & l'appas des richeſſes lui auroit fait commettre un crime ſi noir!

LE TABELLION.

Elle s'en repent, Seigneur Oronte, pardonnez-lui généreuſement, puiſqu'elle vous rend votre veritable fille, & qu'elle n'emporte pas dans le tombeau un ſecret de cette importance.

ORONTE.

Quoi ! Collette eſt ma fille, mais pourquoi la nature n'a-t'elle pas été la premiere à m'en inſtruire ?

LE TABELLION.

Cela n'eſt pas ſurprenant, la nature dans les peres n'oſe s'expliquer avec certitude.

ORONTE.

Sans la prévention où j'étois pour Lucinde, il eſt vrai que mon cœur avoit panché vers Colette.

LE TABELLION.

Veritable notion paternelle !

ORONTE.

Malheureuſe Jardiniere ! en effet, Lucinde ne me reſſemble pas, mais auſſi, Colette n'a-t'elle aucun de mes traits.

LE TABELLION.

Oh ! ce n'eſt plus la faute de la Jardiniere.

ORONTE.

Faites moi venir Colette, Monſieur le Tabellion, & revenez dans une demie-heure avec le contrat d'Eraſte, dans lequel vous aurez ſoin de mettre le nom de Colette à la place de celui de Lucinde, & de plus défendez bien de

ma part à Mathurin de parler davantage à Colette.

LE TABELLION.

Mathurin eſt un bon garçon, feu ſon pere me l'avoit tant recommandé, & j'aurois été ravi qu'il eût épouſé Colette; après tout, s'il étoit riche, il ſeroit bien ſon fait au moins.

ORONTE.

Je m'embarraſſe bien de lui; faites venir Colette, & ſur tout ne la prevenez de rien.

*Le Tabellion ſort.*

## SCENE IV.

ORONTE *ſeul.*

QUe va dire Eraſte! quelle ſera ſa ſurpriſe! il aime Lucinde, il eſt vrai, mais quand il ſçaura que Colette eſt mon heritiere, il triomphera facilement d'un amour, qui peut-être n'étoit fondé que ſur les ſeuls avantages que cet Hymen pouvoit lui procurer... mais voici Colette.

SCENE V.

## SCENE V.

### COLETTE, ORONTE.

COLETTE.

MOnſieur Oronte, qu'y-a-t-il ? Monſieur le Tabellion vient de me dire que vous vouliez me parler, ſeroit-ce pour mon mariage avec Mathurin ?

ORONTE.

Votre mariage avec Mathurin, y ſongez-vous ?

COLETTE.

La belle demande ! Eh vraiment oui j'y ſonge.

ORONTE.

Avez-vous aſſez peu de cœur pour vouloir former une pareille alliance ?

COLETTE.

Comment aſſez peu de cœur, & qu'y a-t'il donc là de ſi honteux ?

ORONTE.

Ah ! Colette, on voit bien que vous ne ſçavez pas encore de qui vous êtes née.

COLETTE.

Je ne m'embarraſſe point de tout ça ;

je sçai tant seulement que je suis née pour aimer Mathurin, & ça me suffit.

ORONTE.

Non, ma fille est pour un autre que pour lui; je ne puis résister à mes transports; embrasse-moi ma chere enfant.

COLETTE.

Que je vous embrasse! oh nenni, nenni, je n'ai garde.

ORONTE.

Ecoutez-moi avec attention: vous êtes ma fille, je viens d'être informé par le Tabellion que Lucinde fut mise à votre place par cette Jardiniere, que ses remords ont enfin engagée à découvrir la trahison qu'elle m'avoit faite, vous êtes à moi, Colette, recevez dans cet embrassement les témoignages les plus tendres de l'amour paternel.

COLETTE.

Quoi, Monsieur, vous êtes mon pere?

ORONTE.

Oui, ma fille, prens avec ce nom les sentimens que ta naissance doit t'inspirer, tu ne feras pas sans doute un grand effort sur toi-même, & il ne te faudra qu'un moment pour détruire ceux qu'une vile éducation avoit produits dans ton ame; oui, tu es mon sang, & déja tu n'aimes plus Mathurin..

COLETTE.

Mon pere, il faut que je ne sois pas votre fille, car je l'aime toûjours.

ORONTE.

Qu'entens-je! quoi la nature ne te fait-elle pas sentir que tu dois me sacrifier un amour qui me deshonore?

COLETTE.

Qui vous deshonore! que dites-vous-là, Monsieur ou mon pere, puisque vous croyez l'être, est-ce que l'amour a jamais deshonoré la nature? il est si naturel de lui-même.

ORONTE.

Je désespere d'en venir à bout. Ma fille, tu n'as pas été élevée de maniere à connoître la justesse & la solidité de mes raisons, tu n'as pas encore assez d'esprit.

COLETTE.

De l'esprit, si j'en avois, il m'ordonneroit donc d'abandonner Mathurin? Hé bien! j'aime mieux mon instinct, puisqu'il me dit de n'être point perfide.

ORONTE.

Je l'avois prévû. quelle éducation! ma fille, c'est trop me contredire, je vois bien qu'il faut que je me serve de mon autorité; j'aurois voulu ne devoir qu'à votre tendresse un si foible sacrifice,

mais puiſque votre obſtination m'y contraint, je vous défends abſolument de voir Mathurin.

COLETTE.

Quelle défenſe ! que je ſuis malheureuſe !

ORONTE.

Que dites-vous, Colette ? je croyois que ce jour devoit être pour vous le plus heureux de votre vie, vous retrouvez un pere.

COLETTE.

Oui, mais je perds un amant.

ORONTE.

Peut-on faire quelque comparaiſon entre un pere & un amant ?

COLETTE.

Vraiment, je ſçavons qu'il y a bien de la difference, un pere veut qu'on le reſpecte, un amant veut qu'on l'aime ; le pere gronde, l'amant flatte ; l'un ordonne, l'autre obéit ; à la fin pourtant le pere marie, mais c'eſt l'amant qui épouſe.

ORONTE.

Tu trouveras un amant plus digne de toi, Eraſte doit être mon gendre, tu deviens ma fille, il ſera ton époux : ſonge que tu as du bien, de la naiſſance, & qu'il te faut un parti ſortable.

COLETTE.

Me donner en mariage un Monſieur de la Ville, ah! mon pere, vous n'y ſongez pas; il ſeroit mon mari, & j'aimerois toûjours Mathurin, voyez le bel effet que ça feroit, queu vacarme, queu remumenage! ces Meſſieurs-là n'aimont pas qu'on les trompe, & ce n'eſt pas à des maris de qualité qu'on en donne à garder.

ORONTE.

Quelle ſimplicité! ma fille, encore une fois, ne réſiſtez point à mes ordres, je vous laiſſe pour aller avertir Lucinde du changement de ſa fortune, il doit lui paroître plus étrange qu'à vous-même. Adieu, j'eſpere à mon retour vous trouver raiſonnable.

## SCENE VI.

COLETTE *ſeule.*

AH! mon pauvre Mathurin, que vas-tu devenir? moi qui n'aurois ſouhaité de faire fortune que pour l'amour de toi, il faut qu'il m'arrive un bonheur qui va nous rendre malheureux. J'avois vraiment bien affaire de changer de pere, puiſque je ne voulois pas changer d'amant; non, non, il ne ſera pas dit,

que parce que je suis Demoiselle, il faudra que je devienne inconstante. Il le faudra pourtant bien, si je veux soutenir ma noblesse. Ah! quel embarras que tout ça, & que je vivois contente lorsque je n'étois qu'une simple Paysanne! mais voici Mathurin qui vient à moi, comment m'y prendrai-je pour lui annoncer tout ce bouleversement-là?

## SCENE VII.

### MATHURIN, COLETTE.

MATHURIN.

BOnne nouvelle, Colette, ta mere se porte mieux, elle en reviendra.

COLETTE.

Comment sçais-tu cela?

MATHURIN.

C'est que les Medecins l'avont abandonnée, touche la morgué; tu vas perdre ton nom, je serons bien-tôt mari & femme.

COLETTE.

Ah! que dis-tu là, Mathurin?

MATHURIN.

Tu soupires, Colette; je sçavois bien moi, que ça te bailleroit une tristesse

joyeuſe ; car ce n'eſt pas de fâcherie que tu ſoupires.

COLETTE.

C'eſt ce qui te trompe, Mathurin, ce n'eſt pas par modeſtie que je ſoupire, c'eſt par affliction.

MATHURIN.

Qu'as tu donc qui te chagraine, eſt-ce que t'as peur de te boutre en ménage avec moi ?

COLETTE.

Tu n'y es pas, Mathurin.

MATHURIN.

Non, morgué, mais j'y ſerai bientôt ſuivant toutes les apparences.

COLETTE.

C'a eſt plus éloigné que tu ne te l'imagines.

MATHURIN.

Qu'eſt-ce à dire, Colette ?

COLETTE.

Je ne m'appelle plus Colette, je ſuis la fille de Monſieur Oronte.

MATHURIN.

Queu galimathias ? quoi, il avoit joüé ce tour-là à ton pere ; que cela eſt noir !

COLETTE.

Non, Mathurin, ce n'eſt pas cela, la Jardiniere m'a changée en nourrice, &

lui-même vient de m'en donner l'avertissement.

MATHURIN.

Hé bien ! qu'importe, je ne change point avec la fortune, & quoique tu sois Madame, je ne ferai pas difficulté de t'épouser.

COLETTE.

Oui, mais mon pere en fait lui, il ne veut plus que je te voye, que je te parle; & il prétend absolument que j'épouse Eraste.

MATHURIN.

En voici bien d'une autre ; & toi, Colette, qu'est-ce que tu dis à tout ça ?

COLETTE.

Hé, mais !.... que me conseilles-tu, Mathurin ?

MATHURIN.

Comment jarnigué, ce que je te conseille, est-ce à moi que tu dois t'adresser ? tu ne dois prendre avis que de ton amiqué.

COLETTE.

Mais parlons à la franquette, cette amiqué doit-elle me conseiller de refuser Eraste, qui est si bien fait, qui me fera voir le biau monde, qui me donnera un biau carosse, qui me fera servir par de biaux & grands laquais, qui me fera porter de biaux habits, de biaux rubans,

de biaux paniers, & qui me logera dans une belle & grande maiſon?

MATHURIN.

Ah, jarnonce, je fis pardu, l'air de Paris t'a déja gagnée.

COLETTE.

Dame, Mathurin, tout cela eſt bian agréable.

MATHURIN.

Oui, quand on ne s'aime pas, mais quand on s'aime bian, tout ça n'eſt que balivarne; eſt-ce que tu aimerois mieux une belle & grande maiſon, où je ne nous verrions preſque jamais, qu'une petite mazure où je ſerions toûjours enſemble? A quoi ſarvent tous ces grands eſcogriffes de Laquais, qui vous empêchons de vous ſarvir vous-mêmes? Qu'eſt-ce que tout ce biau monde qui vous deſ-accoûtume petit à petit du plaiſir d'être en particulier, ces biaux caroſſes qui vous donnons de la faignantiſe dans les jambes, ces biaux rubans, ces biaux habits, ces biaux pegniers qui vous augmentons une femme de deux toiſes?

COLETTE.

Va, va, Mathurin, il n'eſt pas beſoin que tu me diſes tant de mal de tout ça, je penſe trop bien de toi pour vou-

loir eſſayer d'autres choſes ; mon pere aura beau m'ordonner de t'oublier, il y a trop long-tems que je t'aime pour en perdre l'habitude.

## SCENE VIII.

LUCINDE, COLETTE, MATHURIN.

LUCINDE.

AH ! Colette, que viens-je d'entendre ? de quel œil m'allez-vous regarder ? j'ai joüi juſqu'à préſent de votre fortune, mon amitié pour vous n'a pas été aſſez tendre, mes déférences aſſez marquées, & vous me reprocherez ſans doute d'avoir ſi mal occupé votre place.

COLETTE.

Hélas, ma chere Lucinde, que ne l'occupez-vous encore ! je ne me plains nullement de vous, vous m'avez aimée ſans ſçavoir que vous y étiez obligée, & moi je dois maintenant vous aimer par obligation.

MATHURIN *en pleurant.*

La bonne petite créature ! c'eſt morgué tout cœur.

COLETTE.

Non, Lucinde, non, vous n'aurez point à vous plaindre du changement de votre fortune; vous partagerez tous mes plaisirs, & vous serez toûjours ma compagne.

MATHURIN.

T'as raison, Colette, quand je serons dans notre ménage, j'en ferons notre fille de chambre.

LUCINDE.

Que pourrez-vous faire en ma faveur, généreuse Colette? La noblesse de vos sentimens ne me rendra point Eraste; Monsieur Oronte vient de m'ordonner d'y renoncer de la maniere la plus dure.

## SCENE IX.

ERASTE, LUCINDE, COLETTE, MATHURIN.

LUCINDE *à Eraste.*

VOus voilà, Monsieur, vous paroissez bien tranquille, ne seriez-vous pas encore informé du revers qui m'accable.

ERASTE.

Je viens de l'apprendre, belle Lucinde.

LUCINDE.

Et vous n'en êtes pas plus ému?

ERASTE.

Que peut faire sur Eraste le changement de votre fortune ? je ne pourrois être sensible qu'à celui de votre cœur.

COLETTE.

Ah ! que je vous aime, Eraste, d'avoir la même pensée que moi.

MATHURIN.

Oui, je sommes tretous fort généreux, mais j'ai bien peur que Monsieur Oronte ne soit têtu, il n'entendra pas le fin de tous ces biaux sentimens-là, & j'en serons peut-être pour notre morale.

ERASTE *à Lucinde.*

Calmez cette tristesse, & laissez-moi voir dans vos beaux yeux, que vous croyez n'avoir rien perdu, puisque votre Amant vous reste.

LUCINDE.

Je suis contente de vous, Eraste, vous avez rempli les devoirs de l'Amant sincere ; c'est à moi maintenant à remplir ceux de l'Amante délicate. Je ne vous conviens point, ma naissance est trop inégale à la vôtre, & je vous aime tant que je ne pourrois m'empêcher de vous reprocher votre foiblesse.

MATHURIN.

Bon, bon, voilà de biaux scrupules, alle va morgué tout gâter.

LUCINDE.

D'ailleurs c'eſt à la fille d'Oronte que votre main eſt dûe ; le mal eſt ſans remede.

COLETTE.

Il faudra pourtant bien y en trouver. Monſieur Oronte prétend bien que j'épouſe Eraſte ; mais j'aime trop Mathurin pour lui être infidelle ; ne vous en ſachez pas, Monſieur Eraſte, ce n'eſt pas que vous ne ſoyez bien aimable ; vous avez peut-être plus de mérite que lui ; mais Mathurin me plaît, & vous ſçavez qu'en amour c'eſt-là le principal avantage.

MATHURIN.

Il faut pourtant bien que ce ſoit le mérite qui donne cet avantage-là.

COLETTE.

Monſieur Eraſte, laiſſez-nous faire, Lucinde & moi, j'allons nous jetter aux genoux de mon pere, j'allons le prier, le conjurer, le flatter, le careſſer, & ſi je ne pouvons rien obtenir de lui, il faudra bien que l'amour nous aide ; ce ſeront ſes affaires.

MATHURIN.

C'eſt bian dit, je m'en vais itou avec vous pour l'attendrir.

ERASTE.

Soyez sûre, belle Lucinde, que mon bonheur ne sera jamais attaché qu'à votre possession.

## SCENE X.

ERASTE *seul.*

JE prévois que toute cette avanture ne peut finir que par un enlevement. Oronte voudra sans doute me contraindre à épouser sa fille; je suis au desespoir d'avoir laissé mon Valet Arlequin à Paris, il m'auroit été d'un grand secours.

## SCENE XI.

ARLEQUIN *botté*, ERASTE.

ARLEQUIN.

MAudit soit celui qui a inventé de courir la poste à cheval, il falloit assûrément qu'il fût diablement pressé d'arriver; quelle fatigue! vive la poste à pied, on va le train qu'on veut; quand on est las de marcher, on se repose du moins, & cela soulage.

ERASTE.

Que vois-je! me trompai-je, n'est-ce

as mon valet que j'apperçois, c'eſt ui-même; Arlequin, que viens-tu faire ici ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'eſt vous, mon cher Maître, que j'ai de joye de vous revoir; faites-moi une grace.

ERASTE.

Que veux-tu?

ARLEQUIN.

Débottez-moi, s'il vous plaît.

ERASTE.

Tu me donnes-là une jolie commiſſion; ſatisfais ma curioſité, apprens-moi ce qui t'ameine en ces lieux.

ARLEQUIN.

Une affaire de la derniére conſéquence, mais vous n'en ſcaurez rien que je ne ſois à mon aiſe.

ERASTE.

Pourquoi cela, maraut?

ARLEQUIN.

Toutes vos injures ne me touchent point; tant que mes jambes ſeront en priſon, je garderai le ſilence; en conſcience je n'ai pas la force de parler..., *il crie*, ai, ai, ai.

ERASTE.

Tu m'impatientes.

ARLEQUIN.

Vous avez beau dire, je ſuis plus impatient que vous d'être débarraſſé de ces bottes importunes..... Ouf. Je ſuis à la gêne, allons donc, faites la choſe de bonne grace.

ERASTE.

Ne veux-tu pas finir ?

ARLEQUIN.

Cela eſt inutile..... ai, ai, ai, ai.

ERASTE.

Voici par bonheur un Payſan qui fera cet office..... Mon enfant, je te prie de débotter ce garçon.

ARLEQUIN.

Allez-y bien délicatement, je vous prie.

*Arlequin fait des lazis avec le Payſan pour faire tirer ſes bottes, qui en vient à bout après un grand jeu de Theâtre ; quand Arlequin eſt débotté, il ſaute de joye, embraſſe le Payſan & ſon Maiſtre.*

ARLEQUIN.

Ah ! graces au Ciel, je vous revois mes petites jambes bien-aimées, à la fin vous voilà en liberté ; je vous en félicite de tout mon cœur ; je prends part à votre ſatisfaction. Quelle joye ! quel plaiſir !

*Il saute, donne des coups de pied au Paysan, qui s'en va après les lazis d'Arlequin.*

ERASTE.

Modere tes transports, & instruis-moi sans tarder de la cause de ton voyage : pourquoi es-tu venu en poste me trouver sans mon ordre ? Il y a là quelque chose d'extraordinaire ; à quoi bon ce départ si précipité ?

ARLEQUIN.

Par ma foi je n'en sçai rien : c'est un secret qu'un Monsieur a cacheté dans une lettre.

ERASTE.

Où est elle cette lettre ?

ARLEQUIN.

Hé mais, si je ne l'ai pas oubliée à Paris, elle doit être dans ma poche.

ERASTE.

Donne-la moi donc ?

ARLEQUIN.

La voilà, *décachetant la lettre*, je vais en faire la lecture.

ERASTE *en reprenant la lettre.*

Insolent.

*Eraste lit la lettre.*

*Mon fils...*

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur, vous avez un pere ?

ERASTE.

Quoi, Ciel, mon pere est de retour des Indes !

ARLEQUIN.

Des Indes... Est-ce qu'on revient de ce pays-là ?

ERASTE *lit.*

*Après un long séjour aux Indes, dont je vous détaillerai les circonstances, je suis enfin de retour à Paris, je vous y attends avec impatience ; je reviens comble des présens de la fortune, & je brûle de les partager avec vous.*

ARLEQUIN.

L'ingrat, qui ne parle pas de moi, qui ai porté la lettre.

ERASTE *continuë de lire.*

*J'ai appris que vous aviez des engagemens avec la fille de Monsieur Oronte, il est mon ancien ami, & cette alliance me comblera de joye, informez-vous dans le village où vous êtes actuellement d'un Garçon dont le Tabellion vous donnera des nouvelles, c'est votre frere, mon cher Eraste, il est le fruit d'un mariage caché, que je contractai avant que d'épouser votre mere.*

ARLEQUIN.

Ai, ai, de quoi diable le vieux raisin s'avise-t'il de vous donner un frere, ces

peres ne ſont faits que pour écorner nos ſucceſſions.

ERASTE *continuë.*

*Conduiſez-le avec vous auſſi-tôt ma lettre reçuë, je ſuis votre affectionné Pere*, Chriſante.

ERASTE.

Cette nouvelle toute agréable qu'elle eſt me fait enviſager une ſuite funeſte; plus Oronte me ſçaura du bien, & plus il me preſſera d'épouſer ſa fille; quelle ſituation!

ARLEQUIN.

Ah! vous ne voulez donc plus l'épouſer, vous avez raiſon, il vous faut autre choſe, & je romprai ce mariage-là.

ERASTE.

Informons-nous d'abord du Tabellion, où peut être mon frere; & ſi-tôt que j'en ſerai éclairci, donnons au repos de Lucinde tous les ſoins que lui doit ma tendreſſe. Arlequin, ſi tu vois Monſieur Oronte, garde-toi bien de lui parler de cette lettre ... *Il ſort.*

ARLEQUIN *ſeul.*

Ne craignez rien, je ſuis le garçon du monde le plus diſcret; mais il me ſemble qu'au contraire il eſt bon de l'avertir de ce qui ſe paſſe; quand il ſçaura que

mon maître eſt ſi riche, il verra bien la diſproportion qu'il y a entre lui & ſa fille. Ah ! que j'ai d'eſprit ; mais le voici.

## SCENE XII.

ORONTE, ARLEQUIN.

ORONTE.

QUelle obſtination ! a-t'on jamais rien vû de pareil ? oh ! vous avez beau faire, Eraſte ſera mon gendre dès ce ſoir.

ARLEQUIN,

Qu'appellez-vous votre gendre ? vous parlez d'un ton bien imperatif, ſçavez-vous-bien à qui vous avez à faire ?

ORONTE.

Ah ! c'eſt toi Arlequin, il me ſemble qu'Eraſte ne t'avoit pas mené avec nous.

ARLEQUIN.

J'avois bien affaire de Mr. Eraſte pour y venir, j'y apporte des ordres ſuperieurs, entendez-vous ?

ORONTE.

Comment des ordres ſuperieurs ?

ARLEQUIN.

Parlez, vous qui raiſonnez, n'avez-vous jamais été aux Indes ?

ORONTE.

Moi, non vraiment, je n'y ai jamais été.

ARLEQUIN.

Hé bien! ni moi non plus.

ORONTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

ARLEQUIN.

N'avez-vous jamais connu Monſieur Chriſante?

ORONTE.

C'eſt le pere d'Eraſte, le meilleur de mes amis.

ARLEQUIN.

Hé bien! apprenez qu'il eſt de retour des Indes, qu'il apporte avec lui des richeſſes immenſes: ah! ſi vous voyiez les gros balots de porcelaine, d'étoffes, de pierreries. ...

ORONTE.

J'en ſuis charmé, moins pour les interêts de ma fille, que pour ſa propre ſatisfaction.

ARLEQUIN.

Vraiment, je le crois bien; qu'eſt-ce que cela fait à votre fille?

ORONTE.

Ne ſçais tu pas qu'elle épouſe Eraſte?

ARLEQUIN *ſe moquant d'Oronte.*

Pau, l'arrivée de ſon pere change bien la Theſe.

ORONTE.

Voyez ce maraut.

ARLEQUIN.

Sçachez, Monsieur, que quand on revient des Indes, on ne doit marier son fils qu'à une Infante de la Chine.

ORONTE.

Tai-toi, ton maître a signé le contrat; nous verrons s'il osera s'en dédire.

ARLEQUIN.

Il en reviendra; il dépend de son pere qui est mineur.

ORONTE.

Nous verrons.

ARLEQUIN.

Mais il me semble qu'avec tout mon esprit j'ai tout gâté; oui, Monsieur, nous verrons; nous plaiderons.

ORONTE.

Je m'amuse ici avec un imbecille.

## SCENE XIII.

LUCINDE, COLETTE, MATHURIN, ORONTE, ERASTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

C'Est en vain que nous nous étions flattés de l'attendrir, ma chere Co-

lette, il ſera toûjours inflexible.

COLETTE *à Oronte.*

Mon Pere !

MATHURIN.

Monſieur !

ORONTE.

Prieres inutiles, je n'en démordrai point.

MATHURIN.

Le petit opiniâtre !

LUCINDE.

Monſieur Oronte, laiſſez-vous toucher par cette tendreſſe dont vous m'aviez honorée juſqu'à preſent.

ORONTE.

Cette tendreſſe eſt éteinte, vous n'êtes plus à moi.

COLETTE.

Et moi, qui ſuis votre fille, je dois donc en faire l'épreuve.

ORONTE.

Vous devez m'obéir.

MATHURIN.

Et moi itou, car je ſuis preſque votre gendre ; il ne nous manque plus que votre conſentement.

ORONTE.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ?

contez-moi vos raiſons, mes enfans; je vous rendrai juſtice.

MATHURIN.

Morgué, c'eſt qu'il me reprend ſa fille pour la bailler à Monſieur Eraſle.

ARLEQUIN.

Comment ſa fille; eſt-ce qu'il te l'avoit promiſe?

MATHURIN.

Non vraiment.

ARLEQUIN.

Hé bien! de quoi te plains-tu donc?

MATHURIN.

Vous ne ſçavez pas ſa malice, tenez, vous voyez bien ſtellela qui n'eſt pas ſa fille?

ARLEQUIN.

Après?

MATHURIN.

Hé bien, c'eſt ſtautre-ci qui ne l'eſt plus preſentement, & parce que ſtelle-ci l'eſt devenuë, il veut qu'alle épouſe ſtilla qui étoit promis à ſtautre, & que ſtelle-ci qui eſt à la place de ſtellela mette ſtautre à la place de ſtici qui eſt moi; vous comprenez bien?

ARLEQUIN.

Il n'y a rien de ſi clair; ſtici, ſtellela, ſtautre, il n'en faut pas entendre davantage

tage pour rendre un jugement ; vous avez raiſon, mon ami, je condamne ſtila.

ORONTE.

Voici le Tabellion fort à propos.

## SCENE XIV.

LE TABELLION, ORONTE, COLETTE, LUCINDE, MATHURIN, ARLEQUIN.

ORONTE *à Colette.*

ALlons, Mademoiſelle, il ne manque plus au Contrat que votre ſignature.

LUCINDE.

Juſte Ciel !

COLETTE *à Mathurin.*

Mathurin...

MATHURIN.

Ne t'aviſe pas de ça, Colette, ne va pas mettre là ta pataraphe.

## SCENE XV.

ERASTE, LES SUSDITS.

ERASTE.

JE vous cherchois, Monſieur le Tabellion ; ayez la bonté de lire cette lettre.

ORONTE.

Ah! Seigneur Eraſte, je ſuis charmé de la bonne nouvelle que je viens d'apprendre.

ERASTE *à Arlequin.*

Coquin tu as parlé.

ARLEQUIN.

J'ai crû bien faire.

ORONTE.

Allons, ma fille, ſignez tout à cette heure ce contrat.

ERASTE.

Mais, Mr. mon pere s'oppoſera peut-être à ce mariage.

ORONTE.

Vous vous mocquez, c'eſt le meilleur de mes amis, & d'ailleurs ce n'eſt point ici un mariage diſproportionné; allons, obéiſſez.

COLETTE.

Helas! je ne ſçai que trop que je vous dois l'obéiſſance, que n'avez vous autant de tendreſſe pour moi que j'ai de reſpect pour vous; vous ne vous ſerviriez point d'un pouvoir qui me fera mourir en vous obéiſſant.

ORONTE.

Je n'en doute plus, tu es ma fille, je te reconnois à de pareils ſentimens.

MATHURIN.

Oüi, mais moi, jarnigué, je ne la reconnois plus; qu'eſt-ce à dire, Colette, eſt-ce que tu veux lui obéir?

COLETTE.

Il le faut bien, Mathurin; mais va, conſole-toi, ce ne ſera pas pour longtemps.

LE TABELLION *à Eraſte, montrant Mathurin.*

Voilà, Monſieur, l'enfant qui me fut confié par Monſieur votre pere.

ERASTE.

Quoi! ce payſan eſt mon frere.

MATHURIN.

Moi, ſon frere!

LE TABELLION.

Oüi, Monſieur, c'eſt moi qui ai pris ſoin de ſon éducation.

ARLEQUIN.

Malepeſte! vous avez fait là une belle nourriture.

ERASTE *à Mathurin.*

Mon frere, embraſſez-moi.

MATHURIN.

Pargué taupe... mais à propos qui eſt-ce qui eſt l'aîné de nous deux?

ERASTE.

C'eſt vous qui l'êtes.

MATHURIN.

Cela étant ; vous me devez le reſpect .... embraſſez-moi vous-même ,

ARLEQUIN.

Par ma foi l'on voit bien que Mathurin eſt de qualité , car il ne veut pas perdre ſes prérogatives.

ORONTE.

Quelle avanture!

COLETTE.

Quoi , Mathurin , eſt un Monſieur ?

MATHURIN.

Et vraiment oüi , morgué je m'en étois toujours bien douté.

ARLEQUIN.

Effectivement , mon ami , vous avez l'air noble.

LUCINDE.

Je ſerai donc la ſeule infortunée.

MATHURIN.

Pourquoi ça, eſt-ce qu'il ne peut pas vous venir itou queuque pere d'haſard comme à nous ?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que cela arrive tous les jours,

ERASTE.

Non , belle Lucinde , je ſerois au déſeſpoir que ce fût le haſard qui décidât

de votre fortune ; c'eſt à l'amour à faire votre bonheur. Monſieur Oronte, votre fille & mon frere s'aiment depuis long-tems, ils ſont nés l'un pour l'autre, & vous n'avez plus aucune raiſon pour vous oppoſer à leur felicité.

ORONTE.

Je donnerois plus volontiers les mains à leur union, ſi votre frere avoit une éducation pareille à la vôtre.

COLETTE.

Bon, bon, mon pere, eſt-ce que la mienne eſt meilleure, nous nous formerons enſemble ; & quand nous ſerons à la ville....

MATHURIN.

J'ai bien peur qu'alle ne nous gâte.

COLETTE.

Tout au contraire, Mathurin, le bien & les richeſſes nous donneront de l'eſprit.

MATHURIN.

C'eſt juſtement à cauſe de ça que je ne vaudrons plus rien.

ARLEQUIN.

Voilà un Gentilhomme qui commence à ſe connoître.

ERASTE.

Eh quoi, belle Lucinde, vous êtes toûjours inquiete.

LUCINDE.

Non, Eraſte, mon chagrin ſe diſſipe, & je vous connois trop bien, pour ne pas être charmée de tenir tout de votre généroſité.

MATHURIN.

Que j'allons être contents, les uns & les autres; allons, biau-pere, appellez-moi donc votre gendre.

ORONTE.

Qu'il eſt groſſier!

ARLEQUIN.

Que cela ne vous faſſe pas de peine, nous l'envoirons à l'école, & je vous promets que dans une vingtaine d'années, le Seigneur Mathurin ſera un génie tout-à-fait brillant.

MATHURIN.

Morgué, je n'aime pas qu'on me raille, moi; mon frere, empêchez donc Monſieur votre domeſtique de me gauſſer.

## SCENE XVI.

BABET, ORONTE, ERASTE, LUCINDE, LE TABELLION, MATHURIN, ARLEQUIN.

BABET.

QU'eſt-ce donc que tout cela veut dire, Monſieur Oronte, je croyions

tretous danſer ce ſoir aux nôces de vôtre fille & de Colette, & les Meneſtriers n'oſont entter, parce qu'ils diſions comme ça qu'il y a du grabuge parmi vous autres.

ORONTE.

Qu'ils entrent, nous ſommes tous d'accord.

MATHURIN.

Vivat, le biau-pere eſt devenu raiſonnable, bon ula les Meneſtriers, allons, mes enfans, honneur à ma nobleſſe, que l'on ſe réjoüiſſe.

## DIVERTISSEMENT.

*Les Danſeurs & les Danſeuſes précedés par les Symphoniſtes & la Muſette font une marche. Après la marche :*

LE CHANTEUR.

*Air de Muſette.*

DE Mathurin & de Colette
Chantons les ardeurs,
Et que le ſon de la muſette
Les inſpire à nos tendres cœurs;
C'eſt dans ces retraites aimables,
Qu'avec les nœuds les plus durables,
L'amour unit les plaiſirs les plus doux;
De tous les biens que l'on nous vante,

Nous ne pouvons être jaloux,
Contens du ſort qui nous enchante,
Nous croyons les poſſeder tous.

*On danſe.*

## VAUDEVILLE.

VEut-on dans l'art de dupper
Devenir habile,
Veut-on apprendre à tromper,
Qu'on aille à la Ville.

Cherche-t'on la ſincerité
Dont on doit faire uſage,
La naïve ſimplicité,
Qu'on aille au Village.

LUCINDE.

Veut-on trouver des Iris
D'un accès facile,
Et de volages maris,
Qu'on aille à la Ville.

Cherche-t'on dans une beauté
Un air modeſte & ſage,
Dans l'hymen la fidelité,
Qu'on aille au Village.

COLETTE.

Juſqu'ici, cher Mathurin,
Notre ame tranquille,

Goûtoit un heureux deſtin,
Mais gare la Ville.

Là le ſexe eſt trop dégourdi,
Tu deviendrois volage,
J'y trouverois quelque étourdi.
Reſtons au Village.

UNE BERGERE.

Si l'on ne voit point chez nous
La femme fragile,
C'eſt que nos maris ſont tous
Des ſots à la Ville.

Les Epoux ſeroient à Paris
Heureux dans leur ménage;
S'ils faiſoient comme les maris
Font dans le Village.

ARLEQUIN.

Nous ne manquons point d'Auteurs,
Leur veine eſt fertile,
Mais il eſt des connoiſſeurs
Qui frondent leur ſtile;

Aux écrits qu'Apollon dément
Où livre-t'on la guerre,
Où décide-t'on ſainement?
C'eſt dans le parterre.

UNE PETITE FILLE.

Je mépriſe les appas
D'un ſéjour tranquille,

J'aime bien mieux le fracas
D'une grande Ville.

J'ai les yeux fripons & brillans,
L'humeur vive & volage,
Doit-on avec de tels talens
Rester au Village ?

*Fin de la Comédie des Paysans de Qualité.*

# LES DÉBUTS,

*COMEDIE EN UN ACTE.*

Par Messieurs DOMINIQUE & ROMAGNESI,

*Comediens ordinaires du Roy.*

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

PANTALON.

LE DOCTEUR.

SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

LUCINDE.

VIOLETTE.

ISABELLE.

UN JEUNE HOMME.

UN SUISSE.

MEZETIN.

UNE JEUNE ACTRICE.

DANSEURS ET DANSEUSES.

*La Scene eſt ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.*

# LES DEBUTS.

## SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON, LE DOCTEUR, SCARAMOUCHE, LUCINDE, VIOLETTE, ISABELLE.

TRIVELIN.

ENfin, c'eſt donc aujourd'hui que nous devons eſſayer nos Acteurs & nos Actrices nouvelles. Cette politique-là n'eſt pas ſi mauvaiſe; nous avons invité à cette épreuve un nombre de perſonnes de bon goût, qui nous diront ſincerement ce qu'elles en penſent; je vous répons de la juſteſſe de leurs déciſions.

ARLEQUIN.

Je n'en répons que trop auſſi.

TRIVELIN.

Si cette méthode étoit en uſage, tant pour les Pieces nouvelles, que pour les Débuts, on épargneroit ſouvent au public des momens bien fâcheux.

PANTALON.

Et aux Comediens.

ARLEQUIN.

Et aux Auteurs.

LUCINDE.

Et moi je ne ſuis point de cet avis, nous ne pouvons être jugés ſainement que par les perſonnes qui payent; on a toûjours de l'indulgence, lorſque l'on n'a pas acheté le droit de dire ſon ſentiment.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Cela étant, Meſſieurs, faites donc comme ſi vous aviez payé.

SCARAMOUCHE.

Et de quelle utilité nous ſeront ces nouveaux Acteurs? Les Débuts ne ſont pas heureux ſur notre Théâtre.

LE DOCTEUR.

Scaramouche a raiſon, nous n'avons beſoin que de bons Poëtes.

ARLEQUIN.

Dites, de bonnes Pieces, Docteur

gnorant ; car tous les bons Poëtes seroient bienheureux s'ils en faisoient de passables.

VIOLETTE.

Ils ne sçavent pas travailler pour leurs sujets ; ils ne me donnent jamais que de mauvais rôles, à moi : Oh, si cela continuë, je sçai bien ce que je ferai.

ARLEQUIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît ?

VIOLETTE.

J'irai à la Comedie Françoise.

TRIVELIN.

Vous n'y seriez pas reçuë, Mademoiselle, ils ne veulent point d'Italiens.

ISABELLE.

Et moi j'irai à l'Opera.

ARLEQUIN.

Oh ! pour l'Opera il ne vous fera point de difficultés, il prendroit toutes les nations du monde, lui.

## SCENE II.

UN LAQUAIS. *Les susdits.*

LE LAQUAIS.

MEssieurs, il y a là bas un jeune homme qui demande à vous parler.

PANTALON.

C'eſt peut-être un Débutant; dites-lui qu'il peut venir.

LUCINDE.

On nous l'annonce pour un jeune homme; il y a de l'eſperance.

---

## SCENE III.

LE JEUNE HOMME.

*Les ſuſdits.*

LUCINDE.

IL eſt bien fait, vraiment.

VIOLETTE.

Et d'une jolie figure.

ISABELLE.

Ah, ah! je le connois, vous en ſerez contentes, Meſdames.

LE JEUNE HOMME.

J'ai appris, Meſſieurs, que le champ étoit ouvert, me permettez-vous d'entrer en lice?

LUCINDE.

Nous ne doutons point de vos talens, mais il faut voir ce que vous ſçavez faire.

ARLEQUIN.

A vous parler franchement, Meſdames, ce jeune homme a l'air bien neuf.

LUCINDE.

Il ſe fera, Monſieur, il ſe fera, un peu de patience.

ISABELLE.

Pour moi, je lui donne déja ma voix.

TRIVELIN.

Pour quel rôle vous preſentez-vous, Monſieur?

VIOLETTE.

Pour les amoureux, ſans doute?

LE JEUNE HOMME.

Oüi, Madame.

ARLEQUIN.

Prenez garde à ce que vous allez faire, Monſieur, les amoureux ſont bien froids chez nous.

LE JEUNE HOMME.

On n'a qu'à les joüer avec vivacité, leur donner de l'enjoüement, de la nobleſſe, du brillant, & vous verrez qu'ils ne ſeront plus les mêmes; je les ferai valoir.

TRIVELIN.

C'eſt tout ce que pourroit dire un Acteur conſommé.

LE JEUNE HOMME.

Faut-il tant de choſes pour l'être? on n'a qu'à ſecouer le joug d'une ſervile crainte, ſe croire excellent, paroître

avec confiance, donner des entrailles aux endroits qui n'en demandent point, outrer ſon geſte, parler bas en entrant, ſortir en criant : voilà ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plûpart des grands Acteurs.

ARLEQUIN.

Diable ! ce jeune homme-là connoît bien ſon Théâtre.

PANTALON.

Vous avez ſans doute une belle mémoire ?

LE JEUNE HOMME.

Prodigieuſe, elle embraſſe tous les rôles à la fois.

LUCINDE.

Vous en ſçavez donc pluſieurs dans nos Comedies ?

LE JEUNE HOMME.

J'en ſerois bien fâché ; je n'ai jamais rien voulu apprendre dans vos Pieces, elles n'en valent pas la peine.

ARLEQUIN.

Vous nous faites bien de l'honneur ; & pourquoi venez-vous donc débuter chez nous ?

LE JEUNE HOMME.

C'eſt une fantaiſie qui m'a pris tout d'un coup ; je n'ai jamais étudié que

des rôles tragiques.

TRIVELIN.

Oh, cela étant, vous ſerez un fort bon Comedien Italien.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, il fera rire.

LUCINDE.

Voulez-vous bien avoir la bonté de nous reciter quelque choſe.

LE JEUNE HOMME.

Volontiers.

*Il imite les divers tons de la déclamation des Comediens François.*

La Grece en ma faveur eſt trop inquiétée.
De ſoins plus importans je l'ai crû agitée...
Seigneur, montez au Trône, & commandez ici.
Connoiſſez-vous Ceſar de lui parler ainſi?...
Le deſſein en eſt pris, je pars, cher Téramene,
Et quitte le ſéjour de l'aimable Trézenne...
Ma colere revient, & je me reconnois;
Immolons en partant mes ingrats à la fois....
Mais que vois-je! à mes yeux Hermione l'embraſſe...

La fortune, Romains, vient de changer
de face....
Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, &
le port
Sont des champs de carnage, où triomphe
la mort....
Prends un siege Cinna, prends, & sur
toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose....

Je le veux; je l'ordonne, & que la fin du
jour
Ne le retrouve pas dans Rome & dans ma
Cour....
Obéissez, c'est trop vous le faire redire....
Je voudrois, disiez-vous, ne sçavoir pas é-
crire....
Mais malgré tout l'amour dont mon cœur
est épris,
Je sens qu'il n'est point fait... Allons
saute de Marquis....

ARLEQUIN.

Monsieur faites-moi la grace de m'expliquer ce que tout cela veut dire?

LE JEUNE HOMME.

Je viens de vous développer en vingt vers tous les talens d'un grand Acteur François.

ARLEQUIN.

Voilà donc comme on doit joüer la Comedie ?

LE JEUNE HOMME.

Assurément.

ARLEQUIN.

Malepeste, il y a de grands agrémens dans cette maniere de joüer ; vous marchez en dansant, & vous parlez en chantant. C'est un Opera tout entier, qu'un couplet de Tragedie.

LUCINDE.

Monsieur, vous promettez beaucoup, étudiez des rôles pour notre Théâtre, & vous y réussirez, pourvû que vous retranchiez du moins les trois quarts de vos perfections.

TRIVELIN.

Oüi, nous ne demandons pas chez nous des talens extraordinaires, le simple naturel nous suffit.

LE JEUNE HOMME.

Le simple naturel vous suffit ; s'il ne faut que cela pour plaire sur votre Théâtre, je n'aurai pas de peine à réussir.

TRIVELIN.

Ne vous y trompez pas, il est plus difficile que vous ne pensez d'imiter la nature, & souvent pour vouloir trop la marquer, on la rend ridicule.

LUCINDE.

Cependant, Monſieur, ſi vous ne ſçavez que des rôles tragiques, il eſt inutile que vous débutiez chez nous.

LE JEUNE HOMME.

Eſt-ce que Monſieur Arlequin ne ſçait rien dans les Tragedies?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, mais ſi vous voulez, pour vous faire plaiſir, Scaramouche joüera le rôle de Mithridate.

LE JEUNE HOMME *à Lucinde.*

Que me conſeillez-vous donc d'apprendre?

LUCINDE.

Etudiez le rôle de l'Amoureux dans la Surpriſe de l'Amour.

---

## SCENE IV.

UN SUISSE, LE JEUNE HOMME, les ſuſdits.

LE SUISSE.

OUy, mon Tame, affiche fous la Surpriſe te l'amour, il y être moi qui faire ſte perſonnache te l'amouri.

TOUS.

Miſericorde, un Acteur Suiſſe!

LUCINDE.

La plaiſante figure !

VIOLETTE.

Il aura vraiment grand air.

LE JEUNE HOMME.

Le joli amoureux !

LE SUISSE *à Lucinde.*

Ponchour Matemoiſelle.

LUCINDE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

LE SUISSE *à Arlequin.*

L'i être pas fous, Monſir, qui vous pelle la Harlequin.

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, je ſuis la Harlequin.

LE SUISSE.

Parti, Monſir, fous li être pien inſolemment, j'avre été quatorze foiſ chez fous, & puis encore une fois, n'avre jamais troufé fous dans ſon maiſon.

ARLEQUIN.

Aparamment, Monſieur, que je n'y étois pas.

LE SUISSE.

Y être vous tout aſtere ?

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que non.

LE SUISSE.

Hé bien, puiſque fous n'y être point

che fous, foilà un lettre que je vous écrive que fous fous tonnerez quand fous y ſerez.

ARLEQUIN *prenant la lettre.*

Monſieur je ne manquerai pas de me la rendre,

LUCINDE *à part.*

Quel original?

ARLEQUIN.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que cette lettre?

LE SUISSE.

C'eſt en lettre qui vous avertit d'y être chez fous, quand j'avre l'honneur de fous faire la gracé de fous aller foir.

ARLEQUIN,

Je profiterai de l'avis.

LE SUISSE,

*Taſtitertonder*, en homme ne poufoir pas troufer en autre homme; la interualle n'être pourtant pas ſi grande d'en Cometien à en autre.

LE DOCTEUR.

Monſieur, il ne faut pas vous fecher.

LUCINDE.

Ce n'eſt pas ainſi qu'un Débutant doit ſe produire dans une aſſemblée : & le reſpect...

LE SUISSE.

Moi point te reſpect pour perſonne;

je ſuis en Suiſſe, j'avre du cœur comme un tiable, & moi vouloir entrer tans votre Troupe par force.

TOUS.

Par force !

LE SUISSE.

Oüi charnitiable par la preche.

ISABELLE.

Quel déterminé !

LE JEUNE HOMME.

Hé Meſſieurs, ne vous épouvantez point, ce Suiſſe-là ne dit que des Gaſconades.

LE SUISSE.

Gaſconate toi-même, Monſir, ne parle point fous mauvais contre mon figure.

LUCINDE.

De grace, Monſieur, ne vous emportez point.

LE SUISSE *à Lucinde.*

Ponchour, Matemoiſelle.

LUCINDE.

Quand ſouhaitez-vous debuter ?

LE SUISSE.

Tout à ſthere, Matemoiſelle.

VIOLETTE.

Par quelle Piece ?

LE SUISSE.

Je l'avre téja dit, par la Surprise te l'Amour.

LUCINDE.

Ne vous faut-il point une répetition ?

LE SUISSE.

Parti, Matemoiselle, on ne peut répéter qu'après qu'on a commencé.

LUCINDE.

Mais avant que de s'exposer en public, on répéte avec les Comédiens, c'est la regle.

LE SUISSE.

Pour moi point te répetement, li être fous, Matemoiselle, qui faire la feuse du mariage qui être mort dans ste Cométie.

LUCINDE.

Non, Monsieur, j'y joüe la suivante.

LE SUISSE.

Parti, n'importe, che faire encore l'amour à la serfante.

ARLEQUIN.

Cela ne lui coute rien.

LE SUISSE.

Che li être un fort excellement Cometien, & encore en plus meilleur Poëte, en fort bon Orateur; che faire faire tes harangues, chavre fait tes Poëmes

étiques, & encore en Tragedie.

TRIVELIN.

Elle a sans doute réussi?

LE SUISSE.

Le Parterre l'y être point fenu la foir, quand li Parterre faire en Tragedie, moi li point fenir la foir non plus.

ARLEQUIN.

Diable vous ſerez bien vangé.

LE JEUNE HOMME.

Monſieur j'ai l'honneur de vous dire que j'ai choiſi le même rôle, & que je ſuis le premier en date.

LE SUISSE.

Moi fouloir jouër tout aſtere.

TRIVELIN.

Mais, Monſieur, il faut du moins qu'on vous affiche.

ARLEQUIN.

Cela eſt néceſſaire, un Acteur Suiſſe; peſte, cela fera un bel effet dans l'Affiche!

LE SUISSE.

Oüi, pon, pon, fichez-vous, un Acteur des treize Cantons.

SCARAMOUCHE.

Mais, Monſieur, permettez que je vous diſe qu'avec votre accent vous aurez de la peine à joüer un rôle François.

LE SUISSE.

Parti toi li être trôle, li être plus choli mon paragoin que ton chargonage.

PANTALON.

Monſieur entre nous je ne vous conſeille pas de débuter par les Amoureux.

LE SUISSE.

Pourquoi non les amouris li falent bien les Pantelons.

PANTALON.

J'ai mon compte.

ARLEQUIN.

Que diable, il ne ſe préſente que des amoureux dans notre Troupe.

TRIVELIN.

C'eſt comme des Rois à la Comédie Françoiſe.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, écoutez du moins la raiſon.

TRIVELIN.

Bon; la raiſon à un Suiſſe!

LE SUISSE.

Charnitiable, je pertre tout mon patience, j'avre tabort parlé fort honnêtement, mais che quitte tout mon cifilité, Meſſieurs les Harlequins, Trifelins, Tocteurs, Eſcaramouches, Pantelons, ſi fous n'être pas toute prête pour te-

main à ſte Cometie, che faire en capilotate de toute la bande, che caſſer tout fotre Théâtre, che téchire la marçaſſin, & mettre le feu à toutes vos machines.

*Il s'en va.*

SCARAMOUCHE *en tremblant.*

Nous voilà ruinés.

*Les femmes s'en vont en criant.*

TRIVELIN.

Quelles terribles menaces !

PANTALON.

*Son morto, ſon morto* !

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas un Suiſſe, c'eſt un diable.

ARLEQUIN *caché.*

Eſt-il ſorti ?

TRIVELIN.

Oui, ne crains rien.

ARLEQUIN.

Il a bien fait, car je ne ſerois pas reſté moi.

LE JEUNE HOMME.

Meſſieurs je ne veux point diſputer le pas à cet Acteur, j'attendrai qu'il ait fini ſon début, pour commencer le mien.

ARLEQUIN.

Allez, allez, Monſieur, vous n'attendrez pas long-temps.

## SCENE V.

LE LAQUAIS, les Susdits.

LE LAQUAIS.

MEssieurs, un autre Acteur nouveau.

TRIVELIN.

Est-ce encore un amoureux ?

LE LAQUAIS.

Non, c'est Monsieur Mezzetin.

ARLEQUIN.

Mezzetin ! ce fameux Acteur de l'ancienne Troupe.

LE LAQUAIS.

Lui-même.

TRIVELIN.

Parbleu, Messieurs, voilà notre fortune faite. Qu'il entre.

## SCENE VI.

MEZZETIN, les Susdits.

MEZZETIN *chante en entrant.*

BAcchus & l'Amour
Tour à tour
Dans ce beau séjour
Tiennent leur cour.
Bacchus & l'Amour

Y brillent la nuit & le jour.
A leurs traits vainqueurs
Livrons nos cœurs,
Aimons & buvons,
Rions, chantons,
Mais changeons
D'Iris & de Catin,
Comme on change de vin.

Honneur à mes nouveaux Camarades, Vous me voyez fraîchement arrivé d'Italie ; l'envie de reparoître sur ce Théâtre, dont je faisois autrefois les delices, m'a fait hasarder les fatigues d'un voyage, que vous aurez la bonté de me bien payer.

ARLEQUIN.

Beau début ! que diable venez-vous faire ici ? Ecoutez je vous avertis qu'on ne joue plus aujourd'hui la Comedie, comme on faisoit de votre tems, le public ne se paye..... plus de chansonnettes.

TRIVELIN.

Ma foi non ; il veut à présent des piéces suivies, des caracteres soutenus, des intrigues bien liées.

MEZZETIN.

Et en avez-vous beaucoup de cette espéce ?

ARLEQUIN.

On ne nous en a pas encore donné, mais nous en attendons.

MEZZETIN.

Croyez-moi, Meſſieurs, tenez-vous-en à la bagatelle ; il eſt trop difficile de parler raiſon, la morale ennuïe, les idées métaphyſiques ſont trop abſtraites, faites comme nous faiſions autrefois, donnez des pieces ſans ſuite, afin que le public n'ait pas la peine de ſuivre l'intrigue des Scenes muettes ; on ne vous reprochera point de platitudes. Critiquez tout le genre humain; ſi cela ne le corrige pas, du moins cela le divertit.

*Il chante.*

Que la Satyre
A des appas puiſſans !
Elle fait rire
Malgré ſes traits picquans,
Même en raillant les fous,
On les amuſe tous
De leur propre délire.
Ma foi rien n'eſt ſi doux
Que la Satyre.

TRIVELIN.

Nous vous avons déja dit que le goût étoit changé.

MEZZETIN.

Tant pis, morbleu, tant pis ; car je vous soutiens que le gout ancien étoit excellent, puiſque l'on me trouvoit bon.

ARLEQUIN.

Mais que faiſiez-vous donc dans ce temps-là de ſi merveilleux ?

MEZZETIN.

Ce que je faiſois ? Tout. Je me métamorphoſois en cent manieres differentes, Fourbe, Procureur, Muſicien, Yvrogne, Medecin, Charlatan, petit Maître, Gaſcon, Abbé, Fat, &c. Je danſois, je chantois ; falloit-il rire... ah ah ah ah... En un mot j'étois un veritable Prothée.

PANTALON.

Ma foi, Monſieur Mezzetin, vous faiſiez trop de rôles à la fois pour exceller dans aucun.

SCARAMOUCHE.

Ne ſçavez-vous rien dans nos Piéces ?

MEZZETIN.

Non vraiment.

TRIVELIN.

Vous jouerez donc des rôles de l'ancien Theatre Italien.

MEZZETIN.

A vous parler naturellement, je les ai tous oubliés.

ARLEQUIN.

Diable ! voilà un Acteur d'une grande reſſource.

LE DOCTEUR.

Mais par où débuterez-vous donc ?

MEZZETIN.

Par la Chanſon du Roſſignol ; elle vaut ſeule une Comedie.

ARLEQUIN.

Et nous prendrons double, n'eſt-ce pas ?

MEZZETIN.

Oui pour la premiére fois ſeulement. Ecoutez ma chanſon.

*Il chante la Chanſon du Roſſignol.*

*SE Non dai fede, à miei lamenti*
*Aſcolta, o Fili, cüor del mio cüor,*
*Ch' il Roſſignolo in querulenti accenti*
*Cantando narra il mio dolor.*
*Se ſe per queſta aſpra, pra, pra*
*Aſcolta fie fiera e cruda i miei clamori,*
*Se per queſta aſpra pena ria*
*Mi ritrovo in dolori*
*Aſcolta fiera e cruda i miei clamori.*
*Se, ſe, ſe, &c.*

Il contrefait le ramage du Roſſignol.

*Di ramo in ramo ei va narrando,*
*La penà rià che tengo al cüor,*

*In tanto ancor l'auretta ſoſpirando,*
*Cantando narra il mio dolor.*
*Se, ſe, ſe, &c.*

ARLEQUIN.

Cela eſt beau, mais cela ne vaut pas mille écus.

MEZZETIN.

Ah! je vous conſeille de vous plaindre; vous ſerez bien lézés; c'eſt le public qui les payera, ne vous mettez pas en peine.

ARLEQUIN.

M'en répondez-vous?

MEZZETIN.

Le premier jour tout ſera plein.

ARLEQUIN.

Et le lendemain vous aurez le ſort d'une piéce nouvelle.

MEZZETIN.

Qu'importe; il y a des Piéces qui ont du bonheur : ſçavez-vous ce que j'ai vû réuſſir?

*Il chante.*

Tragédie en un Acte enchaînée;
Oh oh tourelouribo,
Et dans la même journée;
Oh oh tourelouribo,
Paſtorale détonnée,
Oh oh tourelouribo.

TRIVELIN.

Il en faut eſſayer.

## SCENE VII.

L'ACTRICE, Les ſuſdits.

L'ACTRICE.

JE ſuis charmée, Meſſieurs, de vous trouver aſſemblés; vous devinez ſans doute en me voyant le ſujet qui m'amêne ici; & je me flatte que vous ſerez favorables à mes deſſeins. Je vous avouë que la Comedie a toûjours été ma paſſion dominante; ma jeuneſſe, ma vivacité, mes agrémens, ma figure, mes talens, tout me perſuade que mon ſuccès ne ſera point douteux; le bon goût des Spectateurs m'en aſſure; en un mot je veux débuter, c'eſt ma fureur que le Début; j'y ſuis déterminée: il n'y a point de temps à perdre. Débutons, débutons promptement.

ARLEQUIN *la contrefaiſant.*

Débutons, débutons promptement. Voilà une petite perſonne qui ne veut pas qu'on la faſſe attendre; quelle impatience!

L'ACTRICE.

Ah! que vous me connoiſſez bien, je

ne puis languir dans une longue attente; je suis l'impatience même ; je n'aime point les délais ; qu'il me tarde de faire briller sur la Scene les dons que la nature m'a départis ; quel plaisir pour moi d'exciter ces éclatans brouhaas, de m'attirer les applaudissemens tumultueux d'un Parterre qui ne les donne qu'avec justice ? Quelle gloire de m'entendre dire : *Que vous êtes jolie ! que d'esprit & de graces vous répandez dans tout ce que vous jouez ! quelles aimables petites façons ! quels yeux fripons ! quels airs engageans !* Ah il me semble que j'y suis déja : *Monsieur, vous avez bien de la bonté ; cela vous plaît à dire ; je ne merite pas tant d'encens ; arrêtez-vous donc, petit badin, vous n'y pensez pas.*

ARLEQUIN.

Voilà, ma foi, une Scene d'après nature; je crois, Mademoiselle, que vous réussirez beaucoup dans les coulisses.

L'ACTRICE.

Je ne ferai pas moins de progrès sur le Théatre ; j'ai le langage aisé, le geste joli, le coup d'œil fin, la memoire excellente ; avec ces heureux talens je me flatte de me tirer avec avantage du rôle le plus difficile.

TRIVELIN.

Comment diable ! vous parlez déja en grande Comedienne ; où avez-vous fait votre apprentiſſage ?

L'ACTRICE.

Sur un Théatre où les differentes Scenes qu'on y repreſente ſont bien plus difficiles à jouër que ſur le vôtre. Le grand monde m'a donné des leçons, dont j'ai ſçu profiter.

ARLEQUIN.

C'eſt-à-dire que vous avez déja débuté.

PANTALON.

Quels caracteres avez-vous envie d'embraſſer ?

L'ACTRICE.

Je ſuis univerſelle ; tous les caracteres me conviennent ; la Prude, la Coquette, l'Extravagante, l'Ingenuë, la Spirituelle, la Sincere, la Diſſimulée, la Femme, la Fille, la Veuve, je ſuis propre à tout.

ARLEQUIN.

Hé mais c'eſt une trouvaille que cette Actrice-là ! elle feroit dans un beſoin le rôle d'Arlequin.

L'ACTRICE.

Pourquoi non ? ſi je l'avois entrepris

je m'en tirerois avec ſuccès, & je ferois la cabriole auſſi-bien que vous (*Elle la fait*) qu'en dites-vous ?

ARLEQUIN.

Oh ! parbleu, Mademoiſelle, je vous retiens pour me doubler.

L'ACTRICE.

Bon, bon; ce n'eſt encore rien que cela, je vais vous donner un échantillon de mon ſçavoir faire ; voulez-vous que nous faſſions enſemble une Scene Italienne à l'impromptu ?

ARLEQUIN.

Quel ſera le ſujet de cette Scene ?

L'ACTRICE.

Suppoſons que vous ſoyez mon amant, & que je vous ſois infidelle.

ARLEQUIN.

Fort bien. Le premier objet qui ſe préſente à l'imagination de ces femmes de ſpectacle, c'eſt l'infidelité. N'importe, voyons, je vais commencer, vous me répondrez.

*Come tu m'hai tradito, ingrata, ſcelerata, crudele, e queſte ſono le promeſſe che m'hai fatte, e la fede che m'hai giurata?*

L'ACTRICE.

*Sono io che devo lamentarmi ; in queſta maniera ſi ſtrapazza una fanciulla innocen-*

*te* [elle pleure] *e ben vero che t' ho giurato un' amor eterno, tu mi pareſti allora amabile, e gentile, ma dopo che ho veduto il mio bello Scapino, ti trovo più brutto del Diavolo; ſei tu che m' hai ingannata.*

ARLEQUIN.

*Come tu me chiamai brutto, mi che parevo agl'occhi tuoi più bello di Zefiro à Flora, di Cupido à Pſiche, d' Endimione à Diana, e di Plutone à Proſerpina?*

L'ACTRICE.

*E vero, lo confeſſo; ma i tempi ſono cangiati, non ti poſſo più ſoffrire, tu mi ſembri più ſpauentoſo che Polifemo à Galatea, che Vulcano à Venere, ch'il Satiro à Coriſca, e ch'un Marito alla ſua Spoſa.*

ARLEQUIN.

*Oh perfida donna!*

L'ACTRICE.

*Orrido moſtro!*

ARLEQUIN.

*Ingannatrice!*

L'ACTRICE.

*Scimiotto maledetto.*

ARLEQUIN.

*Se credeſſi la mia colera!*

L'ACTRICE.

*Che coſa fareſti?*

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

*Darei un potentiſſimo ſchiaffo ſopra quel muſo traditore.*

L'ACTRICE.

*A me un ſchiaffo ! oh queſto e tropo.*

*Elle arrache la batte d'Arlequin & l'en roſſe d'importance.*

Voilà ce qui s'appelle une Scene Italienne.

ARLEQUIN.

Oui, mais c'étoit à moi à donner les coups de bâton.

TRIVELIN.

On ne peut pas mieux, Mademoiſelle, & pour peu que vous ayez d'autres talens...

L'ACTRICE.

D'autres talens ! en doutez-vous ? Allons Meſſieurs de la Simphonie, un Tambourin.

*Elle danſe.*

Hé bien, Meſſieurs, me trouvez-vous digne d'entrer dans votre illuſtre Compagnie ?

PANTALON.

Belle demande ! le moyen de vous refuſer, vous êtes ſi jolie.

ARLEQUIN.

Ah ! le vieux coquin.

LE DOCTEUR.

Vous nous conviendrez à merveille.

L'ACTRICE.

Tout de bon, ne me flattez-vous point?

SCARAMOUCHE.

Nullement, nous vous disons la vérité.

L'ACTRICE.

Il est fort heureux qu'une fille de seize ans vous convienne. A ce qui me paroît, Messieurs, vous n'êtes pas difficiles ; adieu, je vais faire avertir mes amis du jour de mon début, & s'ils y viennent tous, je vous répons d'une nombreuse assemblée.

---

## SCENE VIII.

UN ACTEUR, Les suivans.

L'ACTEUR.

PLace, place, Messieurs, voici deux Acteurs qui viennent débuter : ils veulent avoir le Théâtre libre, parce qu'ils gesticulent beaucoup.

ARLEQUIN.

Cela est juste, il faut leur laisser les coudées franches.

*ON repreſentoit à la ſuite de cette Scene la* PARODIE DU JOUEUR *ou* DES BOUFFONS *avec* D. MICCO E LESBINA, *mais comme l'une & l'autre ſe trouvent imprimées dans le Recueil des Pieces des* PARODIES, *tome 3. page 282. juſques à 324. j'ai cru devoir y renvoyer le Lecteur. Je mettrai ſeulement ici le Vaudeville qui doit naturellement ſe rapporter aux Débuts.*

## VAUDEVILLE.

Pour triompher d'une cruelle,
Riche amant qui faites porter
De l'Or & des Preſens chez elle,
C'eſt fort bien debuter:
Mais pour gouter de doux plaiſirs
Près d'un objet qu'on veut ſurprendre,
Si vous n'offriez que des ſoupirs,
C'eſt mal s'y prendre.

Je puis fort bien entrer en lice,
Les Galans viennent m'en conter,
Deja pour une jeune Actrice,
C'eſt fort bien débuter.
J'en voudrois un riche & bienfait,

Liberal, amuſant & tendre,
Mais ils n'ont tous que du caquet,
C'eſt mal s'y prendre.

ARLEQUIN.

Meſſieurs ne ſoyons plus en guerre,
Nous cherchons à vous contenter.
Et lors qu'on peut plaire au Parterre,
C'eſt fort bien débuter.
Il a trop de diſcernement
Pour ſe laiſſer ſurprendre,
Appeller de ſon Jugement
C'eſt mal s'y prendre.

---

*APPROBATION.*

J'AI lû & approuvé par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux les deux Comedies précédées d'un Prologue, ſuite du Nouveau Theatre Italien. A Paris ce 20. Juillet 1729.

DANCHET.

# LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

*Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23. Janvier* 1730.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë ſaint Jacques, à la Science.

M DCC. XXXVI.

*Avec Approbation & Privilége du Roy.*

# LISTE

*Des Pieces de Théatre de Monſieur*
DE MARIVAUX,

Qui ſe vendent chez BRIASSON.

Arlequin poli par l'Amour, Comedie.
La Surpriſe de l'Amour, Comedie.
La Double Inconſtance, Comedie.
Le Prince traveſti, Comedie.
La fauſſe Suivante, Comedie.
L'Iſle des Eſclaves, Comedie.
L'Héritier de Village, Comedie.
LE Jeu de l'Amour & du Hazard, Com.

On trouvera toutes ces Pieces chez le Libraire qui debite cette Comedie, chez qui l'on trouve auſſi le *Nouveau Théâtre Italien*, 8 Vol. in 12. & les *Parodies* 3 Vol.

*Les Oeuvres du Sieur de Riviere Dufreny, Valet de Chambre du Roy, &c. 6. vol. in 12.*

## *ACTEURS.*

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, *Femme de Chambre de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Dorante.*

UN LAQUAIS.

*La Scene eſt à Paris.*

---

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comedie qui a pour titre, *Le Jeu de l'Amour & du Haſard*, qui doit être imprimée dans le Recueil du nouveau Théâtre Italien. Fait à Paris ce 21. Février 1730.

DANCHET.

# LE JEU DE L'AMOUR, ET DU HAZARD.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

MAis encore une fois, de quoi vous mêlez-vous, pourquoi répondre de mes sentimens ?

LISETTE.

C'eſt que j'ai cru que dans cette occaſion-ci, vos ſentimens reſſembleroient à ceux de tout le monde. Monſieur

votre Pere me demande ſi vous êtes bien aiſe qu'il vous marie, ſi vous en avez quelque joye ; moi je lui réponds qu'oui, cela va tout de ſuite ; & il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oüi* là ne ſoit pas vrai, le *non* n'eſt pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'eſt pas naturel ! quelle ſotte naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien, c'eſt encore *oüi*, par exemple.

SILVIA.

Taiſez-vous, allez répondre vos impertinences ailleurs, & ſçachez que ce n'eſt pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur eſt fait comme celui de tout le monde ; de quoi le vôtre s'aviſe-t'il de n'être fait comme celui de perſonne ?

SILVIA.

Je vous dis que ſi elle oſoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Liſette.

LISETTE.

Ce n'eſt pas mon deſſein ; mais dans le fond voyons, quel mal ai-je fait de dire à Monſieur Orgon, que vous étiez bien-aiſe d'être mariée ?

SILVIA.

Premierement, c'eſt que tu n'as pas dit vrai, je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela eſt encore tout neuf.

SILVIA.

C'eſt qu'il n'eſt pas neceſſaire que mon pere croye me faire tant de plaiſir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne ſervira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi, vous n'épouſerez pas celui qu'il vous deſtine ?

SILVIA.

Que ſçai-je ? peut-être ne me conviendra-t'il point, & cela m'inquiette.

LISETTE.

On dit que votre futur eſt un des plus honnêtes hommes du monde, qu'il eſt bien fait, aimable, de bonne mine ; qu'on ne peut pas avoir plus d'eſprit ;

qu'on ne ſçauroit être d'un meilleur caractere ; que voulez-vous de plus ? peut-on ſe figurer de mariage plus doux ? d'union plus délicieuſe ?

SILVIA.

Delicieuſe ! que tu es folle avec tes expreſſions !

LISETTE.

Ma foi, Madame, c'eſt qu'il eſt heureux qu'un amant de cette eſpece-là, veüille ſe marier dans les formes ; il n'y a preſque point de fille, s'il lui faiſoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouſer ſans cérémonie. Aimable, bien-fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; ſociable & ſpirituel, voilà pour l'entretien de la ſociété : pardi, tout en ſera bon dans cet homme-là, l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oüi dans le portrait que tu en fais ; & on dit qu'il y reſſemble ; mais c'eſt un, on dit, & je pourrois bien n'être pas de ce ſentiment-là, moi : il eſt bel homme, dit-on, & c'eſt preſque tant-pis.

LISETTE.

Tant-pis, tant-pis, mais voilà une penſée bien héteroclite.

SILVIA.

C'eſt une penſée de très bon ſens ; volontiers un bel homme eſt fat, je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh, il a tort d'être fat ; mais il a raiſon d'être beau.

SILVIA.

On ajoûte qu'il eſt bien fait ; paſſe.

LISETTE.

Oüi-dà, cela eſt pardonnable.

SILVIA.

De beauté & de bonne mine, je l'en diſpenſe, ce ſont là des agrémens ſuperflus.

LISETTE.

Vertuchoux ! ſi je me marie jamais, ce ſuperflu-là ſera mon neceſſaire.

SILVIA.

Tu ne ſçais ce que tu dis ; dans le mariage, on a plus ſouvent affaire à l'homme raiſonnable, qu'à l'aimable homme : en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractere, & cela eſt plus difficile à trouver qu'on ne penſe ; on louë beaucoup le ſien, mais qui eſt-ce qui a vêcu avec lui ? Les hommes ne ſe contrefont-ils pas, ſur-tout quand ils ont de l'eſprit ? n'en ai-je pas vû moi, qui paroiſſoient, avec leurs amis, les meilleurs

gens du monde ? c'eſt la douceur, la raiſon, l'enjouëment même, il n'y a pas juſqu'à leur phiſionomie qui ne ſoit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monſieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raiſonnable, diſoit-on tous les jours d'Ergaſte : auſſi l'eſt-il, répondoit-on, je l'ai répondu moi-même, ſa phiſionomie ne vous ment pas d'un mot ; oüi, fiez-vous-y à cette phiſionomie ſi douce, ſi prevenante, qui diſparoît un quart d'heure après pour faire place à un viſage ſombre, brutal, farouche qui devient l'effroi de toute une maiſon. Ergaſte s'eſt marié, ſa femme, ſes enfans, ſon domeſtique ne lui connoiſſent encore que ce viſage-là, pendant qu'il promene par tout ailleurs cette phiſionomie ſi aimable que nous lui voyons, & qui n'eſt qu'un maſque qu'il prend au ſortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantaſque avec ces deux viſages !

SILVIA.

N'eſt-on pas content de Leandre quand on le voit ? Eh bien chez lui, c'eſt un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni

qui ne gronde ; c'eſt une ame glacée, ſolitaire, inacceſſible ; ſa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle, elle n'eſt mariée qu'avec une figure qui ſort d'un cabinet, qui vient à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne ; n'eſt-ce pas là un mari bien amuſant ?

LISETTE.

Je gêle au recit que vous m'en faites ; mais Terſandre, par exemple ?

SILVIA.

Oüi, Terſandre ! il venoit l'autre jour de s'emporter contre ſa femme, j'arrive, on m'annonce, je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air ſerain, dégagé, vous auriez dit qu'il ſortoit de la converſation la plus badine ; ſa bouche & ſes yeux rioient encore. Le fourbe ! voilà ce que c'eſt que les hommes, qui eſt-ce qui croit que ſa femme eſt à plaindre avec lui ? Je la trouvai toute abattuë, le tein plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer, je la trouvai, comme je ſerai peut-être, voilà mon portrait à venir, je vais dumoins riſquer d'en être une copie ; elle me fit pitié, Liſette, ſi

j'allois te faire pitié auſſi : cela eſt terrible, qu'en dis-tu ? ſonge à ce que c'eſt qu'un mari.

LISETTE.

Un mari ? c'eſt un mari ; vous ne deviez pas finir par ce mot là, il me raccommode avec tout le reſte.

## SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

EH bon jour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t'elle plaiſir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui, ſon pere me l'apprend par cette Lettre-ci. Tu ne me réponds rien, tu me paroîs triſte ? Liſette de ſon côté baiſſe les yeux, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? parle donc toi, dequoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monſieur, un viſage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui ſe tient à l'ecart, & puis le portrait d'une femme qui a le viſage abattu, un tein plombé, des yeux bouffis, & qui viennent de pleu-

rer ; voilà Monſieur tout ce que nous conſiderons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias ? une ame, un portrait ? explique-toi donc ? je n'y entens rien.

SILVIA.

C'eſt que j'entretenois Liſette du malheur d'une femme maltraitée par ſon mari, je lui citois celle de Terſandre que je trouvai l'autre jour fort abattuë, parce que ſon mari venoit de la quereller, & je faiſois là-deſſus mes reflexions.

LISETTE.

Oüi, nous parlions d'une phiſionomie qui va & qui vient, nous diſions qu'un mari porte un maſque avec le monde, & une grimace avec ſa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprens que le mariage t'allarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premierement, il eſt beau ; & c'eſt preſque tant-pis.

M. ORGON,

Tant-pis ! rêves-tu avec ton tant-pis ?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'eſt la doctrine de Madame, j'étudie ſous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'eſt pas queſtion de tout cela ; tiens, ma chere enfant, tu ſçais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouſer ; dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage là avec ſon pere, qui eſt mon intime & mon ancien ami, mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-deſſus ; je te defens toute complaiſance à mon égard, ſi Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, & il repart ; ſi tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendreſſe en décidera comme à l'Opera ; vous me voulez, je vous veux, vîte un Notaire ; ou bien m'aimez-vous, non, ni moi non plus, vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi je n'ai jamais vû Dorante, il étoit abſent quand j'étois chez ſon

pere ; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne sçaurois craindre que vous vous remerciez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontez, mon pere, vous me deffendez toute complaisance, & je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osois, je vous proposerois sur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliseroit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle, si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très-faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontez.

M. ORGON.

Eh bien, abuse, va, dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui, si je pouvois le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût; Lisette a de l'esprit, Monsieur, elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems, & je prendrois la sienne.

M. ORGON *à part.*

Son idée est plaisante. *haut.* Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. *à part.* Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier, elle ne s'y attend pas elle-même... *haut.* Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soûtenir le tien, Lisette?

LISETTE.

Moi, Monsieur, vous sçavez qui je suis, essayez de m'en conter, & manquez de respect si vous l'osez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous? hem, retrouvez-vous Lisette?

M. ORGON.

Comment donc, je m'y trompe actuellement moi-même; mais il n'y a point de tems à perdre, va t'ajuster suivant ton rôle, Dorante peut nous sur-

prendre, hâtez-vous, & qu'on donne le mot à toute la maiſon.

SILVIA.

Il ne me faut preſque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi je vais à ma toilette, venez m'y coëffer, Liſette, pour vous accoûtumer à vos fonctions; un peu d'attention à votre ſervice, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous ſerez contente, Marquiſe, marchons.

## SCENE III.

MARIO, Mr. ORGON, SILVIA.

MARIO.

MA ſœur, je te felicite de la nouvelle que j'apprens; nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oüi, mon frere; mais je n'ai pas le tems de m'arrêter; j'ai des affaires ſérieuſes, & mon pere vous les dira, je vous quitte,

## SCENE IV.

### Mr. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

NE l'amuſez pas, Mario, venez, vous ſçaurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t'il de nouveau, Monſieur ?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être diſcret ſur ce que je vais vous dire au moins.

MARIO.

Je ſuivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguiſé.

MARIO.

Déguiſé ! viendra-t'il en partie de maſque, lui donnerez-vous le bal ?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere ; Hum... *Je ne ſçai au reſte ce que vous penſerez d'une imagination qui eſt venuë à mon fils ; elle eſt bizare, il en convient lui-même, mais le motif en eſt pardonnable*

*& même délicat ; c'eſt qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que ſous la figure de ſon valet, qui de ſon côté fera le perſonnage de ſon Maître.*

MARIO.

Ah, ah ! cela ſera plaiſant.

M. ORGON.

Ecoutez le reſte... *Mon fils ſçait combien l'engagement qu'il va prendre eſt ſérieux, & il eſpere, dit-il, ſous ce déguiſement de peu de durée ſaiſir quelques traits du caractere de notre future & la mieux connoître, pour ſe regler enſuite ſur ce qu'il doit faire, ſuivant la liberté que nous ſommes convenus de leur laiſſer. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai conſenti à tout en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le ſecret de votre côté ; vous en uſerez là-deſſus avec la future comme vous le jugerez à propos..* Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'eſt pas le tout, voici ce qui arrive ; c'eſt que votre ſœur inquiéte de ſon côté ſur le chapitre de Dorante, dontelle ignore le ſecret, m'a demandé de joüer ici la même comedie, & cela préciſément pour obſerver Dorante, comme

Dorante veut l'obſerver, qu'en dites-vous? Sçavez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtreſſe & la ſuivante ſe travestiſſent. Que me conſeillez-vous, Mario? Avertirai-je votre ſœur, ou non?

MARIO.

Ma foi, Monſieur, puiſque les choſes prennent ce train là, je ne voudrois pas les déranger, & je reſpecterois l'idée qui leur eſt inſpirée à l'un & à l'autre; il faudra bien qu'ils ſe parlent ſouvent tous deux ſous ce déguiſement, voyons ſi leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma ſœur, toute ſoubrette qu'elle ſera, & cela ſeroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle ſe tirera d'intrigue.

MARIO.

C'eſt une avanture qui ne ſçauroit manquer de nous divertir, je veux me trouver au début, & les agacer tous deux.

SCEN

## SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

ME voilà, Monſieur, ai-je mauvaiſe grace en femme de chambre; & vous, mon frere, vous ſçavez de quoi il s'agit apparemment, comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma ſœur, c'eſt autant de pris que le valet; mais tu pourrois bien auſſi eſcamotter Dorante à ta maîtreſſe.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire ſous le perſonnage que je joüe, je ne ſerois pas fâchée de ſubjuguer ſa raiſon, de l'étourdir un peu ſur la diſtance qu'il y aura de lui à moi; ſi mes charmes font ce coup là, ils me feront plaiſir, je les eſtimerai. D'ailleurs cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de ſon valet, je ne crains pas ſes ſoûpirs, ils n'oſeront m'aborder, il y aura quelque choſe dans ma phiſionomie qui

inſpirera plus de reſpect que d'amour à ce faquin là.

MARIO.

Allons doucement, ma ſœur, ce faquin-là ſera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien, l'honneur de lui plaire ne me ſera pas inutile; les valets ſont naturellement indiſcrets, l'amour eſt babillard, & j'en ferai l'hiſtorien de ſon maître.

UN VALET.

Monſieur, il vient d'arriver un domeſtique qui demande à vous parler; il eſt ſuivi d'un crocheteur qui porte une valiſe.

M. ORGON.

Qu'il entre: c'eſt ſans doute le valet de Dorante; ſon maître peut être reſté au Bureau pour affaires. Où eſt Liſette?

SILVIA.

Liſette s'habille, & dans ſon miroir, nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante, elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.

## SCENE VI.

DORANTE en valet, M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

JE cherche M. Orgon, n'eſt-ce pas à lui à qui j'ai l'honneur de faire la révérence.

M. ORGON.

Oüi, mon ami, c'eſt à lui-même.

DORANTE.

Monſieur, vous avez ſans doute reçu de nos nouvelles, j'appartiens à Monſieur Dorante, qui me ſuit, & qui m'envoye toujours devant, vous aſſurer de ſes reſpects, en attendant qu'il vous en aſſure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commiſſion de fort bonne grace; Liſette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, Monſieur, je dis qu'il eſt bien venu, & qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté, je fais du mieux qu'il m'eſt poſſible.

MARIO.

Il n'eſt pas mal tourné au moins, ton cœur n'a qu'à ſe bien tenir, Liſette.

SILVIA.

Mon cœur, c'eſt bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiſelle, ce que dit Monſieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modeſtie-là me plaît, continuez de même.

MARIO.

Fort bien! mais il me ſemble que ce nom de Mademoiſelle qu'il te donne eſt bien ſérieux. Entre gens comme vous, le ſtile des complimens ne doit pas être ſi grave, vous ſeriez toujours ſur le qui vive; allons traitez-vous plus commodément, tu as nom Liſette, & toi mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, Monſieur, pour vous ſervir.

SILVIA

Eh bien, Bourguignon, ſoit.

DORANTE.

Va donc pour Liſette, je n'en ſerai pas moins votre ſerviteur.

MARIO.

Votre ſerviteur, ce n'eſt point encore là votre jargon, c'eſt ton ſerviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah ah, ah.

SILVIA *bas à Mario.*

Vous me joüez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoyement, j'attens les ordres de Liſette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon, voilà la glace rompuë, puiſque cela divertit ces Meſſieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Liſette, & je réponds ſur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans, ſi vous commencez à vous aimer, vous voilà débarraſſez des cérémonies.

MARIO.

Oh, doucement, s'aimer, c'eſt une autre affaire; vous ne ſçavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Liſette, moi qui vous parle. Il eſt vrai qu'il m'eſt cruel, mais je ne veux pas que Bour-

guignon, aille ſur mes briſées.

LISETTE.

Oüi : le prenez-vous ſur ce ton là ; & moi je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Liſette, tu n'as pas beſoin d'ordonner pour être ſervie.

MARIO.

Monſieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raiſon Monſieur, c'eſt dans ſes yeux que je l'ai priſe.

MARIO.

Tais-toi, c'eſt encore pis, je te deffens d'avoir tant d'eſprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens, & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès ; retirons-nous, Dorante va venir, allons le dire à ma fille, & vous Liſette montrez à ce garçon l'appartement de ſon maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monſieur vous me faites trop d'honneur.

## SCENE VII.

### SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

ILs ſe donnent la Comedie, n'importe, mettons tout à profit; ce garçon-ci n'eſt pas ſot: & je ne plains pas la ſoubrette qui l'aura; il va m'en conter, laiſſons-le dire pourvû qu'il m'inſtruiſe.

DORANTE *à part.*

Cette fille-ci m'étonne, il n'y a point de femme au monde à qui ſa phiſionomie ne fît honneur, ſions connoiſſance avec elle.... *haut*, puiſque nous ſommes dans le ſtile amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi Liſette, ta maîtreſſe te vaut-elle? elle eſt bien hardie d'oſer avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette queſtion là m'annonce que ſuivant la coûtume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'eſt-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce deſſein-là, je te l'avouë; tout valet que je ſuis, je n'ai jamais eu de grande liaiſon avec les ſoubrettes, je n'aime pas l'eſprit domeſtique; mais à ton égard c'eſt une autre affaire : comment donc, tu me ſoumets, je ſuis preſque timide, ma familiarité n'oſeroit s'apprivoiſer avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de deſſus ma tête ; & quand je te tutoye, il me ſemble que je joue ; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des reſpects qui te feroient rire. Quelle eſpece de Suivante es-tu donc avec ton air de Princeſſe ?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir ſenti en me voyant, eſt préciſément l'hiſtoire de tous les valets qui m'ont vûe.

DORANTE.

Ma foi, je ne ſerois pas ſurpris quand ce ſeroit auſſi l'hiſtoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait eſt joli aſſurément; mais je te le repete encore, je ne ſuis pas faite aux cajolleries de ceux dont la garderobbe reſſemble à la tienne.

DORANTE.

DORANTE.

C'eſt-à-dire, que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laiſſons-là l'amour, & ſoyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela : ton petit traité n'eſt compoſé que de deux clauſes impoſſibles.

SILVIA *à part.*

Quel homme pour un valet ! *haut.* Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouſerai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu, cela eſt plaiſant, ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi, j'ai fait ſerment de n'aimer ſérieuſement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons, tu as l'air bien diſtingué, & l'on eſt quelquefois fille de condition ſans le ſçavoir.

SILVIA.

Ha, ha, ha, je te remercierois de ton éloge, si ma mere n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA *à part.*

Il le meriteroit. *haut.* Mais ce n'est pas là de quoi il est question; tréve de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, & je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu, si j'étois tel, la prédiction me menaceroit, j'aurois peur de la vérifier; je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA *à part.*

Il ne tarit point.... *haut.* Finiras-tu, que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien, & moi je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Liſette, cette fierté-là te va à merveille, & quoiqu'elle me faſſe mon procès, je ſuis pourtant bien aiſe de te la voir; je te l'ai ſouhaitée d'abord que je t'ai vûë, il te falloit encore cette grace-là, & je me conſole d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA *à part.*

Mais en verité, voilà un garçon qui me ſurprend malgré que j'en aye.... *haut.* Dis-moi, qui es-tu toi qui me parles ainſi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va je te ſouhaite de bon cœur une meilleure ſituation que la tienne, & je voudrois pouvoir y contribuer, la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle, j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA *à part.*

Nous voilà grace au Ciel en converſa-

tion reglée, *haut.* Bourguignon, je ne sçaurois me fâcher des discours que tu me tiens ; mais je t'en prie, changeons d'entretien, venons à ton maître, tu peux te passer de me parler d'amour, je pense ?

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ahi ! je me fâcherai, tu m'impatientes, encore une fois laisse-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse... *haut.* Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir, faudra-t'il que je te quitte ? *à part.* Je devrois déja l'avoir fait.

DORANTE.

Attens, Lisette, je voulois moi-même te parler d'autre chose ; mais je ne sçais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir deman-

dé ſi ta maîtreſſe te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour, adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Liſette, il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien ſoit, je voulois te parler de lui auſſi, & j'eſpere que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il eſt; ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion, il faut qu'il ait du merite puiſque tu le ſers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis-là par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eû de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponſes qui m'emportent; fais comme tu voudras, je n'y réſiſte point, & je ſuis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien ſçavoir com-

ment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter, car assurément, cela est singulier!

DORANTE.

Tu as raison, notre avanture est unique.

SILVIA *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, & je réponds! en verité, cela passe la raillerie. *haut.* Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je, plus de quartier; quand ton maître sera venu, je tâcherai en faveur de ma maîtresse de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine; en attendant, tu vois cet appartement, c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

## SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, te voilà, Bourguignon; mon porte-manteau & toi, avez-vous

été bien reçus ici ?

DORANTE.

Il n'étoit pas poſſible qu'on nous reçût mal, Monſieur.

ARLEQUIN.

Un Domeſtique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pere qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire Monſieur Orgon & ſa fille, ſans doute, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Et oüi, mon beau-pere & ma femme, autant vaut ; je viens pour épouſer, & ils m'attendent pour être mariez, cela eſt convenu, il ne manque plus que la cérémonie, qui eſt une bagatelle.

SILVIA.

C'eſt une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y penſe.

ARLEQUIN.

Oüi, mais quand on y a penſé, on n'y penſe plus.

SILVIA *bas à Dorante.*

Bourguignon, on eſt homme de merite à bon marché chez vous, ce me ſemble ?

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là à mon valet, la belle ?

SILVIA.

Rien, je lui dis seulement que je vais faire descendre Monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi ?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, Monsieur, le mariage n'est pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien, me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

ARLEQUIN.

Pardi, voilà bien des façons pour un beau-pere de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle si grande difference y a t'il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oüi, Monsieur, nous avons tort, & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme aussi je vous prie ;

mais avant que de partir, dites-moi une choſe, vous qui êtes ſi jolie, n'êtes-vous pas la ſoubrette de l'Hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait, je m'en réjouis : croyez-vous que je plaiſe ici ? comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve.... plaiſant.

ARLEQUIN.

Bon, tant-mieux, entretenez vous dans ce ſentiment-là, il pourra trouver ſa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeſte de vous en contenter ; mais je vous quitte, il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere, car aſſurément il ſeroit venu, & j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA *à part.*

Que le ſort eſt bizarre ! aucun de ces deux hommes n'eſt à ſa place.

## SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien, Monſieur, mon commencement va bien, je plais déja à la ſoubrette.

DORANTE.

Butord que tu es.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc, mon entrée eſt ſi gentille.

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laiſſer là tes façons de parler ſottes & triviales, je t'avois donné de ſi bonnes inſtructions, je ne t'avois recommandé que d'être ſerieux. Va, je vois bien que je ſuis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les ſuites, & puiſque le ſérieux n'eſt pas ſuffiſant, je donnerai du mélancolique, je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne ſçais plus où j'en ſuis; cette avanture-ci m'étourdit: que faut-il que je faſſe?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que la fille n'eſt pas plaiſante ?

DORANTE.

Tais-toi ; voici Monſieur Orgon qui vient.

## SCENE X.

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. ORGON.

MOn cher Monſieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'eſt que de cet inſtant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monſieur, mille pardons, c'eſt beaucoup trop, & il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute ; au ſurplus tous mes pardons ſont à votre ſervice.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas beſoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, & moi votre ſerviteur.

M. ORGON.

Je ſuis, je vous aſſure, charmé de

vous voir, & je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je ſerois d'abord venu ici avec Bourguignon ; mais quand on arrive de voyage, vous ſçavez qu'on eſt ſi mal bâti, & j'étois bien aiſe de me preſenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réüſſi ; ma fille s'habille, elle a été un peu indiſpoſée, en attendant qu'elle deſcende, voulez-vous vous rafraîchir ?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refuſé de trinquer avec perſonne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez ſoin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard eſt gourmet, il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE I.

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien, que me veux-tu Liſette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment,

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où ſont les choſes, parce qu'il eſt important que vous en ſoyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci eſt donc bien ſérieux.

LISETTE.

Oüi, très-ſerieux, vous avez conſenti au déguiſement de Mademoiſelle Silvia, moi-même je l'ai trouvé d'abord ſans conſéquence, mais je me ſuis trompé.

M. ORGON.

Et de quelle conſequence eſt-il donc ?

LISETTE.

Monſieur, on a de la peine à ſe loüer ſoi-même, mais malgré toutes les regles de la modeſtie, il faut pourtant que je vous diſe que ſi vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à Mademoiſelle votre fille ; il eſt tems qu'elle ſe déclare, cela preſſe, car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh d'où vient qu'il ne voudroit plus de ma fille, quand il la connoîtra, te deffies-tu de ſes charmes ?

LISETTE.

Non ; mais vous ne vous meffiez pas aſſez des miens, je vous avertis qu'ils vont leur train, & que je ne vous conſeille pas de les laiſſer faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes complimens, Liſette, *il rit*, ah, ah, ah !

LISETTE.

Nous y voilà ; vous plaiſantez, Monſieur, vous vous mocquez de moi,

j'en ſuis fâchée, car vous y ſerez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarraſſe pas, Liſette, va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le repete encore, le cœur de Dorante va bien vîte; tenez actuellement je lui plais beaucoup, ce ſoir il m'aimera, il m'adorera demain, je ne le mérite pas, il eſt de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira; mais cela ne laiſſera pas que d'être, voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien, que vous importe? s'il vous aime tant, qu'il vous épouſe.

LISETTE.

Quoi! vous ne l'en empêcheriez pas?

DORANTE.

Non, d'homme d'honneur, ſi tu le menes juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, prenez-y garde, juſqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laiſſé faire tout ſeuls; j'ai ménagé ſa tête, ſi je m'en mêle, je la renverſe, il n'y aura plus de remede.

M. ORGON.

Renverſe, ravage, brûle, enfin épou-

ſe, je te le permets ſi tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais dis-moi, ma fille, t'a-t'elle parlé, que penſe-t'elle de ſon prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore gueres trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obſede; mais à vûë de païs, je ne la crois pas contente, je la trouve triſte, réveuſe, & je m'attens bien qu'elle me priera de le rebutter.

M. ORGON.

Et moi je te le défends; j'évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raiſons pour faire durer ce déguiſement; je veux qu'elle examine ſon futur plus à loiſir. Mais le valet comment ſe gouverne-t-il? ne ſe mêle-t'il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'eſt un original, j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conſéquence avec elle, parce qu'il eſt bien fait, il la regarde & ſoupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche?

LISETTE.

LISETTE.

Mais..... elle rougit.

M. ORGON.

Bon, tu te trompes; les regards d'un valet ne l'embarraſſent pas juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'eſt donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu ſoupçonnes ce valet de la prévenir contre ſon maître; & ſi elle ſe fâche ne t'en inquiette point, ce ſont mes affaires; mais voici Dorante qui te cherche apparemment.

## SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN, Mr. ORGON.

ARLEQUIN.

AH, je vous trouve, merveilleuſe Dame, je vous demandois à tout

le monde. Serviteur cher beau-pere ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur : Adieu mes enfans, je vous laiſſe enſemble, il eſt bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux beſognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience, adieu.

## SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à ſon aiſe le bonhomme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coute tant d'attendre, Monſieur, c'eſt par galanterie que vous faites l'impatient, à peine êtes-vous arrivé ! votre amour ne ſçauroit être bien fort, ce n'eſt tout au plus qu'un amour naiſſant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon, ne reste pas long-temps au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, & le troisiéme l'a rendu grand garçon ; tâchons de l'établir au plus vîte, aiez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? est-il si abandonné ?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il soit pourvû, donnez-lui seulement votre belle main blanche pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc petit importun ; puisqu'on ne sçauroit avoir la paix qu'en vous amusant.

ARLEQUIN, *lui baisant la main.*

Cher jou jou de mon ame ! cela me réjoüit comme du vin délicieux, quel dommage, de n'en avoir que Roquille !

LISETTE.

Allons, arretez-vous, vous êtes trop vide.

ARLEQUIN

Je ne demande qu'à me soûtenir en

attendant que je vive.

LISETTE,

Ne faut-il pas avoir de la raison ?

ARLEQUIN.

De la raison ! helas je l'ai perduë ; vos beaux yeux sont les filoux qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible, que vous m'aimiez tant ; je ne sçaurois me le persuader.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, & vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne serviroit qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah mignone, adorable, votre humilité ne seroit donc qu'une hypocrite !

LISETTE

Quelqu'un vient à nous ; c'est votre valet.

## SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE

DORANTE.

MOnsieur, pourrois-je vous entretenir un moment ?

ARLEQUIN

Non : maudite soit la valetaille qui ne sçauroit nous laisser en repos.

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé fera le troisiéme. Voyons ?

DORANTE *bas à Arlequin.*

Viens donc, impertinent.

ARLEQUIN *bas à Dorante.*

Ce sont des injures, & non pas des mots cela... *à Lisette*, ma Reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci, ne te

livre point, parois sérieux, & réveur, & même mécontent, entens-tu.

ARLEQUIN.

Oüi, mon ami, ne vous inquietez pas, & retirez-vous.

## SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH, Madame, sans lui j'allois vous dire de belles choses, & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire; mais à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut esperer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La question est vive; sçavez-vous bien que vous m'embarrassez?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous? je brûle, & je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer ſi vîte.

ARLEQUIN.

Je ſuis du ſentiment que vous le pouvez en conſcience.

LISETTE.

La retenuë de mon ſexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt donc pas la retenuë d'aprésent qui donne bien d'autres permiſſions.

LISETTE.

Mais, que me demandez-vous ?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez ; tenez je vous aime moi, faites l'écho, repetez, Princeſſe.

LISETTE.

Quel inſatiable ! eh-bien, Monſieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh-bien, Madame, je me meurs, mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les Champs ; vous m'aimez, cela eſt admirable !

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hom-

mage ; peut-être m'aimerez-vous moins, quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, quand nous en ſerons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croiez plus de qualitez que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous Madame, vous ne ſçavez pas les miennes ; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'eſt pas les maitres de ſon ſort.

ARLEQUIN.

Les Peres & Meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choiſi dans quelque état que vous euſſiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choiſir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Helas, quand vous ne seriez que Perette ou Margot, quand je vous aurois vû le Martinet à la main descendre à la cave, vous auriez toûjours été ma Princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentimens être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part & d'autre jurons-nous de nous aimer toûjours en dépit de toutes les fautes d'ortographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'interêt à ce ferment-là que vous, & je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'ébloüit, & je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne sçaurois vous souffrir dans cette posture là, je serois ridicule de vous y laisser ; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

## SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

QUe voulez-vous, Liſette ?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t'il pas ! Hé ma mie revenez dans un quart-d'heure, allez, les Femmes de Chambre de mon païs n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monſieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre ſoubrette ! Reine de ma vie, renvoiez-la. Retournez-vous-en ma Fille, nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie, n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Liſette ?

SILVIA.

Mais, Madame.

ARLEQUIN.

Mais ! Ce mais-là n'eſt bon qu'à me donner la fiévre.

SILVIA *à part les premiers mots.*

Ah le vilain homme ! Madame, je vous aſſure que cela eſt preſſé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défaſſe, Monſieur.

ARLEQUIN.

Puiſque le Diable le veut & elle auſſi... Patience... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah, les ſottes gens que nos gens ?

## SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

JE vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire eſſuyer les brutalitez de cet animal-là.

LISETTE.

Pardi, Madame, je ne puis pas jouer deux Rolles à la fois ; il faut que je paroiſſe ou la Maîtreſſe, ou la Suivante, que j'obéiſſe, ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien ; mais puiſqu'il n'y eſt plus, écoutez-moi comme votre Maîtreſſe : vous voyez bien que cet homme là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le tems de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle avec votre examen ? eſt-il néceſſaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la repugnance qu'il me voit, car il me fuit, & ne me dit mot ; dans cette conjoncture, c'eſt à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouſer.

LISETTE.

Je ne ſçaurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne ſçauriez ? & qu'eſt-ce qui

vous en empêche ?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnois point mon Pere à ce procedé-là.

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, & de l'assurer qu'ils sont invincibles ; je ne sçaurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur qu'a-t'il donc de si désagréable, de si rebutant ?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, & votre peu de zele aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le tems de voir ce qu'il est, voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez sans prendre du tems pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet qui fait l'important ne vous

auroit-il point gâté l'esprit sur son compte ?

SILVIA.

Hum, la sotte ! son valet a bien affaire ici ?

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire ; j'ai soin que ce valet me parle peu, & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal adroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t'il pas à m'entendre dire de jolies choses ! A qui en avez-vous ? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part ? car enfin, vous m'obligez à le justifier, il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire moi une imbecille qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh, Madame, dès que vous le défendez ſur ce ton-là, & que cela va juſqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défens ſur ce ton-là? qu'eſt-ce que c'eſt que le ton dont vous dites cela vous-même? qu'entendez-vous par ce diſcours? que ſe paſſe-t'il dans votre eſprit?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vûë comme vous êtes, & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien ſi ce valet n'a rien dit, à la bonne-heure, il ne faut pas vous emporter pour le juſtifier, je vous crois, voilà qui eſt fini, je ne m'oppoſe pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais eſprit! comme elle tourne les choſes, je me ſens dans une indignation.... qui.... va juſqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, Madame, quelle fineſſe entendez-vous à ce que je dis?

SILVIA.

Moi, j'y entens finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ; vous me manquez de respect jusques-là ? Bonne opinion juste Ciel ! Bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? à qui parlez-vous ? qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive, où en sommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en sçai rien, mais je ne reviendrai de long-tems de la surprise où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi ; retirez-vous, vous m'êtes insupportable, laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

## SCENE VIII.

SILVIA.

JE frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire ; avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ; comme ces gens-là vous dégradent ! je ne sçau-

nois m'en remettre, je n'oserois songer aux termes dont elle s'eſt ſervie, ils me font toujours peur, il s'agit d'un valet: Ah l'étrange choſe! écartons l'idée dont cette inſolente eſt venuë me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en queſtion pour lequel je m'emporte; mais ce n'eſt pas ſa faute, le pauvre garçon, & je ne dois pas m'en prendre à lui.

## SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Iſette, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je ſuis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus, tu me dis je t'en prie.

SILVIA.

C'eſt que cela m'eſt échappé.

DORANTE.

Eh bien, crois-moi, parlons comme nous pourrons, ce n'eſt pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Eſt-ce que ton Maître s'en va ? il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'eſt-il pas vrai ? j'acheve ta penſée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même ſi j'en avois envie ; mais je ne ſonge pas à toi.

DORANTE.

Et moi je ne te perds point de vûë.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifferent, & me l'eſt en effet, je ne te veux ni bien ni mal, je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'eſprit ne me tourne ; voilà mes diſpoſitions, ma raiſon ne m'en permet point d'autres, &

je devrois me diſpenſer de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur eſt inconcevable, tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaiſie il s'eſt allé mettre dans l'eſprit ! Il me fait de la peine ; reviens à toi, tu me parles, je te réponds, c'eſt beaucoup, c'eſt trop même, tu peux m'en croire, & ſi tu étois inſtruit, en vérité tu ſerois content de moi, tu me trouverois d'une bonté ſans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre, je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me raſſure, ce que je fais eſt louable, c'eſt par généroſité que je te parle, mais il ne faut pas que cela dure, ces généroſitez-là ne ſont bonnes qu'en paſſant, & je ne ſuis pas faite pour me raſſurer toujours ſur l'innocence de mes intentions, à la fin, cela ne reſſembleroit plus à rien ; ainſi finiſſons, Bourguignon, finiſſons je t'en prie ; qu'eſt-ce que cela ſignifie ? C'eſt ſe mocquer, allons qu'il n'en ſoit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chere Liſette, que je ſouffre.

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire ; tu te plaignois de moi quand tu es entré, de quoi étoit-il question ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle, j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA *à part.*

Que dire à cela ? quand je m'en fâcherois, il n'en seroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse en partant a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine, & si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment, je me charge du reste.

DORANTE.

Eh, ce n'est pas cela qui m'occupe !

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit-là !

j'amuſerai la paſſion de Bourguignon! le ſouvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raiſon, je ne ſçai ce que je dis, ni ce que je te demande; adieu.

SILVIA.

Adieu, tu prens le bon parti.... mais à propos de tes adieux, il me reſte encore une choſe à ſçavoir: vous partez, m'as-tu dit, cela eſt-il ſérieux?

DORANTE.

Pour moi il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponſe-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'eſt de n'être pas parti dès que je t'ai vûë.

SILVIA *à part.*

J'ai beſoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu ſçavois, Liſette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh, il n'eſt pas ſi curieux à ſçavoir

que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA.

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je esperer en tâchant de me faire aimer ? hélas ! quand même j'aurois ton cœur...

SILVIA.

Que le Ciel m'en préserve ! quand tu l'aurois, tu ne le sçaurois pas ; & je ferois si bien, que je ne le sçaurois pas moi-même : tenez, quelle idée il lui vient-là.

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

SILVIA.

Rien, ce n'est pas-là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien, chere Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit, tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croye ! Desespere une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ! accable mon cœur de cette certitude-là ! j'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même, il m'est necessaire, je te le demande à genoux. *Il se jette à genoux. Dans ce moment M. Orgon & Mario entrent & ne disent mot.*

## SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

AH, nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon avanture ; que je suis malheureuse ! c'est ma facilité qui le place là ; leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure, il peut venir quelqu'un, je dirai ce qu'il te plaira, que me veux-tu, je ne te hais point,

leve-toi, je t'aimerois si je pouvois, tu ne me déplais point, cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi, Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Assûrément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas, tu me souffrirois.

SILVIA.

Volontiers, mais leve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire sérieusement; & si cela est, ma raison est perduë.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, & tu ne te leves point.

M. ORGON *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous interrompre, cela va à merveille, mes enfans, courage.

SILVIA.

Je ne sçaurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, Monsieur, je ne suis

suis pas en état de lui en imposer, je pense ?

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette, & vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, Bourguignon ?

DORANTE.

Je me retire, Monsieur.

M. ORGON.

Allez, & tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monsieur ?

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon, vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sçai ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu ; vous vous justifierez une autre fois.

## SCENE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien, Silvia, vous ne nous regardez pas, vous avez l'air tout embaraſſé.

SILVIA.

Moi, mon pere ! & où ſeroit le motif de mon embarras ? Je ſuis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire ; je ſuis fâchée de vous dire que c'eſt une idée.

MARIO.

Il y a quelque choſe, ma ſœur, il y a quelque choſe.

SILVIA.

Quelque choſe dans votre tête, à la bonne heure, mon frere ; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'eſt donc ce garçon qui vient de ſortir qui t'inſpire cette extrême antipathie que tu as pour ſon maître ?

SILVIA.

Qui ? le domeſtique de Dorante ?

M. ORGON.

Oüi, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne ſçavois pas l'Epithete, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'eſt lui qui le détruit auprès de toi, & c'eſt ſur quoi j'étois bien-aiſe de te parler.

SILVIA.

Ce n'eſt pas la peine, mon pere, & perſonne au monde que ſon maître, ne m'a donné l'averſion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma ſœur; elle eſt trop forte pour être ſi naturelle, & quelqu'un y a aidé.

SILVIA *avec vivacité.*

Avec quel air miſterieux vous me dites cela, mon frere, & qui eſt donc ce quelqu'un qui y a aidé? voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma ſœur, comme tu t'emportes.

SILVIA.

C'eſt que je ſuis bien laſſe de mon perſonnage, & je me ſerois déja démaſ-

quée si je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille, je viens ici pour vous le recommander ; puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, & de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est legitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere ? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi, ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoutée de lui ?

SILVIA *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans ! m'a dégoûtée de lui, dégoûtée ! j'essuie des expressions bien étranges ; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable ; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose, & puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée, c'est tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y entens rien.

MARIO.

Pour le coup, c'eſt toi qui es étrange; à qui en as-tu donc? d'où vient que tu es ſi fort ſur le qui vive, dans quelle idée nous ſoupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frere, par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel ſoupçon voulez-vous qui me vienne? avez-vous des viſions?

M. ORGON.

Il eſt vrai que tu es ſi agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce ſont apparemment ces mouvemens-là qui ſont cauſe que Liſette nous a parlé comme elle a fait; elle accuſoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de ſon maître, & Madame, nous a-t'elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere, que j'en ſuis encore toute ſurpriſe, & c'eſt ſur ce mot de ſurpriſe que nous l'avons querellée; mais ces gens-là ne ſçavent pas la conſéquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente! y a-t'il rien de plus haïſſable que cette fille-là? J'avoüe que

je me ſuis fâchée par un eſprit de juſtice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t'il rien de plus ſimple ? Quoi, parce que je ſuis équitable, que je veux qu'on ne nuiſe à perſonne, que je veux ſauver un domeſtique du tort qu'on peut lui faire auprès de ſon maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on eſt ſurpriſe ? un moment après un mauvais eſprit raiſonne, il faut ſe fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contre elle à cauſe de la conſéquence de ce qu'elle dit ? mon parti ! J'ai donc beſoin qu'on me défende, qu'on me juſtifie ? on peut donc mal interpréter ce que je fais ? mais que fais-je ? de quoi m'accuſe-t'on ? inſtruiſez-moi, je vous en conjure ; cela eſt-il ſerieux, me joüe-t'on, ſe-mocque-t'on de moi ? je ne ſuis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, Monſieur, il n'y a point de douceur qui tienne ; comment donc, des ſurpriſes, des conſéquences ! Eh

qu'on s'explique, que veut-on dire? On accuſe ce valet, & on a tort; vous vous trompez tous, Liſette eſt une folle, il eſt innocent, & voilà qui eſt fini; pourquoi donc m'en reparler encore? car je ſuis outrée!

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille, tu aurois grande envie de me quereller auſſi; mais faiſons mieux, il n'y a que ce valet qui eſt ſuſpect ici, Dorante n'a qu'à le chaſſer.

SILVIA.

Quel malheureux déguiſement! Sur tout que Liſette ne m'approche pas, je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras ſi tu veux, mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime, & cela t'importune aſſurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre, il me prend pour une ſuivante, & il me parle ſur ce ton-là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtreſſe que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vû se mettre à genoux malgré toi ? n'as-tu pas été obligée pour le faire lever de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas ?

SILVIA *à part.*

J'etouffe.

MARIO.

Encore a-t'il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajoûté, volontiers, sans quoi il y seroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frere ! mais comme l'action m'a déplû, la repetition n'en est pas aimable ; haça, parlons serieusement, quand finira la Comedie que vous vous donnez sur mon compte?

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause ; attens encore, tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, & même avec inclination, je te le prédis .... mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

SILVIA.

Pourquoi grace ? & moi je veux qu'il ſorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera, allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma ſœur, ſans rancune.

---

## SCENE XII.

SILVIA *ſeule*, DORANTE *qui vient peu après.*

SILVIA.

AH, que j'ai le cœur ſerré ! je ne ſçais ce qui ſe mêle à l'embarras où je me trouve, toute cette avanture-ci m'afflige, je me défie de tous les viſages, je ne ſuis contente de perſonne, je ne le ſuis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah, je te cherchois, Liſette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver, car je te fuis moi.

DORANTE *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette, j'ai à te parler pour la derniere fois, il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes, je ne te vois jamais que tu ne me chagrines, laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant; mais écoute-moi, te dis-je, tu vas voir les choses bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien, parles donc, je t'écoute; puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois; mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Liſette : tu m'as promis le ſecret; achevons; tu m'as vû dans de grands mouvemens, je n'ai pû me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà, je me défendrai bien de t'entendre moi, adieu.

DORANTE.

Reſte, ce n'eſt plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah, Liſette! c'eſt ici où tu vas juger des peines qu'a dû reſſentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'eſt pas à ton cœur à qui je parle; c'eſt à toi.

DORANTE.

Perſonne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où ſont les choſes me force à te le dire, je ſuis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sçache que celui qui eſt avec ta maîtreſſe n'eſt pas ce qu'on penſe.

SILVIA *vivement.*

Qui eſt-il donc?

DORANTE.

Un valet..

SILVIA.

Après.

DORANTE

C'eſt moi qui ſuis Dorante.

SILVIA *à part.*

Ah! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois ſous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtreſſe avant que de l'épouſer, mon pere en partant me permit ce que j'ai fait, & l'évenement m'en paroît un ſonge : je hais la maîtreſſe dont je devois être l'époux, & j'aime la ſuivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je faſſe à préſent? je rougis pour elle de le dire, mais ta maîtreſſe a ſi peu de goût, qu'elle eſt épriſe de mon valet au point qu'elle l'é-

pouſera ſi on la laiſſe faire, quel parti prendre ?

SILVIA *à part.*

Cachons-lui qui je ſuis... *haut.* Votre ſituation eſt neuve aſſurément ! mais, Monſieur, je vous fais d'abord mes excuſes de tout ce que mes diſcours ont pû avoir d'irregulier dans nos entretiens.

DORANTE *vivement.*

Tais-toi, Liſette ; tes excuſes me chagrinent, ils me rappellent la diſtance qui nous ſepare, & ne me la rendent que plus douloureuſe.

SILVIA.

Votre penchant pour moi eſt-il ſi ſérieux ? m'aimez-vous juſques-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puiſqu'il ne m'eſt pas permis d'unir mon ſort au tien ; & dans cet état la ſeule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïſſois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choiſi dans la condition où je ſuis, eſt aſſurément bien digne qu'on l'accepte, & je le payerois volontiers du mien, ſi je ne craignois

pas de le jetter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette ? y ajoûtes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entends quelqu'un, patientez encore sur l'article de votre valet, les choses n'iront pas si vîte, nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. *Il sort.*

SILVIA

Allons, j'avois grand besoin que ce fût là Dorante !

---

## SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

JE viens te retrouver, ma sœur : nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent : je veux t'en tirer, écoute-moi.

SILVIA *vivement.*

Ah vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles !

MARIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

SILVIA.

Ce n'eſt point Bourguignon, mon frere, c'eſt Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc ?

SILVIA.

De lui, vous dis-je, je viens de l'apprendre tout à l'heure, il ſort, il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc ?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, ſortons d'ici, allons trouver mon pere, il faut qu'il le ſçache ; j'aurai beſoin de vous auſſi, mon frere, il me vient de nouvelles idées, il faudra feindre de m'aimer, vous en avez déja dit quelque choſe en badinant ; mais

ſur tout gardez bien le ſecret, je vous en prie.

MARIO.

Oh je le garderai bien, car je ne ſçai ce que c'eſt.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez, ne perdons point de tems ; il n'eſt jamais rien arrivé d'égal à cela !

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.

# ACTE III.

## SCENE I.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HElas, Monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore?

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne avanture, ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement, ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, miserable, je crois que tu te mocques de moi! tu meriterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point, si je les merite; mais quand je les aurai reçus, permettez-

moi d'en meriter d'autres : voulez-vous que j'aille chercher le bâton ?

DORANTE.

Maraut !

ARLEQUIN.

Maraut soit, mais cela n'eſt point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin ! quelle imagination il lui prend !

ARLEQUIN.

Coquin, eſt encore bon, il me convient auſſi : un maraut n'eſt point deſhonoré d'être appellé coquin ; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, inſolent, tu veux que je laiſſe un honnête homme dans l'erreur, & que je ſouffre que tu épouſes ſa fille ſous mon nom ? Ecoute, ſi tu me parles encore de cette impertinence là, dès que j'aurai averti Monſieur Orgon de ce que tu es, je te chaſſe, entens-tu ?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous : cette Demoiſelle m'adore, elle m'idolâtre ? ſi je lui dis mon état de valet, & que nonobſtant, ſon tendre cœur ſoit toujours friand de la nôce avec moi, ne laiſſerez-vous pas joüer les violons ?

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarraſſe plus.

ARLEQUIN.

Bon ! & je vais de ce pas prévenir cette genereuſe perſonne ſur mon habit de caractere, j'eſpere que ce ne ſera pas un galon de couleur qui nous broüillera enſemble, & que ſon amour me fera paſſer à la table en dépit du ſort qui ne m'a mis qu'au buffet.

## SCENE II.

DORANTE *ſeul, & enſuite* MARIO.

DORANTE.

TOut ce qui ſe paſſe ici, tout ce qui m'y eſt arrivé à moi-même eſt incroyable.... Je voudrois pourtant bien voir Liſette, & ſçavoir le ſuccès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de ſa maîtreſſe pour me tirer d'embarras. Allons voir ſi je pourrai la trouver ſeule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t'il pour votre ſervice, Monſieur ?

MARIO.

Vous en contez à Liſette ?

DORANTE.

Elle eſt ſi aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites ?

DORANTE.

Monſieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'eſprit, ne fais-tu pas l'hypocrite ?

DORANTE.

Non ; mais qu'eſt-ce que cela vous fait, ſuppoſé que Liſette eût du goût pour moi....

MARIO.

Du goût pour lui ! où prenez-vous vos termes ? vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre eſpece.

DORANTE.

Monſieur, je ne ſçaurois parler autrement.

MARIO.

C'eſt apparemment avec ces petites délicateſſes-là que vous attaquez Liſette ? cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous aſſure, Monſieur, que je n'imite perſonne ; mais ſans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre choſe à me dire ? nous parlions de Liſette, de mon inclination pour elle & de l'interêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu ! il y a déja un ton de jalouſie dans ce que tu me réponds ? modere-toi un peu. Eh bien, tu me diſois qu'en ſuppoſant que Liſette eût du goût pour toi, après.

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le ſçuſſiez, Monſieur ?

MARIO.

Ah, le voici ; c'eſt que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je ſerois très-fâché qu'elle t'aimât, c'eſt que ſans autre raiſonnement je te deffens de t'adreſſer davantage à elle, non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paroît avoir le cœur trop haut

pour cela, mais c'eſt qu'il me déplaît à moi d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois, car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il eſt, n'eſt pas même content que vous ſoyez le ſien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien; mais Monſieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Aſſez pour m'attacher ſerieuſement à elle, dès que j'aurai pris de certaines meſures; comprens-tu ce que cela ſignifie?

DORANTE.

Oüi, je crois que je ſuis au fait; & ſur ce pied-là vous êtes aimé ſans doute.

MARIO.

Qu'en penſes-tu? eſt-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loüé par vos propres rivaux peut-être?

MARIO.

La reponſe eſt de bon ſens, je te la pardonne; mais je ſuis bien mortifié

de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, & je ne le dis pas pour t'en rendre compte comme tu le crois bien, mais c'eſt qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monſieur, Liſette ne ſçait donc pas vos deſſeins ?

MARIO.

Liſette ſçait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas ſenſible, mais j'eſpere que la raiſon me gagnera ſon cœur. Adieu, retire-toi ſans bruit : ſon indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre doit te conſoler du ſacrifice que tu me feras..... ta livrée n'eſt pas propre à faire pancher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour luter contre moi.

## SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

AH te voilà, Liſette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous Monſieur, vous me paroiſſez ému ?

MARIO.

Ce n'eſt rien, je diſois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il eſt triſte, eſt-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monſieur m'apprend qu'il vous aime, Liſette.

SILVIA.

Ce n'eſt pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable.

MARIO.

Je ne ſçaurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Liſette, mais je ne veux pas qu'il te le diſe.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répeter.

MARIO.

Du moins ne te le répetera-t'il pas quand je ferai préſent, retirez-vous Bourguignon.

DORANTE.

J'attens qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

MARIO.

Encore ?

SILVIA.

Il dit qu'il attend, ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour Monsieur ?

SILVIA.

Quoi, de l'amour ? oh je crois qu'il ne sera pas necessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En verité je joüe ici un joli personnage, qu'il sorte donc : à qui est-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien qu'il s'en aille.

DORANTE *à part.*

Je souffre.

SILVIA.

Cedez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

MARIO.

Allons, finiſſons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Liſette.

---

## SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

SI je n'aimois pas cet homme-là, avoüons que je ſerois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario?

MARIO.

De la colere de Dorante qui ſort, & que j'ai obligé de quitter Liſette.

SILVIA.

Mais que vous a-t'il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vû d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaiſe humeur,

M. ORGON.

Je ne ſuis pas fâché qu'il ſoit la duppe de ſon propre ſtratagême, & d'ailleurs à le bien prendre, il n'y a rien de ſi flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait juſqu'ici, ma fille ; mais en voilà aſſez.

MARIO.

Mais où en eſt-il préciſément, ma ſœur ?

SILVIA.

Helas, mon frere, je vous avoüe que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Helas, mon frere, me dit-elle ! ſentez-vous cette paix douce qui ſe mêle à ce qu'elle dit ?

M. ORGON.

Quoi, ma fille, tu eſperes qu'il ira juſqu'à t'offrir ſa main dans le déguiſement où te voilà ?

SILVIA.

Oüi, mon cher Pere, je l'eſpere.

MARIO.

Fripponne que tu es, avec ton cher Pere ! tu ne nous grondes plus à preſent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me paſſez rien.

MARIO.

Ha, ha, je prens ma revanche; tu m'as tantôt chicanné sur les expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes; ta joye est bien aussi divertissante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille, j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah, Monsieur si vous sçaviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante, & moi, nous sommes destinés l'un à l'autre, il doit m'épouser; si vous sçaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre; si vous sçaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable, il ne pourra jamais se rappeller notre histoire sans m'aimer, je n'y songerai jamais que je ne l'aime; vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire, c'est un mariage unique, c'est une avanture dont le seul recit est attendrissant, c'est le coup

de hazard le plus ſingulier, le plus heureux, le plus...

MARIO.

Ha, ha, ha, que ton cœur a de caquet, ma ſœur, quelle éloquence !

M. ORGON.

Il faut convenir que le regal que tu te donnes eſt charmant, ſur-tout ſi tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante eſt vaincu; j'attens mon captif.

MARIO.

Ses fers ſeront plus dorez qu'il ne penſe; mais je lui crois l'ame en peine, & j'ai pitié de ce qu'il ſouffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à ſe déterminer, ne me le rend que plus eſtimable : il penſe qu'il chagrinera ſon pere en m'épouſant, il croit trahir ſa fortune & ſa naiſſance, voilà de grands ſujets de reflexion, je ſerai charmée de triompher; mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour & la raiſon.

MARIO.

Et que la raiſon y périſſe ?

M. ORGON.

C'eſt-à-dire que tu veux qu'il ſente toute l'étenduë de l'impertinence qu'il croira faire : quelle inſatiable vanité d'amour propre !

MARIO.

Cela, c'eſt l'amour propre d'une femme & il eſt tout au plus uni.

---

## SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

PAix, voici Liſette : voyons ce qu'elle nous veut ?

LISETTE.

Monſieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante ; que vous livriez ſa tête à ma diſcretion, je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, & vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez, c'eſt une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en faſſe à préſent, Madame me le cede-t'elle ?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non, je te le donne, Liſette, je te remets tous mes droits, & pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouſe ? Monſieur le veut bien auſſi ?

M. ORGON.

Oüi, qu'il s'accommode, pourquoi t'aime-t'il ?

MARIO.

J'y conſens auſſi, moi.

LISETTE.

Moi auſſi, & je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends, j'y mets pourtant une petite reſtriction, c'eſt qu'il faudroit pour nous diſculper de ce qui arrivera, que tu lui diſes un peu qui tues.

LISETTE.

Mais ſi je le lui dis un peu, il le ſçaura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien cette tête en si bon état, ne soutiendra-t'elle pas cette secousse là ? je ne le crois pas de caractere à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche, ayez donc la bonté de me laisser le champ libre, il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste, retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

---

## SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ENfin, ma Reine, je vous vois & je ne vous quitte plus, car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, & j'ai crû que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

LISETTE.

Il faut vous avoüer, Monſieur, qu'il en étoit quelque choſe.

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

LISETTE.

Non, mon cher, la durée m'en eſt trop précieuſe.

ARLEQUIN.

Ah, que ces paroles me fortifient !

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendreſſe.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiſer ces petits mots-là, & les cueillir ſur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me preſſiez ſur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre ; je viens de lui parler, & j'ai ſon aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, ſouffrez que je la demande à vous, je veux lui

rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne qui en eſt véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuſe pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toûjours.

ARLEQUIN.

Chere petite main rondelette & potelée, je vous prens ſans marchander, je ne ſuis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiette.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah que nenny, vous ne ſçavez pas cette Arithmetique-là auſſi-bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un préſent du Ciel.

ARLEQUIN.

Le préſent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il eſt bien meſquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne ſçauriez croire combien votre modeſtie m'embarraſſe.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépenſe d'embarras, je ſerois bien effronté, ſi je n'étois pas modeſte.

LISETTE.

Enfin, Monſieur, faut-il vous dire que c'eſt moi que votre tendreſſe honore.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, je ne ſçai plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, Monſieur, je me connois.

ARLEQUIN.

He je me connois bien auſſi, & je n'ai pas là une fameuſe connoiſſance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite; mais, c'eſt là le Diable que de me connoître, vous ne vous attendez pas au fond du ſac.

LISETTE *à part.*

Tant d'abaiſſement n'eſt pas naturel!

*haut* d'où vient me dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

Et voilà où git le Lievre.

LISETTE.

Mais encore ? Vous m'inquietez : eſt-ce que vous n'êtes pas....

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sçachons de quoi il s'agit ?

ARLEQUIN *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là.... *haut.* Madame, votre amour eſt-il d'une conſtitution bien robuſte, ſoutiendra-t'il bien la fatigue que je vais lui donner, un mauvais gîte lui fait-il peur ? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah tirez-moi d'inquiétude ! en un mot qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſuis.... n'avez-vous jamais vû de fauſſe monnoye ? ſçavez-vous ce que c'eſt qu'un Loüis d'or faux ? Eh bien, je reſſemble aſſez à cela.

LISETTE.

Achevez donc, quel eſt votre nom ?

ARLEQUIN.

Mon nom. *à part.* Lui dirai-je que je

m'appelle Arlequin ? non, cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Ah dame, il y a un peu à tirer ici ! haïſſez-vous la qualité de ſoldat ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un ſoldat ?

ARLEQUIN.

Oüi, par exemple un ſoldat d'antichambre.

LISETTE.

Un ſoldat d'antichambre ! ce n'eſt donc point Dorante à qui je parle enfin ?

ARLEQUIN.

C'eſt lui qui eſt mon Capitaine.

LISETTE.

Faquin.

ARLEQUIN *à part.*

Je n'ai pû éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce Magot, tenez !

ARLEQUIN *à part.*

La jolie culbute que je fais-là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuiſe en humilités pour cet animal-là !

ARLEQUIN.

Helas, Madame, ſi vous preferiez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monſieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, je ne ſçaurois pourtant m'empêcher d'en rire avec ſa gloire; & il n'y a plus que ce parti là à prendre... va, va, ma gloire te pardonne, elle eſt de bonne compoſition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable Dame, ah que mon amour vous promet de reconnoiſſance!

LISETTE.

Touche-là Arlequin; je ſuis priſe pour duppe: le ſoldat d'antichambre de Monſieur, vaut bien la coëffeuſe de Madame.

ARLEQUIN.

La coëffeuſe de Madame!

LISETTE.

C'eſt mon Capitaine ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Maſque!

LISETTE.

Prens ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette Magotte, avec qui

depuis une heure, j'entre en confusion de ma misere !

LISETTE.

Venons au fait ; m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Pardi oüi, en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, & tu sçais bien que nous nous sommes promis fidelité en dépit de toutes les fautes d'ortographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous, ne faisons semblant de rien, & n'apprêtons point à rire ; il y a apparence que ton Maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse : ne l'avertis de rien, laissons les choses comme elles sont : je crois que le voici qui entre. Monsieur je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. *riant*, ha, ha, ha.

## SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

EH bien, tu quittes la fille d'Orgon; lui as-tu dit qui tu étois ?

ARLEQUIN.

Pardi oüi, la pauvre enfant, j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un Agneau, il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin, que j'avois un habit d'ordonnance; Eh bien mon ami, m'a-t'elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit, le vôtre ne vous coûte rien, cela ne laisse pas que d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sotte histoire me contes-tu-là ?

ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment, elle consent à t'épouser ?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade !

DORANTE.

Tu m'en impoſes, elle ne ſçait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu, voulez-vous gager que je l'épouſe avec la caſaque ſur le corps, avec une ſouguenille ſi vous me fâchez? je veux bien que vous ſçachiez qu'un amour de ma façon n'eſt point ſujet à la caſſe, que je n'ai pas beſoin de votre friperie pour pouſſer ma pointe, & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe, cela n'eſt pas concevable, & je vois bien qu'il faudra que j'avertiſſe Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui? notre Pere, ah le bon homme; nous l'avons dans notre manche; c'eſt le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme... vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! as-tu vû Liſette?

ARLEQUIN.

Liſette! non; peut-être a-t'elle paſſé devant mes yeux, mais un honnête homme ne prend pas garde à une cham-

briere : je vous cede ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en, la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manieres ſont un peu aiſées, mais c'eſt la grande habitude qui fait cela : Adieu, quand j'aurai épouſé, nous vivrons but à but ; votre ſoubrette arrive. Bonjour, Liſette, je vous recommande Bourguignon, c'eſt un garçon qui a quelque mérite.

---

## SCENE VIII.

### DORANTE, SILVIA.

DORANTE *à part.*

QU'elle eſt digne d'être aimée ! pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monſieur ? depuis que j'ai quitté Mario je n'ai pû vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monſieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me ſuis pourtant pas éloigné ; mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA *à part.*

Quelle froideur ! *haut* j'ai eu beau décrier votre valet, & prendre ſa conſcience à témoin de ſon peu de mérite, j'ai eu beau lui repréſenter qu'on pouvoit du moins reculer le Mariage, il ne m'a pas ſeulement écoutée ; je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, & qu'il eſt tems de vous déclarer.

DORANTE.

C'eſt mon intention ; je vais partir *incognito*, & je laiſſerai un billet qui inſtruira Monſieur Orgon de tout.

SILVIA *à part.*

Partir ! ce n'eſt pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais, .... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la ſituation où je ſuis, à moins que de parler moi-meme, & je ne ſçaurois m'y réſoudre ; j'ai d'ailleurs d'autres raiſons

qui veulent que je me retire, je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sçai pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre; & ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner; Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du dégoût pour la fille de Monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrois supposer; mais je ne suis pas folle, & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire: Adieu Lisette.

SILVIA.

Prenez garde, je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille! & l'explication ne me ſeroit pas favorable, gardez-moi le ſecret juſqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi, ſerieuſement, vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être ſi bien au fait !

DORANTE.

Cela eſt bien naïf : Adieu. *Il s'en va.*

SILVIA *à part,*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouſerai jamais.... *elle le regarde aller*, il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde ſi je tourne la tête, je ne ſçaurois le rappeller moi... Il ſeroit pourtant ſingulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait.... Ah, voilà qui eſt fini, il s'en va, je n'ai pas tant de pouvoir ſur lui que je le croyois : mon frere eſt un mal-adroit, il s'y eſt mal pris, les gens indifferens gâtent tout. Ne ſuis-je pas bien avancée ? quel dénoüement!... Dorante reparoît pourtant ; il me ſemble qu'il revient ; je me dédis donc, je l'aime encore...

Feignons de ſortir, afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque choſe.

DORANTE *l'arrêtant.*

Reſtez, je vous prie, j'ai encore quelque choſe à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monſieur ?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir ſans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh, Monſieur, de quelle conſéquence eſt-il de vous juſtifier auprès de moi ? Ce n'eſt pas la peine, je ne ſuis qu'une ſuivante, & vous me le faites bien ſentir.

DORANTE.

Moi, Liſette ! eſt-ce à vous à vous plaindre ? vous qui me voyez prendre mon parti, ſans me rien dire.

SILVIA.

Hum, ſi je voulois je vous répondrois bien là-deſſus.

DORANTE.

Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que diſ-je ! Mario vous aime.

SILVIA.

Cela eſt vrai.

DORANTE.

Vous êtes ſenſible à ſon amour, je l'ai vû par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allaſſe, ainſi vous ne ſçauriez m'aimer.

SILVIA.

Je ſuis ſenſible à ſon amour, qui eſt-ce qui vous l'a dit ? je ne ſçaurois vous aimer, qu'en ſçavez-vous ? vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien, Liſette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde inſtruiſez moi de ce qui en eſt, je vous en conjure.

SILVIA.

Inſtruire un homme qui part !

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laiſſez-moi, tenez, ſi vous m'aimez ne m'interrogez point ; vous ne craignez que mon indifference, & vous êtes trop heureux que je me taiſe. Que vous importent mes ſentimens ?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Liſette ? peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

SILVIA.

Non, & vous me le répetez ſi ſou-

vent que je vous crois ; mais pourquoi m'en perſuadez-vous, que voulez-vous que je faſſe de cette penſée-là, Monſieur ? je vais vous parler à cœur ouvert, vous m'aimez, mais votre amour n'eſt pas une choſe bien ſerieuſe pour vous. Que de reſſources n'avez vous pas pour vous en défaire ? La diſtance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver ſur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre ſenſible, les amuſemens d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au ſortir d'ici, & vous aurez raiſon ; mais moi, Monſieur, ſi je m'en reſſouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel ſecours aurai-je contre l'impreſſion qu'il m'aura faite ? qui eſt-ce qui me dédommagera de votre perte ? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place ? Sçavez-vous bien que ſi je vous aimois tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus ? jugez donc de l'état où je reſterois, ayez la généroſité de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me ferois un ſcrupule de vous dire que je vous aime dans les diſpoſi-

tions

tions où vous êtes, l'aveu de mes sentimens pourroit exposer votre raison, & vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah, ma chere Lisette, que viens-je d'entendre ! tes paroles ont un feu qui me pénetre, je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparoisse devant une ame comme la tienne ; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi & mon cœur & ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En verité ne meriteriez-vous pas que je les prisse ? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font, & croyez-vous que cela puisse durer ?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non : mais si vous me le demandez encore, tantpis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus ?

DORANTE.

Non, Liſette ; Mario, ne m'allarme plus, vous ne l'aimez point, vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes ſenſible à ma tendreſſe, je ne ſçaurois en douter au tranſport qui m'a pris, j'en ſuis ſur, & vous ne ſçauriez plus m'oter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh, je n'y tâcherai point, gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne conſentez-vous pas d'être à moi ?

SILVIA.

Quoi, vous m'épouſerez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune ?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vûe, ma fortune nous ſuffit à tous deux, & le mérite vaut bien la naiſſance : ne diſputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais ! ſçavez-vous bien que vous me charmez Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendreſſe

& laiſſez-la répondre....

SILVIA.

Enfin, j'en ſuis venuë à bout, vous... vous ne changerez jamais.

DORANTE.

Non, ma chere Liſette.

SILVIA.

Que d'amour!

---

## SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO,

SILVIA.

AH, mon pere vous avez voulu que je fuſſe à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joye qu'on n'en eût jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous, ſon pere, Monſieur?

SILVIA.

Oüi, Dorante la même idée de nous connoître nous eſt venue à tous deux, après cela je n'ai plus rien à vous dire, vous m'aimez; je n'en ſçaurois douter, mais à votre tour jugez de mes ſenti-

mens pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicateſſe avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoiſſez-vous cette lettre-là ? voilà par où j'ai appris votre déguiſement, qu'elle n'a pourtant ſçu que par vous.

DORANTE.

Je ne ſçaurois vous exprimer mon bonheur, Madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce ſont les preuves que je vous ai données de ma tendreſſe.

MARIO.

Dorante me pardonne-t'il la colere où j'ai mis Bourguignon ?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joie, Madame; vous avez perdu votre rang, mais vous n'êtes point à plaindre puiſqu'Arlequin vous reſte.

LISETTE.

Belle conſolation ! il n'y a que toi qui gagne à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas; avant notre reconnoiſſance votre dot valoit mieux que vous, à préſent vous valez mieux que votre dot. Allons faute Marquis. FIN.

*NOUVEAU THEATRE ITALIEN.*

# LE PHENIX

## *COMEDIE*

## EN UN ACTE

## *AVEC*

## UN DIVERTISSEMENT.

*Par M.* DE CASTERA.

*Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 5^e. Novembre 1731.*

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

ON TROUVE DANS LA MESME BOUTIQUE,

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Comédies repréſentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, depuis l'année 1716. 8 vol. *in*-12.

*Les Piéces ſuivantes publiées depuis l'Edition du Recueil ſe vendent ſéparément.*

Les Payſans de qualité, les Débuts, par MM. *Dominique* & *Romagneſi*, in-12. 1729.
Le Jeu de l'amour & du hazard, par M. *Marivaux*. in 12.
Arlequin Hulla, & la revuë des Théatres, par *MM. Dominique* & *Romagneſi*.
Le Philoſophe duppe de l'amour, par M. ***
La Femme jalouſe, par M. *Jolly*.
Le Portrait, par M. *Beauchamps*.
Les effets du dépit, par *le même*.
Les amants réünis, par *le même*.
La Capricieuſe, par M. *Jolly*, ſous-preſſe.
Le Jaloux, par M, *Beauchamps*, ſous-preſſe.
La Veuve Coquette, par M. *Deſportes*.

Les Parodies du nouveau Théatre Italien, avec les airs des Chanſons & Vaudevilles gravés, 3 vol. *in*-12. fig. 1731.

Les Œuvres de M. Riviere Du Frény, avec les airs des Chanſons gravés, 6 vol. *in*-12. Fig. 1731.

*On trouve auſſi tous les autres Théatres.*

## *ACTEURS.*

CINTHIO.

ISABELLE, femme de Cinthio.

ROZETTE, ſuivante d'Iſabelle.

ARLEQUIN, valet de Cinthio; & mari de Rozette.

TRIVELIN, autre valet de Cinthio.

MARIO, ami de Cinthio.

BLAISE, Jardinier de Cinthio.

UN vieux Payſan.

UN jeune Berger.

UNE jeune Bergere.

*La Scene eſt en Provence auprès du Château d'Iſabelle.*

# LE PHENIX,

## COMEDIE.

### SCENE PREMIERE.

CINTHIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ça, Monsieur Cinthio, parlons en conscience.

CINTHIO.

Que me veux-tu? voyons, explique-toy.

ARLEQUIN.

La demande est bonne, ma foy!
Vous ne sçavez donc pas encor ce que je pense?

CINTHIO.

Non vrayment.

ARLEQUIN.

Ecoutez, quand on a pour valet
Un homme tel, que ma mere m'a fait,
Beau comme les amours, & d'esprit agréable;

N'eſt-ce pas agir follement
Que de l'expoſer au tourment
D'une fatigue inſupportable ?

CINTHIO.

Il falloit bien.....

ARLEQUIN.

Depuis vingt jours entiers,
Que nous courons comme des lévriers,
Nous n'avons fait qu'un faut d'Italie en Provence.
Ho parbleu trop eſt trop, tréve de diligence !

CINTHIO.

Cependant.....

ARLEQUIN.

Paſſe encor ſi vos chevaux maudits
Se fuſſent contentés de ſecoüer ma ratte.

CINTHIO.

Nous pouvons à preſent.

ARLEQUIN.

Mais être aſſez hardis
Pour faire inſulte à ma peau délicate,
L'écorcher ſans reſpect, j'en enrage !

CINTHIO.

Arlequin,
Tu vas être en repos, diſſipe ton chagrin,
Voici le Château d'Iſabelle ;
Peux-tu blâmer le feu charmant,

Qui me ramene avec empreſſement
Auprés d'une Epouſe ſi belle ?

ARLEQUIN.

Ha, ha, la plaiſante raiſon !
Pour voir une aimable maîtreſſe
Prendre la poſte eſt digne de pardon ;
Et j'en aurois peut-être la foibleſſe ;
Mais croyez-moi, ne vous y trompez pas ;
Lorſqu'on retourne chez ſa femme,
C'en eſt aſſez d'aller au pas.

CINTHIO.

Je ſens pour Iſabelle une ſi vive flamme
Que je ne puis trop tôt voir ſes divins appas.

ARLEQUIN.

Et moi je ſens qu'en revoyant Rozette
Je ne ſerai pas fort joyeux.

CINTHIO.

Pourquoi cela ? quel trouble t'inquiete ?
Rozette étoit jadis l'objet de tous tes vœux,
Le temps & le mariage
Ont-ils rendu ton cœur volage ?

ARLEQUIN.

Non, Rozette me plaît, & je l'aime toûjours.

CINTHIO.

Où tendent donc tes ſots diſcours ?

ARLEQUIN.

Fy, comme vous parlez avec irrévérence !

Je soutiens que la méfiance
Dans la cervelle d'un mari
Doit exciter après huit ans d'absence
Un furieux charivari.

CINTHIO.

Je ne l'ignore pas : cette idée odieuse
Depuis long-temps m'obsede & me poursuit ;
Rien ne peut égaler l'inquiétude affreuse,
Où mes noirs soupçons m'ont réduit :
Isabelle m'aimoit, elle étoit vertueuse ;
Cependant sa jeunesse & mon éloignement. . . . .
Ah que dans le cœur d'un Amant
L'incertitude excite un orage terrible !
Mais grace au ciel en revenant ici
J'apporte dans mon sein un projet infaillible
Pour être bientôt éclairci.
N'avançons pas plus loin, & dans mon trouble extrême
Interrogeons quelque bouche sans fard,
Sçachons adroitement comment l'objet que j'aime,
A vécu depuis mon départ.

ARLEQUIN.

Découvrons si notre Coquine
N'a pas un peu fait la lutine ;
Mais. . . . Monsieur Arlequin, quel fruit vous reviendra
D'une pareille fadaise ?
Peut-être qu'on vous dira

Votre femme eſt très-ſage ; hé bien j'en ſuis fort aiſe :
En revanche il vous en cuira,
Si par malheur.....

CINTHIO.

Voicy notre Jardinier Blaiſe,
Voyons un peu ce qu'il nous apprendra.

---

## SCENE II.

### CINTHIO, ARLEQUIN, BLAISE.

CINTHIO.

BOn jour Blaiſe.

BLAISE.

Bon jour.... mais attendez..... tredame,
Avons-je la barluë, ou bian le vartigo ?
Par ma figuette vela l'ame
De deffunt Monſieur Cinthio.

ARLEQUIN.

Tu crois....

BLAISE.

Vela-t-il pas encore
Stelle-là du pauvre Arlequin ?
Alle paroît mardi pu noire qu'un vieux Maure.
Et rude comme marroquin !
Où Fuyrons-je ?

ARLEQUIN.

Sçais-tu, Maître Juré faquin ?

BLAISE.

Jarnonce qu'ils avont la face mortuaire !
Queux fantômes hideux !

ARLEQUIN *en le battant.*

Blaise mon cher compere,
Voilà pour vous payer de vos jolis discours.

BLAISE.

C'est fait de ma personne : au secours, au secours !

CINTHIO.

Nous n'avons point perdu la vie,
Mon cher Blaise, rassure-toy,
Tu peux bien t'en fier à moy ;
De te faire du mal nous n'avons nulle envie ;
Tiens, prends ceci pour boire à ma santé.

BLAISE.

Ah vartuchou comme sti-là m'emboise !
Messieurs les revenants un tantin de bonté,
Ne me chatchez pu noise !

CINTHIO.

Prends, te dis-je.

BLAISE.

Morgué d'où diable sortez-vous ?
Seriez-vous par hazard devenus loups-garous ?

CINTHIO.

Je voudrois bien sçavoir.....

BLAISE.

Mais par quelle avanture.....

CINTHIO.

Je n'en ai pas le temps.

BLAISE.

Ah par ma fy, j'en jure;
Sans cela d'aujourdy je ne vous dirons mot:
Je prétendons voir clair dans cette affaire;
Avec votre douce maniere
Vous pourriez être mort, & j'en serions le sot.

CINTHIO.

Puisque j'y suis contraint, il faut le satisfaire.
Tu sçais qu'à peine un fortuné lien
Au destin d'Isabelle avoit uni le mien,
Lorsqu'un de mes parens m'écrivit de me rendre
Dans les Indes auprès de luy;
Il vouloit me servir d'appuy,
Et me donner son bien sans me laisser attendre
Que loin de moi la mort vint le surprendre.

ARLEQUIN.

L'honnête parent que c'étoit!

CINTHIO.

Je partis; l'amour m'excitoit
A m'enrichir pour Isabelle,
J'aspirois à lui faire un état digne d'elle.
Bientôt mon vaisseau submergé
Par une tempête effroyable.....

ARLEQUIN.

Ah quelle tempête de diable!
Arlequin étoit frit s'il n'avoit pas nagé!
Encor bus-je tant d'eau que je n'en puis plus boire.

BLAISE.

Jarnicoton la joviale hiſtoire!
Queux plaiſir!

ARLEQUIN.

A preſent je n'aime que le vin.

CINTHIO.

Je me ſauvai ſur le rivage
D'une Iſle déſerte & ſauvage
Avec mon fidéle Arlequin;
Le reſte de mon équipage
Servit de proye aux rigueurs de l'orage.

BLAISE.

Ho que nenni da tatigué,
Tous vos gens n'eurent mye une ſi laide chance.

CINTHIO.

Comment ſçais-tu cela?

BLAISE.

Je le ſçavons morgué
Parce que j'en ons connoiſſance.

CINTHIO.

Je croyois cependant que la mer en fureur....

BLAISE.

Un de vos Batteliers s'en sauvit par bonheur.

CINTHIO.

Un Matelot.

BLAISE.

Oüi, oüi, c'étoit tout ainsi comme;
Tant y a qu'enfin cet honnête homme
s'en vint un jour droit à Lyon,
Et là le bon apôtre annoncit à Madame
Que l'iau, sauf vot-respect, avoit gobé votre ame,
Et qu'ous aviez servi de pâture au poisson.

ARLEQUIN.

Ma foy peu s'en fallut; car un gros vilain thon
Prétendoit m'avaler en guise d'huitre verte.

CINTHIO.

Après plus de sept ans un vaisseau Portugais
Nous a tirés de notre Isle déserte.

ARLEQUIN.

Peste soit du vaisseau! mes jours couloient en paix,
J'étois comme un Roy dans cette Isle,
Nul bruit, nul embarras ne hâtoit mon réveil;
La terre abondante & fertile
M'offroit ses fruits après un long sommeil;
Les richesses & l'opulence
Ne mettoient entre nous aucune différence,
Et j'avois le plaisir d'être votre pareil.

CINTHIO.

Je pourſuivis ma route avec impatience,
Et je reviens chargé des biens de mon parent.
Heureux ſi mon épouſe a ſçu dans ſa conſtance
Garder pour ma tendreſſe un bien encor plus grand !

BLAISE.

Vartuchou Madame Iſabelle !
Alle eſt auſſi ſage que belle ;
Drès auſſitôt qu'alle apprit votre ſort,
Grace, a ſe retirit dans cette ſolitude,
Où ſon plaiſir & ſon unique étude
Eſt de bian pleurer votre mort.

ARLEQUIN.

Et Rozette, mon camarade,
Qu'en dis-tu ? je me perſuade
Qu'elle paſſe ſes jours dans un chagrin affreux.

BLAISE.

Compere, t'as le front tant ſoit peu raborteux.

ARLEQUIN.

Plaît-il :

BLAISE.

Ho ce n'eſt rian, ta femme batrifole,
A danſe, a ſe gobarge, a rit comme une folle.

ARLEQUIN.

La traîtreſſe ! oublier un homme tel que moy !

CINTHIO.

Sur mon retour garde un profond ſilence,
Mon cher blaiſe, & retire-toy,

J'aurai ſoin de ta récompenſe.

BLAISE.

Bian, bian, Monſieur, de peur d'être indiſcret
Je m'en allons au cabaret,
Sarviteur.

## SCENE III.

CINTHIO, ARLEQUIN.

CINTHIO.

ARlequin, ce que je viens d'apprendre,
Flatte mes vœux & mon amour;
Peut être cependant me laiſſai-je ſurprendre
Par l'illuſion d'un faux jour:
Iſabelle vit loin du monde
Dans une obſcurité profonde;
Nul objet ne vient la tenter,
Une ſi frivole victoire,
Répand-elle ſur moi quelque rayon de gloire,
Et ſon éclat trompeur peut-il me contenter?

ARLEQUIN.

Cette gloire à ce que je penſe,
N'a que de fort minces appas;
Doit-on loüer ma tempérance,
Lorſque faute de vin je ne m'enyvre pas?

CINTHIO.

Tu ne dis que trop vrai: non, je ne ſçaurois vivre

Dans des soupçons si rigoureux,
Il faut que pour jamais mon esprit s'en délivre.

ARLEQUIN.

Bien pensé !

CINTHIO.

Tu connois cet ami généreux,
Qui m'a suivi de Venise en ces lieux.

ARLEQUIN.

Le Seigneur Mario ?

CINTHIO.

Lui-même ;
Je veux qu'il feigne de sentir
Pour Isabelle une tendresse extrême :
Il est jeune & bienfait ; mais pour mieux réussir
Dans ce bizarre stratagême
Il passera pour Prince, & l'éclat des grandeurs
L'enrichira d'un nouveau lustre :
L'opulence & le rang illustre
Trouvent la clef des plus superbes cœurs.

ARLEQUIN.

Pouf ! ce projet est détestable !

CINTHIO.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'est, monsieur, qu'il ne vaut pas le diable,
Mari, qui par adresse éprouve sa moitié,
Homme laid & de basse mine,

Qui

Qui dans un miroir s'examine,
Me font tous deux grande pitié,
Car ils ne peuvent ſans miracle
Se diſpenſer de voir un fort vilain ſpectacle.

CINTHIO.

Duſſai-je rencontrer la mort
Dans l'éclairciſſement, que mon ame ſouhaite,
Il faut....

ARLEQUIN.

Hé bien j'en ſuis d'accord,
De mon côté j'éprouverai Rozette,
Je la crois tant ſoit peu coquette
Mais....

CINTHIO.

Allons trouver Mario:
J'apperçois l'aimable Iſabelle,
Ah mon cher Arlequin, eſt-il rien de ſi beau?

ARLEQUIN.

Ma friponne vient avec elle,
Ah, Monſieur, que Rozette eſt un friand morceau!

---

## SCENE IV.

ISABELLE, ROZETTE.

ISABELLE.

NOn, ton eſpérance eſt frivole;

Tu veux en vain, Rozette, adoucir mes ennuis !
Dans l'état funeſte où je ſuis,
Je ne vois rien, qui me conſole ;
Ces boccages délicieux,
Cette plaine verte & riante
N'ont point de charmes pour mes yeux.

ROZETTE.

Madame, ſe peut-il que le cours rigoureux
De la douleur qui vous tourmente ? ...

ISABELLE.

Mon cher Cinthio ne vit plus,
Il ne vit plus, & je reſpire,
C'en eſt aſſez, cela doit te ſuffire,
Ne pouſſe pas plus loin tes efforts ſuperflus ;
Voudrois-tu que je l'oubliaſſe ?
Non, cher époux, non, non, ne crains pas que j'efface
Tes traits imprimez dans mon cœur !

ROZETTE.

Cette affliction héroïque,
Ces ſentimens pleins de grandeur
Sont un peu montez à l'antique,
Du ſiécle d'aprésent ce n'eſt plus la pratique ;
Et ſelon moi l'on n'a pas tort ;
Pour femme jeune & jolie,
Le moindre magot en vie
Vaut mieux qu'un Adonis mort.

ISABELLE.

Ta façon de penſer ne dément point ton ſort :

ROZETTE.

Ma façon de penſer n'eſt point déraiſonnable

ISABELLE.

Lorſque l'amour s'empare d'un cœur bas,
Ce n'eſt qu'un feu groſſier, terreſtre, variable,
Qui n'a pour ſoutien que l'appas
D'un plaiſir vain & mépriſable ;
Mais dans un cœur né généreux
C'eſt un rayon pur & céleſte,
Qui brave des deſtins le caprice funeſte,
Et qui vit de ſes propres feux.

ROZETTE.

Dans ſes chagrins, qui ſuivent le veuvage,
L'on vous a, pour votre avantage,
Offert pluſieurs partis au-deſſus du commun ;
Duſſiez-vous mille fois m'appeller ame baſſe,
Je vous jure qu'à votre place
J'en aurois accepté quelqu'un.

ISABELLE.

Auſſi l'aurois-je fait, ſi j'euſſe été Rozette.

ROZETTE.

Quoi ! dès ſes plus beaux jours pleurer, s'enſevelir
Au fonds d'une triſte retraite !
Par ma foi....

ISABELLE.

Que veux-tu? c'eſt-là mon ſeul plaiſir.
Un cœur qui ſent la perte qu'il a faite,
Trouve qu'il eſt doux d'en gémir.

ROZETTE.

Mon ſentiment n'eſt pas le vôtre.

ISABELLE.

Je le crois.

ROZETTE.

Les regrets ne nous ſervent de rien;
J'aime à me conſoler de la perte d'un bien
Par l'acquiſition d'un autre.

ISABELLE.

Il eſt des biens ſi chers, ſi précieux,
Que leur perte eſt irréparable;
Femme, qui perd un mari vertueux,
Tendre, complaiſant ſociable,
Peut-elle ſe flatter d'en trouver un ſemblable?
C'eſt un don, que le Ciel n'accorde pas deux fois,
Tel étoit Cinthio.

ROZETTE.

Madame, je le crois....

## SCENE V.

ARLEQUIN *en habit galonné, portant une eſpece de lance, au bout de laquelle eſt attaché un petit portrait.*
ISABELLE, ROZETTE.

ARLEQUIN, *chantant ſur l'air des Pelerins.*

MOnſieur mon maître en a dans l'aîle
Pour le muzeau,
Dont on voit l'image fidele
Dans ce tableau:
Bonnes gens, ſi vous nous montrez
Son beau viſage,
Pour récompenſe vous aurez
Mille écus de fromage.

Quel train de vie, ouf! quel maudit tracas! Quoi! galoper toûjours par vaux & par montagnes,
Parcourir villes & campagnes
Pour chercher une femme, & ne la trouver pas! Ce n'eſt pas-là pourtant une marchandiſe fort rare;
Parbleu notre ſort eſt bizarre;
Mais ce lieu me paroît tranquille & plein d'apas,
Repoſons-nous un peu, car ma foi je ſuis las.

ISABELLE.

Que vois-je ! ah je me meurs !

ROZETTE.

Qu'avez-vous donc, Madame,
Et quel trouble imprévu s'empare de votre ame ?

ISABELLE.

Regarde ce portrait.

ROZETTE.

Ciel ! c'eſt le vôtre.

ISABELLE.

Hélas !
C'eſt celui, dont le jour de notre mariage
Je fis préſent à Cinthio ?
Cher Cinthio, la mort t'a ſeule ôté ce gage
D'un amour ! qui vivra juſques dans mon tombeau !
Cette inſenſible & froide image
A reçû ton dernier ſoupir,
Tes yeux mourans ſe ſont fixez ſur elle ;
La reverrai-je ſans mourir ?
Rozette, ſouriens-moi, je tremble, je chancelle.

ROZETTE.

Ah, Madame ! ô Ciel quel malheur !
Ma chere maîtreſſe !

ARLEQUIN.

Au voleur !

Ha, ha ! bon jour douzelles boccageres !
Mais...ſi je ne me trompe...Oüi, c'eſt elle, vivat !
Me voilà bien dans mes affaires ;
Belle Dame au teint délicat,
En vous cherchant, ſoit dit ſans nul reproche,
Ma perſonne a ſouffert mainte & mainte taloche,
Et j'ai trouté comme un pié-plat.

ISABELLE.

Monſieur, dites-nous je vous prie....

ARLEQUIN.

Je m'appelle Magnatutto,
J'ai l'honneur de ſervir le Prince Mario,
Qui, ſur votre portrait vous aime à la folie :
Votre fortune eſt faite, allez, n'en doutez pas,
Je vais le chercher de ce pas,
Et vous verrez que ſon amour extrême.....
Mais le voici, qui vient lui-même.

*Il court audevant de Mario, comme pour lui annoncer qu'il a trouvé Iſabelle.*

## SCENE VI.

MARIO, ISABELLE, ROZETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

MARIO, *bas à Trivelin.*

QU'elle eſt aimable! ah morbleu, Trivelin,
Que Cinthio doit bénir le deſtin,
Qui dans un nœud charmant avec elle l'engage!
*Haut.*
Madame, quel bonheur! je vous vois, & ce jour
Des maux, que j'ai ſoufferts, enfin me dédommage;
Connoiſſez juſqu'où va l'excès de mon amour
Par l'effet, qu'en mon cœur à produit votre image;
Pour elle, pour les traits, qu'elle offroit à mes yeux,
Inconnu, vagabond, plus eſclave que Prince
J'erre depuis long tems de province en province,
Et je m'eſtime encore trop heureux
De vous rencontrer en ces lieux.

ISABELLE.

Puis-je ſçavoir quelle avanture,
Seigneur, entre vos mains a mis cette peinture?

MARIO.

Dans un Iſle déſerte, où j'étois confiné

Par

Par les decrets du ſort à me nuire obſtiné,
Un jour après un grand orage
Je vis un jeune infortuné,
Qui venoit de périr par un cruel nauffrage,
Et que l'Océan mutiné
Avoit jetté ſur le rivage:
Je pris votre portrait qu'il portoit à ſon bras.

ISABELLE.

C'étoit mon époux, helas!

MARIO.

Sa beauté charma mon ame;
Depuis ce temps ma raiſon
S'eſt oppoſée en vain au progrès d'une flamme,
Dont elle condamnoit le dangereux poiſon.
(*Bas à Trivelin.*)
Par ma foy Trivelin le tour eſt admirable!
La feinte prend ici l'air de la verité,
Je deviens amoureux; m'aurois-tu cru capable
De pareille ſimplicité?

ISABELLE.

Mon cher époux étendu ſur le ſable!..
O ſpectacle funeſte, ô malheur déplorable!

MARIO.

Quoy toûjours des regrets, des ſoupirs ſuperflus,
Pour un mari, qui ne les entend plus.
Donnez-moi des rivaux que je puiſſe combattre.

ARLEQUIN.

Oüi, nous ferons le diable à quatre:
De vivant à vivant nous ſommes réſolus.

MARIO.

Pour premier fruit de mon ardeur ſincére
J'ai quelques préſens à vous faire
Madame. . . . . .

ISABELLE.

A moi Seigneur !

MARIO.

Daignez les accepter.

ISABELLE.

Croyez-vous ? . . . . .

MARIO.

Trivelin, faites les apporter.

TRIVELIN.

J'y cours.

ISABELLE.

Quel deſſein eſt le vôtre ?
L'Epoux, que m'a ravi la mort,
Vit encor dans mon cœur malgré les loix du ſort,
Je l'aimerai toûjours, & je n'en veux point d'autre ;
Daignez reſpecter mon malheur,
Et ſans vous occuper d'un eſpoir ſéducteur
Etouffez des déſirs, dont jamais. . . . .

MARIO.

Ah Madame ! . . . .

ROZETTE.

Ah ma chere maîtreſſe ! . . . .

ARLEQUIN.

Ah reine de mon ame !
Que veut dire ce ton plaintif,
D'où diable prenez-vous cet air rebarbatif ?
Sçavez-vous bien que Son Alteſſe
Eſt en état de vous faire Princeſſe ?

ISABELLE.

Aprés tous mes ſermens un changement ſi noir
Pourroit-il à l'abry du ſouverain pouvoir
Devenir juſte & légitime ?
Le crime couronné n'en eſt pas moins un crime
Je borne ma Grandeur à remplir mon devoir.

## SCENE VII.

*Les Acteurs précédents, TRIVELIN, & quelques hommes qui apportent un grand Cabinet.*

TRIVELIN.

PLace, place, voici le Thréſor qui s'avance.

ISABELLE.

Hé, Seigneur, à quoi bon laſſer ma patience ?
Permettez-moi d'entrer dans mon Château.

ARLEQUIN.

Ho que non, s'il vous plaît ! foy de Magna-tutto
Vous reſterez.

ROZETTE.

Ah quel éclat, Madame !

ISABELLE.

Pareils objets ne touchent point mon ame.

ARLEQUIN.

A l'aſpect de tant de bijoux
Je ſoûtiens qu'on doit prendre un air riant & doux.

( *Il chante ſur l'air, la curioſité.* )

Nous portons en tous lieux l'allegreſſe charmante.
La Gayeté ;
Lorſque nous rencontrons quelque fille ignorante,
La Rareté !
Nous lui montrons d'abord pour la rendre ſçavante,
La Curioſité.

---

## SCENE VIII.

*Les Acteurs précédents, un vieux Payſan ; une jeune Bergere, un jeune Berger.*

LE VIEUX PAYSAN.

MAdame, je venons tretous tant que nous ſommes
De grands & de petits, & de femmes & d'hommes,

Pour voir ſous votre bon plaiſir
La curioſité, qu'on montre ici, je penſe;
Pardonnez notre impoſtunance.

ISABELLE.

Vous pouvez contenter votre innocent déſir,
Mes enfans.

LA JEUNE BERGERE.

Ah Colin que de magnificence!

LE VIEUX BERGER.

Velà par ma figuette un marveilleux thréſor!

ROZETTE *tenant une pomme d'or enrichie de pierreries.*

Rien n'eſt ſi beau que cette pomme d'or.

*Mario & Iſabelle ſe retirent vers le fonds du Théatre.*

TRIVELIN.

Je le crois bien : elle eſt l'ouvrage
D'un Enchanteur habile & ſage.
Il l'a faite pour les Epoux,
Qui vivront ſans querelles;
Il l'a faite auſſi pour les belles,
Qui verront ſans dépit jaloux
Des objets plus aimables qu'elles.

ARLEQUIN.

Cet article eſt un tour de Contrebandier fin,
Qui veut frauder les droits du bureau feminin.

TRIVELIN.

Item, pour les amis dans le malheur fidéles,
Item, pour les ſçavans exempts de vanité,
Pour les Robins, que la finance
N'engage pas à vexer l'innocence,
Plus, pour les Médecins qui rendent la ſanté,
Plus, pour l'Amant, dont la félicité
Ne fatigue pas la conſtance.

ARLEQUIN.

Ajoûtons pour finir par un compte parfait
Un item pour le petit maître,
Qui ne ſe vante pas de ce qu'il n'a point fait.

TRIVELIN.

Jamais on n'en a vû, l'on n'en verra point naître.

LA JEUNE BERGERE *tenant une petite phiole.*

Comment ſe nomme la liqueur
Dont cette phiole eſt remplie?

TRIVELIN.

C'eſt le plus pur extrait de la minauderie,
Il eſt en vogue, on en aime l'odeur,
Chacun en veut, chacun le priſe,
Et ſon parfum a ſupplanté
Les graces, l'enjoûment de la ſociété;
Ceux qui de telle marchandiſe
Faiſoient trafic autrefois,
Sont contraints à préſent de ſouffler dans leurs doigts,

Acceptez ce flacon.

LA JEUNE BERGERE.

Dans nos bois la nature
Ne tire toute ſa parure
Que de ſon ingénuité :
Votre parfum chez nous ne ſeroit pas goûté,
Colin, qui tous les jours me proteſte qu'il m'aime,
Me feroit une peine extrême
S'il me parloit d'un ton, qui parut affecté ;
Je crois qu'à mon égard il penſeroit de même,
Si je frappois ſes yeux par un air emprunté.

LE JEUNE BERGER.

Oüi ſans doute.

ROZETTE *tenant une bourſe.*

Ah que cette bourſe
Eſt d'un travail riche & mignon !

ARLEQUIN.

La peſte ! c'eſt une reſſource
Digne d'attention ;
Elle a la vertu conſolante
De procurer des maris
Aux femmes d'humeur fringante,
Qui portent un cœur jeune avec des cheveux gris.

LE JEUNE BERGER *tenant un bouquet ſurmonté d'un papillon.*

Monſieur, daignez, je vous ſupplie,

M'apprendre ce que ſignifie
Ce Papillon ſur ce bouquet.

TRIVELIN.

C'eſt un ſymbole magique,
Qui par ſa vertu ſpécifique
Du plus tendre Berger fait un eſprit coquet.

LE JEUNE BERGER.

Que dites-vous ?

TRIVELIN.

Ces fleurs inſpirent l'inconſtance,
En les portant on court ſans qu'on y penſe
De la blonde à la brune, & d'objet en objet :
On ſuit l'inſtinct de la nature,
Qui change inceſſamment de face & de figure :
De là naiſſent mille plaiſirs,
Et jamais le dégoût n'amortit les déſirs ;
Vous voilà dans l'âge de plaire,
Prenez ce bouquet plein d'appas.

LA JEUNE BERGERE.

Ah Colin ne l'acceptez pas !

LE JEUNE BERGER.

Non, mon adorable Bergere,
Je n'en veux point, j'aime trop vos attraits ;
La nature varie, & ne change jamais,
A ſon exemple on peut dans une ardeur ſincere
Varier ſes plaiſirs ſans de nouveaux objets.

ROZETTE *tenant une médaille.*

A quoy parmi ces bijoux rares
Sert cette médaille, où je voi
Tant de caractéres bizarres ?

TRIVELIN.

C'eſt un beau Taliſman, ma foy !
Sa proprieté ſouveraine
Recrepit l'auſtére pudeur,
Et ſur l'affront, qui ſuit une tendre fredaine
Répand une couche d'honneur.

ARLEQUIN.

Pour vos beſoins, belle ſoubrette,
Vous devriez vous en munir ;
C'eſt, je vous en aſſure, une très-bonne emplettte.

ROZETTE.

Monſieur, voudroit-il bien finir ?

ARLEQUIN.

Ah, je reconnois ma ſottiſe !
J'agis comme un franc étourneau,
Pareille marchandiſe
Ne doit ſe débiter que deſſous le manteau.

LE VIEUX PAYSAN *tenant des lunettes.*

Par la ſanguoy vecy de gentilles lunettes !

TRIVELIN.

Pour les maris elles ſont faites ;
Par leur ſecours un homme peut ſçavoir,
Lorſque ſa moitié le careſſe,
Si c'eſt pour l'endormir, ou ſi c'eſt par tendreſſe.

LE VIEUX PAYSAN.

J'aurois bian voulu les avoir
Du tems de ma deffunte femme.

TRIVELIN.

Comment ?

LE VIEUX PAYSAN.

C'étoit une bonne ame ;
Acoutez ; car cecy doit ſe dire tout bas ;
A m'a laiſſé pour héritage
Des enfans qui ne teniont pas
De la biauté de mon viſage.

ROZETTE.

Entre tant d'objets éclatants
N'auriez-vous rien pour conſerver aux femmes
Un teint, qui juſques à cent ans
Puiſſe exciter de vives flammes ?

ARLEQUIN.

Non ; mais je leur conſerve avec facilité
Le déſir de paroître aimables,
Et la riſible vanité
De s'en croire toûjours capables.

ROZETTE.

Fort bien : gardez vos beaux ſecrets,

Je n'en tenterai point l'usage ;
Autant vaudroit mourir à la fleur de son âge ;
Que porter si long temps le deuil de ses attraits.

ISABELLE.

Vos présens, vos grandeurs n'ont rien qui me séduise ;
Seigneur, vous périssez en vain,
Ce n'est pas que je vous mépriſe ;
Mais je doit. . . . .

MARIO.

Peut-on voir mépris plus inhumain ?
Et vous pouvez encor! . . . .

ISABELLE.

Si vous daignez m'en croire,
Délivrez-vous d'un feu pernicieux,
Qui ne peut que ternir l'éclat de votre gloire,
Eloignez-vous de ces lieux,
Ne nous voyons jamais.

MARIO.

Jamais! elle me quitte!
Suivons-là ; mais où vais-je, & quel transport m'agite ?
Fuyons plûtôt ſes attraits dangereux,
Mon cœur prend auprès d'elle un ton trop ſérieux.

LE VIEUX PAYSAN.

C'a décampons itou, piſque chacun décampe.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait ; partez nabot de fine trempe,
Et vous auſſi beau Berger langoureux.

## SCENE IX.

ROZETTE, ARLEQUIN.

ROZETTE *à part.*

AH que ma maîtreſſe eſt folle !

ARLEQUIN *à part.*

Ah que mon maître eſt heureux !

ROZETTE *à part.*

Cet oyſeau me paroît drolle ;
Tâchons de l'attirer dans un piége amoureux.

ARLEQUIN *à part.*

Cette coquine m'enviſage,
Voyons ſi la ruſée eſt conſtante ou volage.
Rocambole de mon amour,
Minois tendre & friand jazons à notre tour :
Que dites-vous de ma figure,
Et comment trouvez-vous cette noble encolure ?

ROZETTE.

Monſieur, Magna-tutto paroît homme de Cour.

ARLEQUIN.

Vous avez du goût malepoſte !

Ma démarche, mon air, mon geſte,
Qu'en penſez-vous ?

ROZETTE.

Excuſez-moi,
Je n'oſe qu'en tremblant. . . . .

ARLEQUIN.

Allons fine matoiſe,
Expliquez-vous de bonne foy,
Je n'aime pas la grimace bourgeoiſe.

ROZETTE.

Mon trouble & mon émotion
Ne vous montrent que trop la douce impreſſion,
Que votre aſpect fait ſur mon ame.

ARLEQUIN *à part.*

Comme elle mord à l'hameçon !
Me voilà bien loti ! diable ſoit de la femme !
Voyez un peu par curioſité
Avec quelles graces je danſe,
Pour de la voix j'en ai ſans vanité,
Et je chante par excellence.

*Il chante & danſe tout à la fois.*

ROZETTE.

Quel charme, quelle agilité !

ARLEQUIN.

Ho ! ce qui doit encor plus vous ſurprendre,

C'eſt que de tout cela je n'en ai rien appris.

ROZETTE.

Rien appris!

ARLEQUIN.

Non vrayment.

ROZETTE.

Mais je ne puis comprendre
Par quel art. . . . . .

ARLEQUIN.

Je ſuis riche, & les moindres eſprits
Sont avec de l'argent Docteurs ſans rien apprendre:
L'argent va droit au but & remporte le prix.
Avec moi vous ſerez contente.

ROZETTE.

Ho je me flatte de ce point!

ARLEQUIN.

Si bien donc beauté ſucculente
Que vous ne me haiſſez point.

ROZETTE.

Moy vous haïr! je ſerois bien ſauvage.

ARLEQUIN.

Donnez-moi deux baiſers pour gage
De l'amour que vous me portez.

ROZETTE.

Attendons notre mariage,

Il ſera temps pour lors.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous me rebutez.

ROZETTE.

Vous êtes trop prompt.

ARLEQUIN.

Ma mignonne,
Au moins pour adoucir ce refus inhumain
Laiſſez-moi baiſer votre main.

ROZETTE.

Soit, de bon cœur je vous la donne.

ARLEQUIN *à part.*

*Ah malvagia, perfida !*

ROZETTE.

Doucement donc, vous me mordez !

ARLEQUIN.

Oüi da
C'eſt une bagatelle, un tranſport de tendreſſe.

ROZETTE.

Il faut que je me rende auprès de ma maîtreſſe,
Je parlerai pour Mario,
Adieu mon cher Magna-tucco,
Je ſens un vrai plaiſir d'avoir fait ta conquête.

ARLEQUIN *à part.*

Adieu, va t'en maudite bête,
Je ſuis au deſeſpoir d'avoir vû ton muzeau.

## SCENE X.

### CINTHIO, MARIO.

MARIO.

EN verité, mon cher, j'admire ta folie,
Le Ciel t'a fait preſent d'une femme accomplie,
Tu te donnes les airs d'éprouver ſa vertu,
Et pour comble d'extravagance
Tu me mets de moitié de ton impertinence!
Hé fy diable à quoi rêves tu?
Morbleu, dois-je t'apprendre à vivre avec prudence?

CINTHIO.

Mais écoute cher Mario. . . . .

MARIO.

Mais écoute, cher Cinthio,
Rien ne cede en foibleſſe aux chimeres jalouſes,
Que Meſſieurs les maris fourrent dans leur cerveau
Contre l'honneur de leurs épouſes.

CINTHIO.

Mais. . . . .

MARIO.

Quand juſqu'à demain tu nous diras, mais, mais,
On ne t'excuſera jamais.

CINTHIO.

CINTHIO.

La force de l'amour. . . . .

MARIO.

Vision toute pure!
Un homme délicat en matiere d'amour
Sur de simples soupçons jettez à l'avanture,
A l'objet de ses feux ne fait point pareil tour:
Qu'en peut-il arriver? la jalousie est louche,
Elle ne voit qu'à l'aide d'un faux jour,
Et le venin de sa bouche
Chasse notre repos sans espoir de retour.

CINTHIO.

Qu'est-ce à dire?

MARIO.

L'ami taisez-vous & pour cause.

CINTHIO.

Tes discours me glacent d'effroy!

MARIO *à part.*

Tant mieux j'en suis ravi. Haut sçavez-vous bien à quoy
Votre caprice vous expose,
Lorsque vous choisissez un rival tel que moi?

CINTHIO.

Je t'entends! je cherchois une femme constante,
Ce bonheur eût comblé mes vœux & mon attente;
Mais le Ciel aux humains en interdit l'espoir!

MARIO.

Tu deviens raisonnable, à ce que je puis voir.

CINTHIO.

Je l'aimois d'une ardeur si pure & si fidéle,
La perfide hélas! si sa mort
M'eût laissé maître de mon sort,
Je n'aurois point brûlé d'une flamme nouvelle.

MARIO.

Des vrais Amants c'est être le modéle.

CINTHIO.

Ah je veux me venger, & dussai-je périr!...

MARIO.

Oüi, la vangeance sera belle!
Va, j'ai pitié de toi; d'autres pour te punir
Dans ton erreur te laisseroient languir,
Mais je n'ai pas l'ame cruelle.

CINTHIO.

Tu vois mon embarras & ma peine mortelle,
Explique-toi, fais-m'en sortir;
Comment es-tu dans l'esprit d'Isabelle?

MARIO.

Moi! je suis si bien auprès d'elle,
Que je vais partir de ce pas.

CINTHIO.

Et la raison?

MARIO.

La raiſon en eſt bonne ;
Iſabelle eſt très-ſage, & je ne le ſuis pas :
Voilà pourquoi je pars, mon repos me l'ordonne ;
Un penchant plus fort que moi
Me contraint d'aimer ta femme ;
Elle eſt conſtante pour toi ;
J'évite les langueurs d'une inutile flamme.

CINTHIO.

Ah Mario, faut-il que juſques à ce point ?..

MARIO.

Dequoy te plaindrois-tu ? je ne te trahis point ;
Pour ne point faire ombrage à ta délicateſſe,
Je ſuis l'objet de ma tendreſſe ;
C'eſt en fuyant l'amour qu'on peut le ſurmonter,
L'effort eſt rigoureux, j'en ſerai la victime :
Mais pour me conſerver un ami que j'eſtime,
Il ne ſçauroit trop m'en coûter.

## SCENE XI.

CINTHIO *seul.*

MArio mon Rival! ah que je ſuis à plaindre!
Mais il eſt généreux, je n'en ai rien à craindre,
Raſſurons-nous, le temps & la raiſon
Chaſſeront de ſon cœur ce funeſte poiſon:
A d'autres ſoins l'amour m'appelle,
Je veux encore éprouver Iſabelle;
L'ambition n'a pu vaincre ſon cœur;
Rien n'égalera mon bonheur
Si la force n'obtient rien d'elle,
Et ſi ſa foy réſiſte à la frayeur,
Qui chez ſon ſexe eſt naturelle.

## SCENE XII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *ſans appercevoir Trivelin.*

OUf! que maudit ſoit mille fois
Le ſot caprice de mon maître!
J'ai voulu l'imiter, & je m'en mords les doigts;

Sans lui je n'aurois eu nul désir de connoître
Si Rozette étoit sage ou non.

TRIVELIN *à part.*

Le pauvre diable en tient !

ARLEQUIN *sans appercevoir Trivelin.*

Quoi, ce front si mignon
Va perdre sa noble figure ;
Et prendre d'un Belier la chetive parure !

*Il se tâte le front & rencontre les doigts de Trivelin, qui lui fait les cornes par derriere.*

C'est tout de bon ma foy ! me voilà devenu
Pour jamais animal cornu.

TRIVELIN *à part.*

L'extravagant coquin !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Ah femme diabolique,
Arlequin est né fils unique ;
Mais grace à tes soins généreux
Il aura désormais des freres en tous lieux.

TRIVELIN *riant.*

Ha, ha, ha.

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Qu'est-ce donc à dire ?

Il me ſemble que j'entends rire,
C'eſt de moi qu'on ſe mocque : hu le vilain affront !
Parbleu malheur à vous rieurs impitoyables,
Vous ſentirez le poids des armes redoutables,
Que Madame Rozette a miſes ſur mon front.

*Il donne un coup de tête à Trivelin, & le renverſe.*

TRIVELIN *à part.*

Diable ! ſi les maris coëffez d'un tel pannache
Etoient tous auſſi furieux,
Il n'y feroit pas bon.

ARLEQUIN *ſans appercevoir Trivelin.*

Je veux que l'on me hache
Si je ne fais du degât en ces lieux ;
Mais doucement, point d'humeur fanfaronne,
De peur d'être roſſé, ne querellons perſonne ;
C'eſt le meilleur parti : Prenons-nous-en plûtôt
A notre magnificence :
Oüi, oüi, mes habits ſeuls par leur belle apparence
Ont mis Rozette en deffaut,
Ce n'eſt pas le premier ſaut,
Que le faſte ait jamais fait faire à l'innocence.

TRIVELIN *à part.*

Quel Philoſophe !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Allons, Messieurs, les beaux habits,
Puisqu'il vous plaît d'être mes ennemis,
Décanillez & vîte & sans trompette :
Vous, Monsieur le Plumet, vous n'êtes qu'une bête ;
Car vous ne couvrez bien souvent
Que des têtes pleines de vent :
Pour vous, Madame la Perruque ;
Recevez mes adieux, & mes respects profonds,
Tant de noirs aujourd'hui veulent paroître blonds,
Vous n'avez qu'à couvrir leur nuque.

TRIVELIN *à part.*

Il perd l'esprit.

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Et vous, juste-au-corps galonné,
Après m'avoir servi dans mes impertinences :
Allez sur quelque fat gagner des révérences ;
Votre maître sans vous seroit souvent berné.

TRIVELIN *à part.*

Comme diable il y va !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Pour vous, fine flamberge,
Croyez-moi, songez à partir,

Nous ne ſommes pas nés pour faire enſemble Auberge ;

J'aime la vie, & vous faites mourir.

TRIVELIN *à part.*

Ecoutons juſqu'au bout.

ARLEQUIN, *ſans appercevoir Trivelin.*

Que ne puis-je de même
Me délivrer du vilain ornement,
Dont Rozette aujourd'hui me coëffe inſolemment !
J'en aurois une joye extrême ;
Mais il eſt ſur mon front cloüé trop fortement.

TRIVELIN *à part.*

Le pauvre fot !

ARLEQUIN, *ſans appercevoir Trivelin.*

Chantons, on dit que la Muſique
Calme l'humeur mélancolique.

*Il chante.*

*Se tu vuoi eſſer' amante,*
*Occhi leggiadri, vaga beltà*
*Di Donna vezzozetta*
*Ti faranno Dolce ſorte ;*
*Mà ſe con lei brami ſpoſar'te*
*A che penſi tu ?*

TRIVELIN *à part.*

Coucou, coucou.

ARLEQUIN

ARLEQUIN *sans appercevoir Trivelin.*

Coucou !

Maudit oyseau, que le diable t'emporte
Pour te récompenser de chanter de la sorte !
C'est fait de moi, tout aigrit mon chagrin ;
Ah Rozette, ah traîtresse, il faut que je t'assomme !

TRIVELIN.

Assommer une femme, hé fy le méchant homme !

ARLEQUIN.

Méchant vous même ! ha, ha c'est Trivelin.

TRIVELIN.

Te voilà bien fâché pour une bagatelle ;
Sçais-tu dans ce malheur quel parti je prendrois ?

ARLEQUIN.

Que sçais-je moi ? tu te pendrois.

TRIVELIN.

Quelque fois ! pour tenter encor ton infidéle !
Mon cerveau forgeroit une ruse nouvelle.

ARLEQUIN.

Toutes ces ruses-là.

TRIVELIN.

Taisons-nous, la voici ;
Et sa maîtresse est avec elle ;

Sans bruit & ſans fracas retirons-nous d'ici.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moi tapporter cette fauſſe femelle.

TRIVELIN.

Non s'il te plaît : modére-toi,
Ramaſſe tes habits, & viens-t'en avec moi.

---

## SCENE XIII.

ISABELLE, ROZETTE.

ISABELLE.

QUoi ! tu veux que je m'applaudiſſe
D'avoir ce Prince pour amant !

ROZETTE.

Sans doute.

ISABELLE.

Son amour n'eſt pour moi qu'un ſupplice.

ROZETTE.

Tant pis pour vous, Madame, & pour votre injuſtice.
Daignez y penſer mûrement ;
Eſt-il pour une femme un deſtin plus charmant
Que celui, dont votre caprice
Se plaint ſans aucun fondement ?
Souvent en vain par mille ſtratagêmes
Nous attaquons des cœurs qui mépriſent nos coups,

Votre ſort n'eſt-il pas plus doux ?
Les amans viennent d'eux-mêmes
Se préſenter à vous.
Voilà ce qu'on appelle un entiére victoire !

ISABELLE.

Cette victoire peut flatter
Ceux qui d'un faux éclat tirent toute leur gloire ;
Mais un eſprit bien fait ne peut s'en contenter.

ROZETTE.

Avec tant de délicateſſe
On paſſe des jours ennuyeux,
J'eſtime beaucoup la ſageſſe ;
Mais c'eſt lorſqu'elle a l'air joyeux,
Autrement.....

ISABELLE.

Allumer des feux,
Qu'on ne peut ſoulager ſans honte & ſans baſſeſſe,
Rozette, n'eſt-ce pas faire des malheureux ?
S'applaudir d'un tel avantage
N'eſt-ce pas renoncer à toute humanité ?

ROZETTE.

Pour moi, je vous l'avouë avec ſincerité,
Je ſens que je ſuis femme, un amant, que j'engage,
Flatte toûjours ma vanité ;

Mais venons-en au fait : veuve qui se marie,
Fait donc selon vous un grand mal,
Et c'est un crime capital,
Dont sa renommée est flétrie ?

ISABELLE.

Je ne dis pas cela : mais j'aime Cinthio.

ROZETTE.

De son tems il étoit aimable,
A present c'est le tour du Prince Mario ;
Un homme si bienfait, si charmant & si beau
Vous rendra la vie agréable.

ISABELLE.

Si je formois de nouveaux nœuds
L'éclat de la beauté n'auroit jamais la force
De séduire mon cœur & de fixer mes vœux.
Elle cache souvent des vices odieux
Sous les brillans dehors d'une flateuse amorce.
Les beaux hommes, Rozette, ont pour nous rarement
Un véritable attachement ;
Tendres adorateurs de leur propre mérite
Ils n'ont des yeux que pour se voir,
Et quand nous les aimons, leur orgueil les excite
A croire que nos cœurs ne font que leur devoir ;

ROZETTE.

Avec Mario, qui vous aime,

Vous ne courez pas ce danger ;
Au surplus il eſt Prince, & la grandeur ſuprême
Vaut bien la peine d'y ſonger.

ISABELLE.

J'y ſonge, & je n'y vois nul appas qui me tente :
Je pleure ici l'objet de mon amour ;
Ma retraite eſt pour moi mille fois plus charmante
Que la plus magnifique Cour.

ROZETTE.

L'ambition pourtant convient aux belles ames :
Ciel ! que vois-je ? fuyons !

## SCENE XIV.

CINTHIO *déguiſé en Corſaire ; Arlequin déguiſé à peu près de même ;* ISABELLE, ROZETTE, *ſuite de Cinthio.*

CINTHIO.

Arrêtez ces deux femmes.

ISABELLE.

Ah que mon ſort eſt rigoureux !

ROZETTE.

Maudite ſoit ma deſtinée !

Pourquoi me ſuis-je confinée
Sur ce rivage dangereux ?

CINTHIO.

Cette jeune beauté me charme !
Tâchons de calmer ſes frayeurs,
Et montrons-lui que tous les cœurs,
Deviennent doux quand l'amour les déſarme.
Puiſque le ſort vous met entre mes mains
C'eſt un bonheur pour vous, Madame,
De ſoumettre à l'amour la fierté de mon ame.
J'ai ſur vous des droits ſouverains ;
Mais cependant vous pouvez vous attendre
A ne trouver en moi qu'un amant doux & tendre ;
Suivez mes pas, & venez à Tunis,
Nos cœurs y goûteront des plaiſirs infinis.

ISABELLE.

Helas, Seigneur ! à quoi voulez vous me contraindre ?
Ah ! ſi vous connoiſſiez combien je ſuis à plaindre,
Mon ſort exciteroit votre compaſſion !

*Cinthio & Iſabelle vont s'entretenir vers l'enfoncement du Théatre.*

ARLEQUIN.

Et vous, ma groſſe dondon,
Serez-vous bien d'humeur à ſuivre ma perſonne ?

ROZETTE.

Dans l'état où je ſuis, je dois vous obéir,
Ma fortune ainſi l'ordonne;
Mais ſans regret je ne pourrai partir.

ARLEQUIN *à part.*

Bien répondu! la bonne piece
A pourtant quelquesfois des tranſports de ſageſſe:

*Haut.*

Pourquoi donc mon Pays vous fait-il tant de peur?

ROZETTE.

Chez vous un homme ſeul ſuivant ſa fantaiſie
Avec vingt femmes ſe marie,
On y doit périr de langueur.

ARLEQUIN.

Cela vous déplaît.

ROZETTE.

Oüi ſans doute,
Et je ſoutiens que j'ai raiſon.

ARLEQUIN *à part.*

Crac, ſa ſageſſe eſt en déroute,
La voilà qui fait le plongeon.

ROZETTE.

On dit que votre humeur ombrageuſe & ſauvage

Nous fait paſſer nos jours dans un dur eſclavage,
Cette mode eſt horrible.

ARLEQUIN.

Apprenez à parler,
Lorſqu'on a des oyſeaux ſujets à s'envoler,
L'on fait fort bien de les tenir en cage.

ISABELLE, *revenant vers le bord du Théatre.*

De grace acceptez, Seigneur,
La rançon que je vous offre.

ARLEQUIN.

S'il n'en veut pas, je la prends de bon cœur,
Donnez-moi vitement la clef de vostre coffre.

CINTHIO.

Madame, ſupprimons des diſcours ſuperflus,
Je vous préfére à tous les biens du monde.

ISABELLE.

Soyez touché de ma douleur profonde.

CINTHIO.

Suivez mes pas, vous dis-je, & ne différez plus.

ISABELLE.

Ah, Seigneur! que pour moi votre ame s'attendriſſe,
Ou ſouffrez qu'à vos piés aujourd'hui je périſſe!

Quels attraits ont pour vous des yeux infortunez
Par la rigueur du sort aux larmes condamnez ?
J'ai perdu mon époux ; aprés ce coup funeste
Mes pleurs & mes soupirs sont le bien qui me reste,
Ne me l'enviez pas, Seigneur, & permettez
Que j'en joüisse en paix dans ces lieux écartez.

CINTHIO.

Amis, sur mon vaisseau conduisez cette esclave.

ISABELLE.

Quoi barbare !

CINTHIO.

Marchez, ou craignez ma fureur.

ISABELLE.

Elle n'a rien que je ne brave ;
C'est son amour qui me fait peur.

CINTHIO.

De cet amour quelle que soit l'ardeur,
Songez que Turcomar sçait punir qui l'offense.

ISABELLE.

Azile de mon innocence,
Solitude où mes yeux ont pleuré Cinthio,
Tu me serviras de tombeau,

Je ne te quitte point, la mort la plus cruelle
Ne me fera jamais . . . . .

CINTHIO *se découvrant.*

Adorable Isabelle,
Reconnoissez dans cet embrassement
Un époux, qui vous est fidéle!

ISABELLE.

En croyrai-je mes yeux? ô fortuné moment!

ROZETTE.

C'est Monsieur Cinthio que le Ciel nous renvoye!

ISABELLE.

Cher Cinthio, mon cœur est transporté de joye!

ARLEQUIN, *se découvrant.*

Ouvre les yeux coquine, & connois un époux,
Qui pour punir tes incartades
Va te roüer de mille coups.

ROZETTE.

Qu'as-tu, cher Arlequin, d'où viennent ces boutades?

ARLEQUIN.

Souviens-toy, souviens-toy de ce charmant oyseau,
A qui tantôt tu faisois fête:

*Il la contrefait.*

Adieu, mon cher Magna-tuto,
Je sens un vrai plaisir d'avoir fait ta conquête.

ROZETTE.

Bon, bon : cela te fâche !

ARLEQUIN.

En effet j'ai grand tort.

ROZETTE.

Quoy, parce que te croyant mort
J'ai voulu mettre un autre homme à ta place,
Tu me fais ici la grimace,
Et tu t'emportes contre moi !
Tant de maris plus honnêtes que toi
Dès leur vivant avalent la pilule,
Je te conseille encor de te plaindre.

ARLEQUIN.

Pour vivre en paix je bannis tout scrupule !
Touches-là.

ROZETTE.

J'y consens ; désormais songe un peu
Que montrer à sa femme un soupçon ridicule ;
C'est hazarder beaucoup & joüer trop gros jeu.

CINTHIO.

Excusez, charmante Isabelle,
Les moyens que j'ai pris pour m'assurer de vous ;

Votre gloire en paroît plus belle,
Et mon bonheur en eſt plus doux.

ISABELLE.

Cher Cinthio, quoique votre foibleſſe
Ait aujourd'hui fait injure à ma foy,
Je ne m'en plains pas, ma tendreſſe
Prend votre parti contre moi.
Lorſqu'on aime le coupable
Sa faute eſt toûjours excuſable.

CINTHIO.

Des ſentimens ſi doux comblent tous mes déſirs;
Vous, qui ſuivez ma deſtinée,
Célébrez par vos chants cette heureuſe journée,
Faites regner ici la joye & les plaiſirs.

*Divertiſſement.*

*Sù ſù ballar,*
*Sù ſù cantar*
*Le lodi de la fedeltà.*
Célébrons ſa gloire.
Elle remporte ſa victoire
*Sopra la ſorte ſpietata:*
Voler tour à tour
*Dà beltà in beltà*
*Non ſi puo dir' amar' in verità;*

C'eſt le phantôme de l'amour ;
*Sà ſù ballar,*
*Sà ſù cantar*
*La lodi de la fedeltà.*

## VAUDEVILLE.

Femme dont la perſévérance
Brave les caprices du ſort,
Et qui pour un époux, que lui ravit la mort
Brûle toûjours avec conſtance,
C'eſt un Phenix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Mari, qui pour ſa tourterelle
Montre un attachement parfait,
Et qui faſſe éclater dans l'époux ſatisfait
Les tranſports de l'amant fidéle,
C'eſt un Phénix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Fillette tendre ſans foibleſſe ;
Vertueuſe ſans dureté,
Et qui joigne à l'éclat d'une extrême beauté
Un cœur plein de délicateſſe :
C'eſt un Phénix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Ami, dont la main secourable
Nous soutienne dans nos malheurs,
Et qui mette sa gloire à calmer les douleurs,
Dont la fortune nous accable :
C'est un Phénix, c'est un oyseau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Courtisan, dont le cœur sincére
S'explique avec naïveté,
Et qui n'ose jamais couvrir la vérité
D'un fard honteux & mercenaire :
C'est un Phénix, c'est un oyseau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Piéce pleine de sel attique,
Lucrative pour les Acteurs,
Et qui plaise au Parterre en corrigeant les mœurs
Par une riante Critique :
C'est un Phénix, c'est un oyseau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

FIN.

## *APPROBATION.*

J'Ay lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Phénix Comédie, ſuite du Theâtre Italien.* A Paris, ce 23. Décembre 1731.

DANCHET.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER fils, rue S. Jacques, 1732.

*NOUVEAU THEATRE ITALIEN.*

# LES AMUSEMENS A LA MODE.

*Comédie en Vers, en trois Actes, précédée d'un Prologue.*

Par Messieurs

RICCOBONI le Fils, & ROMAGNESI.

*Représentée la premiere fois le 21. Avril 1732. par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.*

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# PROLOGUE.

Mlle. SILVIA, M. ROMAGNESI.

ROMAGNESI.

COmment, quelle tranquillité !
A quoi rêve Mademoiſelle ?

SILVIA.

Je penſe à l'imbecillité
Du plat Auteur, dont la cervelle
Hazarde avec temerité
Le ſort d'une Piéce nouvelle.

ROMAGNESI.

Il nous faut des Auteurs qui bravent le danger ;
Ou qui, du moins, ne puiſſent le connoître ;
Car ſans cela, comment pourroit-il être
Que quelqu'un avec nous voulût le partager ?

SILVIA.

Il eſt certaines conjonctures,
Et ſur-tout celle d'à préſent,
Où le cerveau le plus péſant
Pourroit mieux prendre ſes meſures.

Quoi, nous allons repreſenter
La Piéce que l'on a promiſe ?

ROMAGNESI.

Eh vraiment oui.

SILVIA.

Pouvons-nous le tenter ?

ROMAGNESI.

Ceſſez de vous épouvanter.

SILVIA.

Piéce faite en huit jours, en huit autres appriſe !

ROMAGNESI.

Que ſçait-on, le Public pourra s'en contenter.

SILVIA.

Il n'en fera pas la ſottiſe ;
Je puis ici vous l'atteſter.

ROMAGNESI.

Quelle idée !

SILVIA.

Et bien plus, elle eſt en Vers : courage.

ROMAGNESI.

Eh, deſeſperez-vous pour cela de l'Ouvrage ?

SILVIA.

Votre ſang-froid me fait peſter.
En trois Actes; en Vers; en huit jours : ah ! j'enrage.

ROMAGNESI.

Pourquoi ſi fort vous tourmenter ?
Le Public verra bien que c'eſt un badinage
Auquel il pourra ſe prêter.

SILVIA.

Oui, c'eſt avec lui qu'on badine;

Il se prête beaucoup, Monsieur ;
Aux fades Essais d'un Auteur
Qui l'ennuye & qui le chagrine.
Premierement, cette Piéce, entre nous,
N'est point d'intrigue.

ROMAGNESI.

Non.

SILVIA.

N'est point de caractére.

ROMAGNESI.

D'accord.

SILVIA.

Comment donc voulez-vous,
Que cette Piéce puisse plaire ?

ROMAGNESI.

Quoi, n'est-il qu'un chemin qu'on doive parcourir?
Il en est que l'on peut s'ouvrir.

SILVIA.

Où l'on trebûche, où l'on s'égare ;
Qui vous guide en pays Barbare.
Oh non pas, Monsieur, s'il vous plaît :
Il est de notre honneur & de notre interêt,
De ne recevoir une Piéce
Qu'après un examen bien meur ;
Que tout y soit esprit, bon goût, délicatesse:
Quand on la donne, on en doit être seur.

ROMAGNESI.

Je n'en ai jamais vû qui fût de cette espéce.

SILVIA.

Elle est très-rare, j'y consens :

Mais on peut, tout au moins, approcher du paſſable.
Il eſt un milieu raiſonnable
Où doit nous guider le bon ſens:
Mais celle de ce ſoir, elle eſt abominable.

ROMAGNESI.

Eh, ceſſez de la décrier:
Le Public peut nous écouter,
Et vous voyant contre elle à tel point prevenuë...

SILVIA.

Ah! pourquoi l'avez-vous reçuë?

ROMAGNESI.

Parcequ'elle eſt de moi.

SILVIA.

Bon! vous raillez:
Eh quoi? tous ces morceaux de Vers ſi mal taillez...

ROMAGNESI.

Ils ſont de moi-même.

SILVIA.

Ah! la choſe eſt fort plaiſante.

ROMAGNESI.

Oui vraiment; & de plus, vous devez aujourd'hui
Y prendre interêt de parente.
Vous avez un Couſin, elle eſt auſſi de lui.

SILVIA.

Quoi du jeune Riccoboni?
Ah: cela change la théſe;
La Piéce n'eſt pas ſi mauvaiſe.
Mais vous deviez, mes chers enfans,
Travailler un peu plus à l'aiſe:
Les choſes demandent du tems:

ROMAGNESI.

Il falloit bien ouvrir la Scéne
Par quelque trait de nouveauté ;
Et de quelque façon que le Public la prenne
Notre zéle ſera flatté.
S'il applaudit, honneur à notre veine ;
S'il nous ſiffle, leçon à notre vanité.
Mais il nous faut, ſuivant l'uſage ;
Commencer par un Compliment ;
J'en ſuis chargé : c'eſt un meſſage
Qui peſe furieuſement
Laiſſez-moi de mes ſens reprendre un peu l'uſage ;
Et m'y préparer un moment.

SILVIA.

Il fait grande pitié. Non, j'en ferai l'office ;
Et c'eſt bien aſſez, pauvre Auteur,
Que vous éprouviez le ſupplice
Et du Poëte, & de l'Acteur,
Sans que j'aie encor la malice
De vous ſouffrir Complimenteur.

ROMAGNESI.

Quoi, vous voulez ?

SILVIA.

Laiſſez-moi faire.

ROMAGNESI.

Vous vous chargez du compliment ?

SILVIA.

Oui, vous dis-je.

ROMAGNESI.

Le trait eſt noble aſſurément.
En avez-vous digeré la matiere ?

SILVIA.

Non : je parle ordinairement,
Sans en avoir aucun prétexte :
Ma premiere idée eſt mon texte ;
Je le ſuis, tant qu'il peut aller,
Et ne ceſſe point de parler.

ROMAGNESI.

Dites à ces Meſſieurs...

SILVIA.

Je ſçais ce qu'il faut dire.

ROMAGNESI.

Qu'ils doivent ſe prêter...

SILVIA.

Eh, oüi.

ROMAGNESI.

Au zéle ardent d'un Auteur ébloüi.

SILVIA.

Fort bien.

ROMAGNESI.

Et ſur tout.

SILVIA.

Quel martire !

ROMAGNESI.

Et dites leur encor....

SILVIA.

Pour le coup, finiſſez.

ROMAGNESI.

Que cette Piéce en Vers....

SILVIA.

Oüi, je vous le proteſte.

ROMAGNESI.

N'eſt faite qu'en huit jours.

SILVIA.

Ils le verront de reſte.

ROMAGNESI.

Je compte ſur vos ſoins.

SILVIA.

Allez, c'en eſt aſſez.

Meſſieurs, c'eſt vainement qu'il penſe
Que j'oſe me charger du ſoin
De laſſer votre patience :
Quelle que ſoit votre indulgence,
Ce ſeroit la pouſſer trop loin,
De la meſurer au beſoin
Qu'en aura notre inſuffiſance.
Dailleurs, je tenterois des efforts ſuperflus ;
Et c'eſt en vain qu'on ſe propoſe
D'adoucir un Public que l'Ouvrage indiſpoſe.
Il ne nous ſiffle point ; mais il n'y revient plus :
C'eſt à peu près la même choſe.

Il faut pourtant vous demander,
Car vous ſçavez que c'eſt l'uſage,
Et ſi vous daignez m'accorder
Le bien dont je me fais la plus flatteuſe image ;
Tout autre ſort au notre doit ceder ;
C'eſt d'être convaincus de notre ardent hommage,
De croire que le ſoin qui peut ſeul nous guider,
N'a pour but que votre ſuffrage.
Que dis-je ? il eſt notre unique partage.
Pourriez-vous nous depoſſeder.
Des droits d'un ſi juſte heritage ?

## *Acteurs de la Comedie.*

Mr. ORONTE.
Mad. ORONTE.
LUCILE, Fille de M. Oronte.
FINETTE, Suivante de Lucile.
ERASTE, Amant de Lucile.
RIGOLET, Autre Amant de Lucile.
LISIDOR, Acteur.
COQUELUCHE, Auteur.
VALENTIN, Valet d'Eraste.

## *Acteurs de l'Opera.*

BUCMEQUE.
AMPHIGOURIE.
CROX.
ALBUMAZAR.
GUERRIERS.
VENUS.
FURIES &c.
BERGERS.

*La Scéne eſt à Paris.*

# LES AMUSEMENS A LA MODE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE I.

Mr. ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

Ah, c'eſt vous mon mari?

Mr. ORONTE.

C'eſt moi même, Madame.

Mad. ORONTE.

Que vous coûteroit-il pour me dire, ma femme?

Mr. ORONTE.

Eh ne l'êtes vous pas?

Mad. ORONTE.

Quel accueil! quel diſcours!

Mr. ORONTE.

Bon, nous allons gronder.

Mad. ORONTE.

Je gronderai toujours.

Mr. ORONTE.

C'eſt bien fait, & ſans même en trop ſçavoir la cauſe :
C'eſt la loi que le ſort à votre ſexe impoſe.

Mad. ORONTE.

La loi, ſi je pouvois à mon gré la fonder,
Ne me reſtraindroit pas au plaiſir de gronder.

Mr. ORONTE.

Que feriez vous de plus ?

Mad. ORONTE.

Tout ce qu'il faudroit faire,
Pour vous forcer à prendre un autre caractére.

Mr. ORONTE.

J'ai crû juſques-ici que mes meilleurs amis
Pouvoient trouver en moi ce qu'ils s'étoient promis.
Je n'ai jamais manqué d'égards ni de franchiſe :
Je la pouſſe au ſcrupule, & je ſers ſans remiſe ;
Ma parole m'eſt chere, & pour n'y pas manquer...
Mais, dans un ſot éloge elle va m'embarquer.

Mad. ORONTE.

Ne vous contraignez point : aujourd'hui l'on ſe pique
De faire tous les frais de ſon Panegyrique.
Oui, Monſieur, vous avez cent belles qualitez ;
Et chez vous les vertus brillent de tous côtez ;

Mais si j'osois parler avec pleine licence,
Il vous manque une chose.

Mr. ORONTE.

Et quoi ?

Mad. ORONTE.

L'obéissance.

Mr. ORONTE.

L'obéissance ! à moi ? le trait est excellent.

Mad. ORONTE.

Et de plus, vous avez certain air petulant,
Le ton brusque, l'esprit....

Mr. ORONTE.

Finissons, je vous prie.

Mad. ORONTE.

L'esprit le plus retif.

Mr. ORONTE.

Je hais la raillerie.

Mad. ORONTE.

Non, je ne raille point, vraiment ; & vos humeurs
Comme un Caméléon changent de cent couleurs ;
Avec tous vos amis, brillantes & choisies,
Mais avec votre femme, à tel point rembrunies...

Mr. ORONTE.

Faut-il s'en étonner ? si le Caméléon
Change du blanc au noir, selon l'impression
Que lui font les couleurs, c'est pour cela, Madame,
Que, quai chez mes amis, je gronde avec ma femme.

Mad. ORONTE.

Eh pourquoi donc, Monſieur? ſuis-je vieille à tel point,
Qu'un connoiſſeur, de moi ne s'accommodât point?

Mr. ORONTE.

Non; vous êtes encor & fraiche & ragoûtante.

Mad. ORONTE.

Encor! le bel encor!

Mr. ORONTE.

Oh, je m'impatiente,
Parlons de notre fille, & non de vos appas:
Je veux la marier.

Mad. ORONTE.

Moi, je ne le veux pas.

Mr. ORONTE.

Fort bien: & pourquoi donc? n'eſt-elle pas en age?

Mad. ORONTE.

Vous m'avez dégoûté, Monſieur, du mariage.
Irois-je lui donner un brutal, un bourru?
Un mari querelleur, entêté, mal-autru?
Non, toute ma famille en époux malheureuſe,
Me défend d'en riſquer l'épreuve dangereuſe.

Mr. ORONTE.

Le compliment eſt doux.

Mad. ORONTE.

Ainſi n'en parlons plus,
Tous vos raiſonnemens deviendroient ſuperflus.

Mr. ORONTE.

Oh, parbleu nous verrons: oui, j'ai fait choix d'un gendre,

A mes ſages decrets vous devez condeſcendre,
Madame ; je le veux, & ce mot tranche tout :
Gardez-vous de pouſſer ma patience à bout.

Mad. ORONTE.

Lorſque vous vous ſervez du ſouverain empire
Que vous avez ſur moi, je n'ai plus rien à dire !
Mais ne puis-je ſçavoir ſur qui tombe ce choix ?

Mr. ORONTE.

Vous avez vû mon homme ici plus de cent fois.
C'eſt un joli garçon, bien fait, d'humeur affable,
Complaiſant, genereux.

Mad. ORONTE.

Quel caractére aimable !
Et ſon nom ?

Mr. ORONTE.

Rigolet.

Mad. ORONTE.

Oh, le ſot animal !

Mr. ORONTE.

Oui c'eſt moi qui me trompe, ou vous en jugez mal.

Mad. ORONTE.

Toujours vous recitant des Vers de Tragédie....

Mr. ORONTE.

Oui, c'eſt lui-même.

Mad. ORONTE.

Allons, que l'on le congédie.

Mr. ORONTE.

La raiſon ?

Mad. ORONTE.

Se peut-il que votre entêtement

Pour votre Tragédie, aille à l'égarement?
Quoi? parceque cet homme à tout moment recite,
Sans lui donner ſa fille, on n'en peut être quitte?

Mr. ORONTE.

Il a d'autres talens qui le font eſtimer.

Mad. ORONTE.

Il n'a pas ſeulement celui de declamer:
Pouvez-vous ſur ſon compte ainſi prendre le change?
De mille faux brillans c'eſt un fade mêlange,
Qui de mauvais bons mots s'eſt fait un ſot métier,
Et que nous appellons bel eſprit du quartier:
Guindé dans ſes diſcours, comme dans ſes manieres;
Décidant toujours mal ſur toutes les matieres;
Evaporé, fort vain de ſon joli minois;
C'eſt un faux petit-maître anté ſur un Bourgeois.

Mr. ORONTE.

Vous peignez à merveille: oh bien, Madame Oronte,
J'ai conclu cet hymen.

Mad. ORONTE.

N'avez vous point de honte?
Donner à votre fille un ſemblable ſujet!

Mr. ORONTE.

Oui, j'ai très-murement digeré mon projet.
Car dans la Tragédie, il me joûra mes Princes,
Moi les Rois: pour ma fille....

Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

Et puis dans les Provinces
Vous irez promener tout l'Empire Romain.
Non, Monſieur, vous aurez un gendre de ma main;
Et je ne pretends plus que ma maiſon ſoit pleine
De Rimeurs, dont la verve auſſi ſeiche que vaine,
Fait retentir ces lieux des lugubres clameurs
Qu'ajoûte aux méchans Vers le ton de vos Acteurs.
Pour pouvoir ſe livrer au plaiſir, ſans ſcrupule,
Il faut que le plaiſir n'ait rien de ridicule:
Aucun de ces Meſſieurs ici ne rentrera.

Mr. ORONTE.

Mais vous, n'êtes-vous pas folle de l'Opera?
Lequel, à votre avis, doit l'emporter ſur l'autre?
Cédez à mon penchant, puiſque je céde au vôtre.

Mad. ORONTE.

Ah, ah c'eſt bien de même: un Opera, Monſieur,
Réuſſit en dépit de l'Auteur, de l'Acteur:
Et ſans avoir beſoin d'un ſecours amphatique,
Il plaît aux gens de goût, par la ſeule muſique.

Mr. ORONTE.

Je veux bien éluder la conteſtation,
Mais peſez, s'il vous plaît, ma propoſition:
Mon Gendre doit venir avec ſa compagnie.

Mad. ORONTE.

Mon Gendre? retranchez ce nom, je le dénie.

Mr. ORONTE.

Quoi, vous heurtez de front un abſolu pouvoir?
Quel eſt votre deſſein? je le crois entrevoir:

Certain Eraſte ici fait la cour à ma fille ;
Prétendez-vous le faire entrer dans ma famille ?

Mad. ORONTE.

Non, je n'ai point encor de deſſein bien conçû.
Cet Eraſte peut-être auroit été reçû,
S'il n'alloit pas ſouvent chez ſa tante Beliſe,
Donneuſe de Concerts, & ſoi-diſant Marquiſe ;
Dont les airs dédaigneux ont toujours revolté ;
Mais je ne veux de lui, ni de ſa qualité.

Mr. ORONTE.

Ce Monſieur Rigolet ſera mieux nôtre affaire.

Mad. ORONTE.

Non, votre Rigolet a l'art de me déplaire.

Mr. ORONTE.

Ma femme ?

Mad. ORONTE.

Mon mari ?

Mr. ORONTE.

Nous verrons.

Mad. ORONTE.

Nous verrons.

Mr. ORONTE.

C'eſt que ſi je me fâche....

Mad. ORONTE.

Oh, nous querellerons.
Qu'à cela ne tienne.

Mr. ORONTE.

Ouf.

Mad. ORONTE.

Reſpirez à votre aiſe ;
Et ſongez à choiſir un mari qui me plaiſe.

## SCENE II.

Mr. ORONTE, LUCILE, FINETTE.

LUCILE.

MOn pere, qu'avez-vous? vous ſemblez agité.

Mr. ORONTE.

Ah ce ne ſera rien: je me ſuis emporté
Contre ma femme; elle eſt toujours contrariante,

FINETTE.

Elle a grand tort. Monſieur, dont l'humeur eſt liante,
Se prête à tout....

Mr. ORONTE.

Eh bien, malgré mon bon eſprit,
Nous ne ſommes jamais d'accord: elle me dit,
Quelle ne prétend pas que je donne à ma fille
Un mari qui feroit honneur à la famille,
Grand, beau, jeune, bien fait.

LUCILE.

Et pourquoi donc cela?

Mr. ORONTE.

Parceque je le veux: je la reconnois-là;
Ce ſont ſes traits: mais moi qui ſuis plus raiſonnable,
Je ſens que lorſqu'on trouve un parti convenable,
Il ne faut d'une femme écouter les diſcours,
Que comme un vain torrent qui doit avoir ſon cours:

Et ſi ma fille & moi, ſommes d'intelligence;
Il faudra qu'elle céde à ma toute-puiſſance,
Et nous la forcerons enfin à conſentir
Au choix, dont ſon orgueil prétend me démentir.

FINETTE.

Je ſuis de votre avis, ſi ce choix nous contente.

Mr. ORONTE.

Elle ſçait ſon devoir, il faut qu'elle y conſente:
D'ailleurs, c'eſt par lui-même, un très-digne ſujet.

FINETTE.

Pourriez-vous nous nommer un ſi charmant objet?

Mr. ORONTE.

Oui, je vais le nommer: dès long-tems il vous aime,
Il vient vous voir ſouvent; & je crois que vous même
Avez conçû pour lui de l'eſtime: en effet
Il la merite bien; c'eſt un garçon parfait.

LUCILE *à Finette.*

Mon cœur, à ce portrait, ne reconnoît qu'Eraſte.

*à ſon Pere.*

Il eſt digne de vous, & le parfait contraſte
Qu'il fait avec tous ceux qu'on voit venir ici,
En frappant vos regards à mes yeux brille auſſi;
Je ne puis le cacher, & ma joye eſt parfaite
De ſuivre par votre ordre, une pente ſecrette.

Mr. ORONTE.

Cette docilité me comble de plaiſir;
Te ſatisfaire en tout, fut toujours mon deſir,
J'ai pour cette fois-ci réuſſi par merveille:

Et ce plaiſir encor dans mon cœur ſe réveille,
Lorſqu'il me fait ſonger à celui que j'aurai
De reduire ma femme.... Oh je me preſſerai
De conclure au plûtôt une ſi bonne affaire.

FINETTE,

C'eſt fort bien dit, Monſieur; vous ne pouvez mieux faire.

Quel charme de toucher au fortuné moment,
De faire un tendre époux d'un agréable amant!
Car on ſe pique en vain de paroître inſenſible;
Notre cœur malgré nous fait un chemin terrible;
Et plus on le retient, plus il va le galop:
Au point où l'on en eſt, je n'en puis dire trop.
Depuis plus de ſix mois un tel ſecret lui peſe
Tout autant qu'à moi-même; & vous la comblez d'aiſe,
Lorſque non ſeulement vous parlez d'un mari,
Mais encor de choiſir l'amant qu'on a cheri.

Mr. ORONTE.

Bon, je ne doutois pas qu'il ne plût à ma fille;
Par mille qualités à chaque inſtant il brille;
A declamer des Vers il eſt même excellent.

LUCILE.

Il ne s'en pique point, ce n'eſt pas ſon talent;
Mais il chante fort bien.

Mr. ORONTE.

Non, non; dans la muſique
Il n'eſt pas fort: ſa voix n'eſt que pour le tragique.

LUCILE.

Nous l'avons entendu cent fois chanter des airs

Avec beaucoup de grace ; & dans tous les Concerts
Il tient le premier rang.

Mr. ORONTE.

Vous vous trompez, vous dis-je,
Il récite des Vers sans chanter.

FINETTE.

Quel prodige !

LUCILE.

Non, Eraſte à coup ſûr n'en récita jamais ;
Il a la voix fort belle, & chante. . . .

Mr. ORONTE.

Eraſte ? mais
Ce n'eſt point là celui que je veux pour mon Gendre.
Ne vous aviſez pas, s'il vous plaît, d'y prétendre :
C'eſt Monſieur Rigolet que je veux vous donner.
Mais Eraſte ? oüi vraiment, c'eſt fort bien raiſonner.

FINETTE.

Quoi, Monſieur Rigolet eſt l'homme de merite
Dont vous parliez ?

Mr. ORONTE.

Oui, lui : ſur ce que je médite
N'allez pas, s'il vous plaît, chercher à m'oppoſer
De mauvaiſes raiſons.

FINETTE.

Mais pour le refuſer
On ne peut en avoir, je crois, que de valables ;

C'eſt d'entre les mortels l'un des plus haïſſables.
Au portrait accompli que vous nous aviez fait,
Nous croyons reconnoître Eraſte, trait pour trait;
Et l'Amour de la ſienne aidant votre puiſſance,
Vous aſſûroit, Monſieur, de notre obéiſſance:
Mais lorſqu'il s'agira de prendre un autre époux,
Vous aurez votre fille & l'Amour contre vous.

Mr. ORONTE.

Lucile acceptera celui que je propoſe,
J'en ſuis ſûr.

FINETTE.

Non, Monſieur, le ſens commun s'oppoſe....

Mr. ORONTE.

Tais-toi donc.

FINETTE.

Nous donner un Monſieur Rigolet,
Declamateur profane, & digne du ſifflet!

LUCILE.

Souffrez qu'en ce moment je vous ouvre mon ame:
Finette vous a dit, qu'une plus juſte flame
Me touche pour Eraſte.

Mr. ORONTE.

Il le faut oublier,
A ſuivre mon avis vous devez vous plier.

FINETTE.

Non, non; quand il s'agit d'affaire de famille,
Ce devroit être au Pere à conſulter ſa fille.

LUCILE.

Oui, mon Pere, je ſçais tout ce que je vous dois;
Mais on voudroit en vain me contraindre à ce choix.
Vous le ſçavez; des nœuds que forme l'hymenée
Dépend tout le bonheur de notre deſtinée:
Si l'amour ne me fait accepter un époux
Je ne puis être à lui.

Mr. ORONTE.

J'attendois mieux de vous,
Et je ne croyois pas qu'à mes ordres rebelle
Votre cœur fût épris d'une flame ſi belle.
Vous aimez donc Eraſte? Eh, voilà ce que c'eſt;
Quand vous lui préſentez un époux qui lui plaît,
Une fille obéit avec bien de la joye:
Mais la mutinerie auſſi-tôt ſe deploye,
Et fait évanoüir une feinte douceur
Pour peu que vous heurtiez les interêts du cœur.
Oh, je m'en moquerai: chez moi je ſuis le maître,
Et c'eſt en ce point-là ſur tout, que je veux l'être.
Monſieur de Rigolet n'a point pour vous d'appas;
Mais vous l'épouſerez, quoiqu'il ne chante pas.

## SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

LUCILE.

AH! ma pauvre Finette.

FINETTE.

Ah! ma chere Maîtreſſe.

LUCILE.

LUCILE.

Quelle ſource de pleurs !

FINETTE.

D'ennuis & de triſteſſe !
De Monſieur Rigolet devenir la moitié,
Oh ſort vraiment funeſte & digne de pitié !
Oui, vous êtes à plaindre on ne peut davantage.

LUCILE.

Eſt-ce en des maux pareils que la plainte ſoulage ?
Que faire pour parer un coup auſſi fatal ?

FINETTE.

Aimer toujours Eraſte, & tromper ſon Rival:
Mais la choſe, à vrai dire, eſt aſſez difficile,
Quand on a la vertu & les mœurs de Lucile;
Sans cela, nous verrions.

LUCILE.

Je n'en puis revenir.

FINETTE.

Celui que du logis on auroit dû bannir,
Eſt celui qu'on choiſit pour époux de la fille :
Prendre pour un eſprit dont le merite brille,
Un homme tel que lui, c'eſt une trahiſon,
Ou Monſieur votre Pere à perdu la raiſon.
Et puis on nous dira qu'une fille bien née
Doit n'avoir point d'amans pendant ſon hymenée.
C'eſt l'entendre.

## SCENE IV.

ERASTE, LUCILE, VALENTIN, FINETTE.

LUCILE.

AH, venez, Eraſte, ſçavez-vous
Qu'on veut nous arracher aux liens les plus doux?
Et qu'un pere inhumain vient ici de m'apprendre
Qu'il veut de Rigolet faire aujourd'hui ſon gendre?

ERASTE.

Rigolet!

FINETTE.

Oui, Monſieur, ſans en rabattre un mot;

ERASTE.

Quoi! l'homme le plus vain, le plus fat...

FINETTE.

Le plus ſot.

ERASTE.

Ah, Lucile, quel coup! Eſt-ce avec tant de charmes
Qu'on doit être reduite à d'éternelles larmes!

FINETTE.

Des Vers de Tragédie il eſt ſi fort épris,
Qu'en les lui recitant ce beneſt l'a ſurpris:
Il n'entend point raiſon; plus il voit qu'à ſon ordre
Nous voulons réſiſter, moins il en veut démordre;

LUCILE.

J'ai perdu tout eſpoir.

ERASTE.

J'en mourrai de douleur.

FINETTE.

Je n'ai jamais haï quelqu'un de ſi bon cœur.
Valentin ?

VALENTIN.

Quoi ?

FINETTE.

Comment? tu ne dis mot.

VALENTIN.

J'écoute.

FINETTE.

Lorſque cet accident met trois cœurs en deroute
Tu jouis devant nous d'un tranquille repos?

VALENTIN.

Moi ? je ne veux jamais m'affliger qu'à propos.

FINETTE.

N'en as-tu pas ſujet ? tu vois que ſur ton maître
Un autre a l'avantage.

VALENTIN.

Ah cela ne peut être.

LUCILE.

Rien n'eſt plus vrai, te dis-je, & même en ce moment
Mon Pere m'a parlé ſi poſitivement
Que je ne puis douter du ſort qui me menace.

VALENTIN.

On prétend que mon maître abandonne la place ;
En êtes-vous bien ſure ?

FINETTE.

Eh ! que trop, animal.

VALENTIN.

S'il eſt ainſi, Monſieur, vos affaires vont mal.

ERASTE.

Vraiment je le ſçais bien.

VALENTIN.

Et je le dis de même ;
Dequoi vous fâchez-vous ?

FINETTE.

De ton ſang-froid extrême ;
A ce malheur preſſant ton eſprit doit pourvoir.

VALENTIN.

Ah, j'entends votre affaire : en ce cas... il faut voir ;
Le pere à ſes raiſons.

FINETTE.

Elles ſont ridicules.

VALENTIN.

Il en reviendra donc.

ERASTE.

De tes fades ſcrupules
Sçais-tu que je ſuis las ? ceſſe de babiller.
Eſt-ce là le moment & le lieu de railler ?

VALENTIN.

Bon ; ne voyez-vous pas, Monſieur, que j'imagine

Le moyen de parer le coup qui vous chagrine ?
Cet hymen, tous les trois semble vous étourdir :
Il me deplaît aussi, mais sans m'abasourdir.
Votre pere prétend que vous preniez un homme
Que vous ne voulez point ; cependant il vous somme
De remplir sa promesse : & quel est votre avis ?

LUCILE.

De ne point l'accepter.

VALENTIN.

Nous en sommes ravis.
Mais que dit là-dessus Madame votre mere ?

LUCILE.

Toujours dans ce qu'il veut elle combat mon pere.

VALENTIN.

Comment donc, pour former une telle union
Votre pere est toujours seul de son opinion ?
Ne vous affligez point, la chose n'est pas faite,
Et nous pouvons attendre.

ERASTE.

Oh, je te le repéte,
Ton air de suffisance est fort peu de mon goût.

VALENTIN.

Monsieur, laissez-moi faire, & j'arrangerai tout ;
Je prétends vous servir dans cette conjoncture,
Des bons expediens j'ai la manufacture.

FINETTE.

Tu voudrois te donner pour un esprit retords
Mais je t'appelle, moi, le Phénix des butords

Et je n'eſpere rien de toute ta cervelle.

VALENTIN.

Vous en jugerez mieux tantôt, Mademoiſelle.

LUCILE.

Pouvons-nous eſperer....

VALENTIN.

Valentin le permet.

ERASTE.

Ah, ne vous fiez point à ce qu'il vous promet;
Il eſt bien moins adroit qu'il voudroit le paroître.

VALENTIN.

Il faut tout declarer à Madame; & peut-être
Nous ſecondera-t'elle en cette occaſion,
Puiſque les deux époux ſont en diviſion.

LUCILE.

Elle n'en fera rien, car bien loin de lui plaire,
Eraſte eſt à ſes yeux un objet de colere:
Chez ſa tante Beliſe il va trop fréquemment.

ERASTE.

Quoi, par cette raiſon? puis-je faire autrement?
Doit-on trouver mauvais que chez une parente...

LUCILE.

Vous n'avez aucun tort; mais ma mere, qui chante,
Croit devoir vous haïr avec juſte raiſon
Parceque vous chantez ailleurs qu'en ſa maiſon.

VALENTIN.

Le trait eſt admirable!

ERASTE.

Avoir un tel caprice!

LUCILE.

Non je ne puis penser que mon malheur finisse.

ERASTE.

Assurez-moi du moins qu'il n'est point de pouvoir
Qui puisse vous forcer à trahir mon espoir.

LUCILE.

Eraste, en vous jurant de jamais n'être à d'autre,
C'est bien plus assurer mon bonheur que le vôtre.

ERASTE *aux genoux de Lucile.*

Ah, divine Lucile!

VALENTIN *aux genoux de Finette.*

Oh, beaux yeux trop cheris!
Vous pouvez me compter pour un de vos maris.

---

## SCENE V.

Mr. ORONTE, ERASTE, LUCILE VALENTIN, FINETTE.

Mr. ORONTE.

QUe vois-je? qu'est ceci?

VALENTIN.

C'est un coup de Théatre.
Vous voyez Marc-Antoine aux pieds de Cléopatre,
Lorsque César arrive: admirez l'action.
Nous en faisions ici la répétition.

Mr. ORONTE.

Va repéter ailleurs que chez moi, double traitre

[illegible] n'espere rien de tou[illegible]te son maître;

VAL[illegible] [illegible] fera

Vous en jugerez mieux [illegible]

I[illegible] [illegible]me franchise,

Pouvez-vous esperer [illegible]s surprise.

VA[illegible] [illegible]pratiquer,

[illegible] choquer

[illegible]

Ah ! ne vous fiez pou[illegible]ndre,

Il est bien moins adr[illegible] contraindre.

VA[illegible] [illegible]ourir de dou-

Il faut avec decli[illegible]non bonheur,

Nous servir de ruse[illegible]ure s'arrache

Puisque les dou[illegible]

[illegible] un coup de

Elle n'en fera [illegible]

Eraste est à ses yeux [illegible]

Ceux de cette E[illegible]

[illegible]'amitié

Quand par cette [illegible]ience.

Doit-on trouver [illegible]

[illegible] de reverence.

[illegible]

[illegible] VI.

[illegible]E; ERASTE,

[illegible]INETTE.

[illegible]

[illegible] faire annoncer?

[illegible] de m'offenser.

VALENTIN, *montrant Mr. Oronte.*

Bon, Monsieur toute à l'heure a fait la même chose :
Ce cérémonial qu'un sot usage impose,
Devroit être banni de la societé,
Et ne sert qu'à gêner les gens, en verité.

ERASTE.

Madame, pardonnez ce trait d'impolitesse
Dans l'état où je suis... accablé de tristesse.

Mr. ORONTE.

Oui, Monsieur est fort triste, & pour se consoler
Ce n'étoit point à vous qu'il prétendoit parler :
Je viens de le surprendre aux génoux de Lucile.

Mad. ORONTE.

A ses génoux ?

Mr. ORONTE.

Vraiment, qui d'un air fort tranquille
L'y souffroit : mais pour moi je ne permettrai point....

Mad. ORONTE.

Nous serons donc tous deux bien unis sur ce point.

LUCILE.

Du moins épargnez-moi l'insupportable gêne
De me voir asservie à l'objet de ma haine.

Mad. ORONTE.

Oh, ne le craignez pas ; je puis vous assurer ;
Que de vous obtenir il doit desesperer.

VALENTIN.

Si Madame vouloit, elle pourroit sans doute
Faire mille fois mieux, & pour mon maître...

Mr. ORONTE.

Ecoutez;
Tes discours insolens me deplaisent beaucoup :
Finis les & va-t'en, te dis-je encore un coup.

VALENTIN.

Renvoyez nous du moins d'une maniere honnête.

Mr. ORONTE.

Monsieur me fait honneur, mais qu'il se mette en tête
Que j'ai promis ma fille à Monsieur Rigolet.

Mad. ORONTE.

Il est vrai que tantôt mon mari le vouloit,
Mais il n'en sera rien, car j'y suis obstinée.

LUCILE.

Votre ame pour Eraste est donc déterminée ?

Mad. ORONTE.

Encor moins.

ERASTE.

Eh, Madame.

VALENTIN.

Eh, par pitié.

Mr. ORONTE.

Sortez;
Messieurs, elle n'agit que par mes volontez.

LUCILE.

Adieu, mon cher Eraste.

ERASTE.

Oh, disgrace cruelle !

Mr. ORONTE.

A mon Gendre futur portons cette nouvelle.

Mad. ORONTE.

Il ne l'eſt pas encore; & vous je vous défends
De jamais voir Eraſte.

LUCILE.

Hélas!

Mad. ORONTE.

Je vous entends.

---

## SCENE VII.

Mad. ORONTE, VALENTIN.

Mad. ORONTE.

QUe fais-tu donc ici?

VALENTIN.

Moi? je rêve, Madame.

Mad. ORONTE.

Va-t'en rêver ailleurs.

VALENTIN.

Sans crainte d'aucun blâme;
Je crois qu'on peut rêver dans d'honnêtes maiſons;
Sur tout, lorſqu'on en a de plauſibles raiſons.

Mad. ORONTE.

Non, lorſque d'un endroit on fait ſortir le maître,
On défend au valet d'oſer y reparoître:
Sors vîte.

VALENTIN.

Il ſeroit beau, que pour vous obéir;

Par le trait le plus noir j'allaſſe vous trahir ;
Et que je vous laiſſaſſe en proye à l'injuſtice
D'un époux qui ne ſuit qu'un bizarre caprice.
Parbleu, Monſieur Oronte, il ne ſera pas dit,
Qu'une moitié ſi chaſte, ait ſi peu contredit.

Mad. ORONTE.

Je n'ai beſoin de toi ni de ton miniſtere.

VALENTIN.

Cependant mon ſecours vous ſera néceſſaire :
Vous voulez éconduire un certain Rigolet ?

Mad. ORONTE.

Oui, tout comme j'ai fait ton maître & ſon valet.

VALENTIN.

Abus : écoutez-moi. C'eſt un foible avantage
De borner ſon pouvoir à rompre un mariage ;
Mais pour faire enrager un époux entêté,
Il faut choiſir l'amant qu'il avoit rebuté.
Vous voyez d'un coup d'œil qu'une telle alliance,
En rompant ſes projets, prouve votre puiſſance.

Mad. ORONTE.

Mais je ne veux point d'Eraſte.

VALENTIN.

Là... tout doux :
Par quel malheur s'eſt-il attiré ce courroux ?

Mad. ORONTE.

Comment ? toujours chanter aux Concerts de Beliſe,
Et revenir chez moi ?

VALENTIN.

Nous voilà dans la chriſe

Il avoit ſes raiſons pour en uſer ainſi,
Beliſe, cette tante ... écoutez bien ceci,
Voyant que ſon neveu, dont la voix argentine
Pouvoit de vos Concerts entrainer la ruine
Si chez elle il fixoit ſon intonation;
Menaça ſon neveu d'exheredation,
A moins qu'il n'affirmât par un ſerment barbare,
Que chez vous de ſes jours Diéſis ni Bécarre
Ne ſeroient exprimez par ſon groſſier exquis:
Il ne pouvoit ici rouler une cadence,
Sans fauſſer un ſerment d'une telle importance.

Mad. ORONTE.

Quand on eſt bien épris, eſt-il quelque interêt
Qui puiſſe balancer un objet qui nous plaît?

VALENTIN.

Ne lui reprochez point une ame mercenaire;
Si vous ſçaviez pour vous tout ce qu'il a ſçu faire...

Mad. ORONTE.

Quoi donc?

VALENTIN.

Il s'eſt broüillé, mais broüillé ſans retour
Avec ſa folle tante; & plein de ſon amour
Il venoit implorer les bontez de Madame,
La prier d'approuver une licite flame:
Il avoit préparé, je penſe, un Opera
Pour vous prouver combien ſon amour durera.

Mad. ORONTE.

Un Opera?

VALENTIN.

Vraiment, c'étoit dans votre ſalle

Que la choſe devoit ſe paſſer, ſans ſcandale.

Mad. ORONTE.

Et pour quand ?

VALENTIN.

Pour ce ſoir: il étoit attendu.

Mad. ORONTE.

Voyons-le, Valentin.

VALENTIN *bas.*

Me voilà confondu.

Mad. ORONTE.

Un Opera ! va, cours & ramene ton Maître.

VALENTIN.

Comment faire ?

Mad. ORONTE.

Dis lui qu'il peut ici paroître;
Qu'on l'attend, qu'il revienne, & qu'il en eſt prié.

VALENTIN.

Mais, tout ſon Opera ſera congédié:
Votre reception, à nulle autre ſemblable,
Aura fait renvoyer tous ſes Chanteurs au diable.

Mad. ORONTE.

Il en eſt encor tems, cours après lui.

VALENTIN.

Ma foi
Je crains de le manquer.

Mad. ORONTE.

Un Opera chez moi!

VALENTIN *bas.*

Qu'allons-nous devenir ?

Mad. ORONTE.

Que ma joye eſt extréme!
J'eſpere que ton Maître y chantera lui-même.

VALENTIN.

Il n'en faut point douter. (*bas*) Courage, Valentin,
Il faudra s'en tirer ; mentons juſqu'à la fin.

Mad. ORONTE.

La Muſique en eſt belle?

VALENTIN.

Oh ! c'eſt une Muſique
A vous enlever l'ame, & pleine de rubrique.
Vous y remarquerez, ſur-tout, un certain Chœur...
Oh, c'eſt un coup de Maître, & qui va droit au cœur.

Mad. ORONTE.

Tu m'enleves.

VALENTIN.

Je crois qu'après cela, Madame,
Mon Maître trouvera moins d'obſtacle à ſa flame:
Qu'embraſé d'un amour qu'il ne peut retenir...

Mad. ORONTE.

S'il merite ma fille, il pourra l'obtenir.

VALENTIN.

Mais Monſieur votre époux, d'humeur opiniatre,
Et qui de l'Opera n'eſt pas fort idolâtre,
N'aimant pas la Muſique, & protegeant les Vers,
Pourroit bien faire aller l'Opera de travers.

Mad. ORONTE.

Lui ? ſi de le troubler il avoit l'aſſeurance,
Je ne ſçais à quel point j'étendrois la vengeance.

VALENTIN.

En effet, ce ſeroit un terrible attentat.
Je vas mettre à l'inſtant les choſes en état ;
Vous les verrez ce ſoir aller de bonne ſorte.

*s'en allant.*

Si je puis m'en tirer que le diable m'emporte.

## SCENE VIII.

Mad. ORONTE, LUCILE.

Mad. ORONTE.

LUcile, approchez-vous; les choſes ont changé,
Eraſte eſt deſormais un Amant protegé ;
Je permets que ſes feux éclatent à ma vûe,
Qu'il vous rende ſes ſoins.

LUCILE.

Quelle grace imprévûe!

Mad. ORONTE.

Je vas à mon époux declarer qu'aujourd'hui
Il faut qu'il ſe reſolve à le revoir chez lui :
Et s'il veut m'oppoſer la moindre réſiſtance,
Nous verrons : ...., l'Opera!

## SCENE IX.

LUCILE.

Que faut-il que je penſe
D'un pareil changement ? Qui peut l'avoir cauſé ?
Cet Eraſte à l'inſtant mal reçu, refuſé,
D'un favorable eſpoir peut flatter ſa tendreſſe,
Et ma mere elle-même à ſes vœux s'intereſſe ;
Elle approuve l'amour dont nous ſommes épris.
Que l'on a de reſſource avec certains eſprits!

ACTE

# ACTE SECOND.

## SCENE I.

ERASTE, VALENTIN.

ERASTE.

TOn zéle, assurément, a fort bien operé.

VALENTIN.

Quoi donc, dans ce logis n'êtes-vous pas rentré?
Vous pouvez voir Madame, & parler à Lucile,
Tout le reste à présent vous deviendra facile.

ERASTE.

Mais pour gagner la mere & la faire changer;
Songes-tu bien à quoi tu viens de m'engager?

VALENTIN.

A lui donner ce soir une fête en Musique.

ERASTE.

Un Opera.

VALENTIN.

Sans doute: au moins elle se pique
D'avoir le goût exquis, & d'aimer la Musique:
Ainsi ne lui donnez que du vif & du beau.

ERASTE.

Traitre, quel Opera veux-tu que je lui donne?

VALENTIN.

Celui que vous voudrez, je ne contrains perſonne.

ERASTE.

C'eſt toi qui m'as jetté dans tout cet embarras;
Eh bien, c'eſt ton affaire & tu m'en tireras.
Dequoi t'aviſes-tu, de donner ma parole,
Sans que j'en ſois inſtruit?

VALENTIN.

Quand une femme eſt folle,
C'eſt pis qu'un Opera: mais j'ai promis, vraiment,
Il faut en donner un ce ſoir, abſolument.

ERASTE.

Et les Muſiciens qu'il faut que je raſſemble!

VALENTIN.

Vous pourrez chez Dupuis les trouver tous enſemble:
C'eſt là qu'après dîné, lorſque le vin agit,
Ils prennent du Caffé pour reveiller l'eſprit.
Allez dans ce moment faire par-tout la ronde.

ERASTE.

Je ne pourrai jamais raſſembler tant de monde.

VALENTIN.

On prend ce que l'on peut. Mais il y faut chanter.
C'eſt là le vrai moyen de vous faire goûter.
De plus, je l'ai promis.

ERASTE.

Quel embarras étrange!

VALENTIN.

Ah! n'ayez point de peur, vous chantez comme un ange.

ERASTE.

S'il nous falloit quelqu'un, tu chanteras auſſi.

VALENTIN.

Monſieur, diſpenſez-moi; s'il vous plaît, de ceci;
J'ai la voix inflexible: on ſçauroit, dans la danſe,
Se tremouſſer un peu; j'entends bien la cadence,
Je puis y réuſſir, me compromettre aſſés;
Gargouillades, coupés, jettés, battés, chaſſés;
Des entre-chats en l'air, d'une force effroyable;
On n'aime à voir danſer aujourd'hui que le diable.
Et ſur l'arrangement ne ſoyez pas craintif;
Trois ou quatre grands airs, un long recitatif,
Des Guerriers, des Démons, des Bergers, des Muzettes,
Des Duo, de grands Chœurs, des Tambours, des Trompettes;
Quoique hors de propos, tout ſera bien reçu.

ERASTE.

Mais mon eſpoir encor pourroit être déçu,
Oronte, à mon rival a promis ma maîtreſſe:
Il faut, pour le chaſſer, inventer quelque adreſſe.

VALENTIN.

Oui, vous avez raiſon: on pourroit, dès ce ſoir,
Par un hymen trop prompt renverſer nôtre eſpoir;
Nous devons y ſonger: car ce ſeroit dommage
Que vous vinſſiez chanter ſon heureux mariage.
Mais, allez raſſembler tous vos Muſiciens,
Ils chanteront le vôtre, & je vous le ſoutiens.

ERASTE.

Mais comment feras-tu?

VALENTIN.

Partez, c'eſt mon affaire :
Avec d'autres Meſſieurs, je vois venir le Pere.

## SCENE II.

Mr. ORONTE, LISIDOR, COQUELUCHE.

Mr. ORONTE.

AH ! Monſieur Liſidor, que ce trait eſt flatteur !
Quoi, me voir viſiter par un ſi grand Acteur ?
Oh jour trois fois heureux ! que de Vers magnifiques
Vont briller par l'éclat de vos ſons pathetiques !

LISIDOR.

Monſieur, vous voulez bien qu'on vous préſente auſſi
Le plus ſublime Auteur de tout ce Pays-ci :
Dire ſon nom, ſuffit pour ſon apologie ;
C'eſt Monſieur Coqueluche.

Mr. ORONTE.

Oh, le puiſſant génie !
Je vas donc aujourd'hui poſſeder à la fois,
Les illuſtres ſoutiens du Théatre François !

LISIDOR.

Il eſt vrai que Monſieur en fait tout le délice.

COQUELUCHE.

Et vous, l'on vous revere avec plus de juſtice ;
Aujourd'hui le Public eſt d'un goût infini,

Et le faux Jugement en eſt enfin banni:
Son amour pour le vrai, va du ſiécle où nous ſommes,
Faire un ſiécle fameux & fertile en grands hommes.
Pour moi, je ne ſçaurois trop me loüer de lui,
Et la juſte façon dont il penſe aujourd'hui,
M'oblige à lui donner de ces grands coups de Maître,
Puiſqu'il a le bonheur de ſçavoir s'y connoître.

Mr. ORONTE.

Qu'il vous eſt obligé!

COQUELUCHE.

Je dois auſſi loüer
Le zéle des Acteurs, leur façon de joüer;
Ils ornent les portraits, de la verité pure,
Et les rendent d'après ma plume, & la nature.

LISIDOR.

Vous êtes trop honnête.

COQUELUCHE.

Ils n'ont qu'un ſeul malheur,
C'eſt qu'ils changent de face étant chez l'Imprimeur:
Le vulgaire en liſant... vous affoiblit l'Ouvrage,
Il n'y donne point d'ame; & c'eſt vraiment dommage,
Que vous ne ſoyez là, pour pouvoir reciter
La Piéce, aux curieux qui viennent l'acheter.

Mr. ORONTE.

Pour moi, je n'en ai point méconnu le merite;

Et loin de m'y tromper...

COQUELUCHE.

C'eſt que Monſieur récite.

Mr. ORONTE.

Oui, Monſieur, grace au Ciel; & me fais un plaiſir
De donner à cet art mes momens de loiſir.
Mais, Monſieur Rigolet ſe fait beaucoup attendre:
Ici tout des premiers il auroit dû ſe rendre,
Et ne pas déranger un cercle auſſi complet.
Bon, je le vois paroître: ah, Monſieur Rigolet,
Approchez.

## SCENE III.

Mr. ORONTE, COQUELUCHE, LISIDOR, RIGOLET.

RIGOLET.

SErviteur: eh bon jour; quelle gêne,
Pour la bien retenir, m'a donné vôtre Scéne!
Oui, quoique de mémoire on puiſſe ſe piquer,
Il a fallu, ma foi, tout de bon m'appliquer.

COQUELUCHE.

Monſieur, mes Vers ſont faits, à ce que je puis croire,
De maniere, à ne pas gêner une mémoire.

RIGOLET.

Oui, vos Vers ſont très-beaux, mais un brillant obſcur
S'y trouve répandu dans un ſublime dur;
Ce qui de la mémoire affoibliſſant les fibres,
Rend de ſes facultés les actions moins libres.

Mr. ORONTE.

La conſéquence eſt claire, & c'eſt bien diſſerter.

RIGOLET.

Mais je ſçais votre Scéne & vas la reciter.

Mr. ORONTE.

C'eſt donc un monologue?

COQUELUCHE.

Oui, Monſieur, magnifique,
Où par Stances, je peins Marius en Afrique,
Quand ce Héros, avant d'y recevoir la mort,
Dans Carthage détruite apoſtrophe le ſort.

Mr. ORONTE.

Cela doit être beau : mais pourquoi donc des Stances?
Ce n'eſt plus là la mode.

RIGOLET.

Ah, belles conſéquences!
Les Stances ont, Monſieur, certains égaremens,
Dont chacun ne ſent pas le prix, les agrémens.
Autrefois à bon droit elles étoient de mode;
Vous y trouviez le feu, le deſordre de l'Ode,
Et lorſque d'un Héros on trace le malheur,
Son eſprit en deſordre exprime ſa douleur.

Mr. ORONTE.

Vous ne tariſſez pas, & chacun vous admire ;
Mais je vais appeller mon épouſe, & lui dire
De venir écouter ſon Gendre prétendu.

RIGOLET.

A cet excès d'honneur je me ſuis attendu.

Mr. ORONTE.

Ne vous étonnez point ſi d'abord ſes manieres
Ne ſont pas avec vous tout-à-fait regulieres ;
Nous venons de gronder.

RIGOLET.

Ce n'eſt rien; entre époux
Le racommodement n'en devient que plus doux.

Mr. ORONTE.

Elle mettoit obſtacle à votre mariage ;
Certain Eraſte même obtenoit ſon ſuffrage ;
Mais je vous ai promis, & n'en demordrai pas.

RIGOLET.

Cet Oracle eſt plus ſur que celui de Calchas.

Mr. ORONTE.

Oui, la citation eſt là bien à ſa place.
Je vous laiſſe un moment, excuſez-moi de grace.

*il ſort.*

COQUELUCHE.

Vous allez poſſeder un objet accompli.

LISIDOR.

Ah, que par tant d'attraits un cœur eſt bien rempli !

SCENE

## SCENE IV.

LUCILE, FINETTE, RIGOLET, LISIDOR, COQUELUCHE.

LUCILE.

OUi, Finette, à mes vœux aujourd'hui tout conſpire,
Ma mere eſt pour Eraſte.

FINETTE.

A la fin je reſpire.

RIGOLET.

La voici, laiſſez-moi, s'il vous plaît, l'aborder.

COQUELUCHE.

C'eſt un droit qu'à l'époux nous devons accorder.

FINETTE.

Voilà notre Héros qui vient ſelon l'uſage
D'un fade compliment vous préſenter l'hommage.

COQUELUCHE.

Vit-on taille plus fine?

LISIDOR.

Et des traits auſſi beaux?

LUCILE.

Il faut nous réjouir de ces Originaux.

RIGOLET.

Madame, ſe peut-il qu'un ſeul objet raſſemble;
Et montre à nos regards...

COQUELUCHE.

Tant de graces enſemble!

RIGOLET.

J'aurois bien achevé ſans vous.

LUCILE.

Ce compliment
N'étoit pas fait pour moi, Meſſieurs, aſſurément.

RIGOLET.

Je ne ſçai quel effet il produit en votre ame;
Mais il eſt fait pour vous, ou pour Cypris, Madame.

FINETTE.

Ne l'avois-je pas dit?

LISIDOR.

Il eſt vrai que jamais
La Mere des Amours n'étala tant d'attraits.

LUCILE.

Ah, Monſieur Liſidor, que l'on ſeroit à plaindre,
Si l'on ne ſçavoit pas combien on doit vous craindre:
Le charme ſéduiſant de vos expreſſions,
Et l'art dont vous peignez les tendres paſſions,
Soutenus de la voix, de la tête & des geſtes,
A plus d'un jeune cœur, doivent être funeſtes.

FINETTE.

Oui, la grande habitude a fait de ces Meſſieurs,
Des Amans près du ſexe, & des Héros ailleurs.

RIGOLET.

Quoi, du moindre regard ne daignez-vous, cruelle,
Honorer les tranſports d'un amant ſi fidele!

LUCILE *à Coqueluche.*

Avez-vous préparé quelque Ouvrage nouveau,
Monſieur, & les efforts de ce divin cerveau,
Ne produiront-ils point quelque heureuſe Minerve?
D'un œil impatient tout Paris vous obſerve,
Et l'on ne doute point qu'après tant de ſuccès,
Vous ne vous prépariez à de nouveaux Eſſais.

COQUELUCHE.

Il faudra bien répondre à ſon impatience:
Je travaille pour lui.

FINETTE.

Par pure complaiſance.

COQUELUCHE.

Quand on s'eſt une fois acquis l'amour des gens;
On leur doit à ſon tour, conſacrer ſes talens.

RIGOLET.

Quoi donc, ſans me répondre une ingrate m'écoute?

LUCILE *vers Liſidor.*

Et Monſieur y fera des merveilles, ſans doute.

LISIDOR.

Je ferai mes efforts.

COQUELUCHE.

Je me le ſuis promis.

FINETTE.

Que n'exécutent point deux illuſtres amis!

RIGOLET.

Ce procedé, Madame, & m'inſulte & m'irrite;
De Monſieur Liſidor quel que ſoit le merite,

J'ai crû que je pouvois à bon droit me flatter,
Que comme époux futur, on daignât m'écouter;
J'entrevois les motifs de ce profond silence:
Eraste a grande part à cette indifference;
Mon cœur impunément ne sera point jaloux.

LUCILE.

Vous ne lui devez point mes sentimens pour vous;
N'allez pas lui tenir compte de cet office:
J'étois déja portée à vous rendre justice.

RIGOLET.

Eh quoi, vous l'aimez donc?

LUCILE.

Oui, Monsieur.

RIGOLET.

Oui! Comment!
Vous devez m'épouser.

FINETTE.

Le bel étonnement!
L'un n'empêche pas l'autre.

RIGOLET.

Ah! ma rage est extrême.

FINETTE.

C'est l'époux qu'on épouse, & c'est l'amant qu'on aime.

COQUELUCHE.

Ventre-bleu, le beau Vers! va, ma belle, au besoin
Je puis bien t'assurer qu'il trouvera son coin.

FINETTE.

Votre Muſe eſt, Monſieur, trop ſage & trop diſcrette
Pour vouloir adopter les Vers d'une ſoubrette.

COQUELUCHE.

On prend ce que l'on peut.

FINETTE.

C'eſt ſur les Anciens
Qu'un Auteur tel que vous, hypotheque ſes biens.

COQUELUCHE.

Bon, bon, tout eſt égal, Anciens & Modernes.
Mais, Monſieur Rigolet, je crois que tu le bernes.

LUCILE.

Et qu'il n'eſt pas le ſeul.

COQUELUCHE.

Oui, Monſieur Liſidor
Ne l'a pas mal été.

FINETTE.

Ni vous non plus.

COQUELUCHE.

Encor!

LUCILE.

N'allez pas écouter les diſcours d'une folle;
Je vous revere trop.

COQUELUCHE.

C'eſt ce qui me conſole.

RIGOLET.

Non, je ne reviens point de mon ſaiſiſſement;
Et ma rage eſt égale à mon étonnement.

J'ai crû, que je po[illegible] point, Seigneur, d'une
Que comme ér[illegible]
J'entrevois [illegible] ymen à vos vœux eſt re-
Eraſte a gr[illegible]
Mon cœ[illegible]

Vous[illegible] SCENE V.

N'[illegible]
J'[illegible] Mad. ORONTE, & les mêmes Acteurs.

Mad. ORONTE.

DEquoi cela ſert-il ?

Mr. ORONTE.

Vous verrez, vous verrez.

Mad. ORONTE.

Je ſçais tout ce que vaut Monſieur...

Mr. ORONTE.

Vous l'entendrez.
Cet habillé de noir, c'eſt Monſieur Coqueluche,
Auteur très-renommé, qui rarement trebuche:
Pour Monſieur Liſidor, vous le connoiſſez bien.

Mad. ORONTE.

Que j'eſpere d'ennui de tout cet entretien!

RIGOLET.

Monſieur, de votre fille admirez l'injuſtice:
Elle ne m'aime point.

Mad. ORONTE.

Chacun a ſon caprice;
Le mien ſeroit auſſi de ne vous point aimer.

Mr. ORONTE.

...aix ; taisez-vous ; Monsieur est bâti pour cha...
mer :
Je prétends que demain soit le jour de la fête ;
Qu'à remplir mes desirs ma famille soit prête.

Mad. ORONTE.

Je sçais que vous parlez imperativement ;
Mais cela ne fait point d'effet, heureusement.

LISIDOR.

Mais Monsieur est chargé du soin de sa famille ;
Ce fut toujours au pere à marier sa fille :
Elle doit être à lui, puisqu'il est votre époux.

Mad. ORONTE.

Elle doit être à lui ? dites qu'elle est à nous.

Mr. ORONTE.

Je n'en ai que moitié ; mais le pouvoir de l'homme,
Me donne sur la vôtre un droit de Majordome.

COQUELUCHE.

C'est fort bien raisonner.

Mad. ORONTE.

Quoi l'on ose chez moi,
Approuver vos avis, & me faire la loi ?
Messieurs, je vous en prie...

Mr. ORONTE.

Allons, prêtons si-
lence ;
Il s'agit à présent d'un fait de conséquence,
Et ce n'est point ici que l'on doit disputer ;
Ecoutez le morceau que l'on va reciter.

C'eſt, je crois, Marius dans Carthage détruite,
Quand de Sylla vainqueur il fuyoit la pourſuite.

Mad. ORONTE.

Que m'importent à moi Marius ou Sylla ?

Mr. ORONTE.

Point tant de pétulance, écoutez bien cela.

LUCILE.

Ma mere, rendez-vous, puiſqu'il vous le demande.

Mr. ORONTE.

Des ſiéges; allons donc.

Mad. ORONTE.

Ma complaiſance eſt grande.

Mr. ORONTE.

Quand vous aurez oui ce qu'il va déclamer,
Vous ſçaurez à quel point vous devez l'eſtimer.

Mad. ORONTE *à Lucile.*

Nous aurons l'Opera ce ſoir; cela m'enchante,
Pour ſurcroît de bonheur, Monſieur Eraſte y chante.

Mr. ORONTE *à ſa femme.*

Taiſez-vous donc.

Mad. ORONTE.

Sa Tante enragera, je crois.

Mr. ORONTE *à M. Rigolet.*

Allons.

Mad. ORONTE.

S'il y pouvoit avoir un pas de trois.

COQUELUCHE.

Jamais un pas de trois n'a paru dans des Stances;

Madame, & ce ſeroit contre les bienſéances.

Mad. ORONTE.

Il n'eſt pas queſtion de vos Stances ici,
Et c'eſt un Opera qui me tient en ſouci.

LISIDOR.

Oui, oui; pour l'Opera Madame eſt declarée.

Mad. ORONTE.

Et contre le tragique abſolument outrée.

LISIDOR.

J'eſpere cependant, même avant qu'il ſoit peu;
Voir pour votre Opera moderer ce grand feu.
Et vous verrez bien-tôt ſes meilleures Actrices,
Pour venir s'achever, briller dans nos Couliſſes:
On nous en a flattés.

Mad. ORONTE.

Oh, je ne le crois pas.

Mr. ORONTE *à Rigolet.*

Commencez donc, Monſieur, pour finir les débats.

COQUELUCHE.

Il ſeroit à propos que je fiſſe une choſe:
Monſieur eſt grand Acteur; mais rarement il oſe
Se livrer à ſon feu, lorſque tout à la fois
Il faut qu'il develope & le geſte & la voix.
Donnez deux Tabourets.

RIGOLET.

Pourquoi donc? je vous prie.

COQUELUCHE.

Mettez-vous là.

RIGOLET.

Quelle eſt cette ceremonie?

COQUELUCHE.

Ne ſongez ſeulement qu'à bien articuler,
Voilà tout, & pour vous je vas geſticuler.

STANCES, *que declame Rigolet.*

Infortuné Soleil dont la triſte lumiere
Frappant ma debile paupiere,
Decouvre à mes yeux éblouis
Tant de Héros évanouis:
Quoique l'horreur ſoit mon partage;
Tu verras Marius ſe montrer deſormais
Dans les ruines de Carthage,
Plus Romain que jamais.

D'un Peuple aimé des Dieux implacable ennemie
Par tant de combats affermie,
Qui vois l'un ſur l'autre entaſſés
Tes murs, tes Temples renverſés:
Tu ne pouvois ſouffrir de maître,
Tu tombois, obſtinée à refuſer des loix;
Et le malheur de te connoître
Eſt le premier de mes exploits.

O toi! dont les vertus à ma valeur funeſtes,
Vont bien-tôt détruire les reſtes

Dés ſentimens envenimés
Dont tes ſoldats ſont animés ;
Sylla, mon courage eſt le même.
L'Univers étonné doit attaquer les Cieux
Quand malgré mon deſordre extrême
Je ſuis encor ambitieux.

Mr. ORONTE.

Ah ! je me ſens touché juſques au fond de l'ame.

Mad. ORONTE.

Quel galimatias !

COQUELUCHE.

Que dites-vous, Madame ?

Mad. ORONTE.

Le ſon de voix eſt beau.

FINETTE.

Les geſtes ſéduiſans.

COQUELUCHE.

Je vous parle des Vers.

LUCILE.

Ils ſont aſſés plaiſans.

COQUELUCHE.

Plaiſans ! c'eſt mal juger d'un Ouvrage ſublime ;
Et je vous le ſoutiens Architragiquiſſime.

## SCENE VI.

VALENTIN, & les mêmes Acteurs.

*Valentin deguisé & dans sa declamation il imite un celebre Acteur de la Comédie Françoise.*

VALENTIN.

PArdonnez-moi, Messieurs, si d'un pas familier,
Pour venir jusqu'à vous j'ai franchi l'escalier,
Mais l'aimable interêt qui près de vous m'ameine,
M'eût d'un retardement fait trop sentir la peine.

Mr. ORONTE.

Je le crois fort, Monsieur; mais qui demandez-vous?
Est-ce moi?

VALENTIN.

Non, Monsieur.

LISIDOR.

Est-ce quelqu'un de nous?

VALENTIN.

On m'a fort assuré que cela devoit être;
C'est dans cette maison ce qui m'a fait paroître:
Car je n'aurois jamais pris cette liberté,
Ayant trop de respect & de civilité.
Je cherche un camarade, un ami veritable,
D'un merite éminent & presque incontestable;

Avec qui j'ai passé les jours les plus heureux:
Dans notre compagnie, il joüoit l'Amoureux,
Et la Province est pleine, & retentit encore
Du nom de cet Auteur, qu'à bon droit elle adore.

Mad. ORONTE *montrant Lisidor.*

Monsieur est seul ici de la profession.

VALENTIN.

Pardonnez-moi, Madame, & mon intention
Est de voir Rigolet.

RIGOLET.

Moi?

VALENTIN.

Viens que je t'embrasse,
Viens, mon cher; tu me vois, & restes à ta place?
Loin de me prévenir tu te laisses chercher?
J'aurois de ta froideur sujet de me fâcher,
Après une amitié telle qu'étoit la notre.
Quand un Comédien en voit paroître un autre,
Du moins il le salue, & court le recevoir.
Qu'est-ce donc? vous semblez fâché de me revoir.

LUCILE.

Quoi, Monsieur en public a paru sur la Scéne?

RIGOLET.

C'est une calomnie, & pour preuve certaine....

VALENTIN.

Ah, ne déniez point ce qui nous fait honneur.
Quand de plaire au Public un homme a le bonheur,
Il est trop glorieux; oui son jeu, sa noblesse,

Ont charmé de Roüen la plus fine jeuneſſe.

FINETTE.

On voit bien à ſon air, à ſes tons excellens
Qu'il a dans la Province eſſayé ſes talens.

VALENTIN.

Ne vous y trompez pas; qui plaît en Normandie,
Peut par tout l'Univers joüer la Comédie.

RIGOLET.

Il ſe moque de moi, je ne l'ai jamais vû.

VALENTIN.

Le chagrin que d'abord dans vos yeux j'avois lû,
Me fait imaginer qu'une raiſon ſecréte,
Peut-être en ce moment rend votre ame inquiéte.
Vous auriez dû, mon cher, plûtôt m'en avertir;
Un mot, à vos deſſeins m'auroit fait conſentir:
Mais pour ne rien gâter, Monſieur, je me retire.

Mad. ORONTE.

Non vraiment, demeurez: vous venez de nous dire
Des choſes qu'à l'inſtant je veux approfondir.

VALENTIN.

Non, non; de vains diſcours pourquoi vous étourdir?
Ma demeure, à ſes yeux, ſembleroit incivile:
D'un habit de Théatre il ſe pare à la Ville,
Cela me fait connoître un changement d'état;
Vous en deſabuſer ſeroit un attentat.

RIGOLET.

Son impudence extrême au lieu de me confondre...

VALENTIN.

Ah! n'injuriez point, & daignez mieux répondre;
Car je me fâcherois.

Mr. ORONTE.

Tout ceci m'étourdit:
Assurez-vous, Monsieur, ce que vous avez dit?

VALENTIN.

Je pense tout au moins meriter qu'on me croye;
Je suis homme d'honneur.

Mr. ORONTE.

J'en ai bien de la joye;
Mais Monsieur se donnoit pour Gentilhomme, ici.

VALENTIN.

Je ne dis pas que non.

LISIDOR.

Il l'est vraiment aussi;
L'on peut sans déroger, joüer la Comédie.

Mad. ORONTE.

C'est sans doute à Paris: mais dans la Normandie,
Fi! la chose est horrible.

COQUELUCHE.

On le peut en tous lieux;
Et commencer d'abord loin d'ici, c'est le mieux.

Mr. ORONTE.

Tout comme il vous plaira; mais il est ridicule
Que Monsieur n'ose point me parler sans scrupule,
Et m'avoüer la chose avec sincerité.

VALENTIN.

Pourquoi suis-je venu dire la verité!

RIGOLET.

Non, c'eſt un impoſteur, & qui me rendra compte
Des diſcours qu'il nous tient.

VALENTIN.

L'excuſe ſera prompte.

Mr. ORONTE.

En effet j'ai connu cet homme en quelque endroit.

VALENTIN.

Quand on vient en Province, au Théatre on me voit;
Mais j'y fais le valet, & dans mon air de maître
Vous n'aviez pas oſé d'abord me reconnoître.

Mad. ORONTE.

Ceci vient à propos, car c'étoit dès demain
Que ma fille à Monſieur devoit donner la main:
Mais je crois mon mari trop prudent & trop ſage
Pour s'obſtiner encore à ce beau mariage.

VALENTIN.

On doit le marier? je n'en ſuis point ſurpris:
Pour ſe faire adorer des filles de Paris,
Il ne faut à Monſieur qu'une ſeule viſite.
Le Théatre, en amour, va terriblement vîte.

Mad. ORONTE.

Oui, mon mari s'étoit ſottement engagé;
Mais Monſieur à l'inſtant peut prendre ſon congé;
Et pour qu'à cet hymen il ceſſe de prétendre,
Eraſte dès ce ſoir va devenir mon Gendre.

VALENTIN.

Ah, ne permettez point...

Mr. ORONTE.

Mr. ORONTE.

Moi, je permettrai tout :
De ſa fille elle peut diſpoſer à ſon goût.
Je ne veux plus ſonger à ce qui la regarde ;
Et d'en être defait à préſent il me tarde,
Pour ne plus me mêler de rien dans la maiſon ;
Tant j'enrage de voir que ma femme a raiſon.

*il ſort.*

RIGOLET.

Adieu, je ſors, Madame, & ſoyez bien certaine,
Que je n'en reſſens pas la plus legere peine.
En toute autre maiſon, je devrois m'étonner
Que d'être un impoſteur on me pût ſoupçonner ;
Mais non dans celle-ci : j'en connois le génie,
Et de n'y plus rentrer ma joye eſt infinie.
Mon cher, nous nous verrons indubitablement.

VALENTIN *à part.*

Ce ne ſera jamais de mon conſentement.

Mad. ORONTE.

Si j'oſois tous les deux vous prier de le ſuivre...

LISIDOR.

Avec bien du plaiſir de moi je vous delivre.

COQUELUCHE.

Je les ſuis : mais ſçachez que dans tout l'Univers
Perſonne mieux que lui ne vous dira mes Vers.

FINETTE.

Nous y perdrons beaucoup.

## SCENE VII.

Mad. ORONTE, LUCILE, FINETTE, VALENTIN.

VALENTIN *se fait connoître.*

Ils sont partis, je pense?
Eh bien, n'ai-je pas fait la chose en conscience?

LUCILE.

Quoi, c'est toi, Valentin?

Mad. ORONTE.

Comment?

VALENTIN.

Vous le voyez.
Je les ai de chez vous tous les trois renvoyés
Sans que Monsieur Oronte y pût mettre d'obstacle.
A l'amour de mon Maître on doit un tel miracle;
Madame, assurément, l'en doit récompenser.

Mad. ORONTE.

Je n'ai plus de raison propre à m'en dispenser.

LUCILE.

Que ne vous dois-je point!

FINETTE.

Que ma joye est extrême!

VALENTIN.

Finette, tu m'en dois récompenſer de même.

FINETTE.

Taupe, je le veux bien.

Mad. ORONTE.

Oui, mais notre Concert?

VALENTIN.

Attendez un moment, & mon Maître vous ſert:
De ſon hymen prochain ce ſera le prélude;
A le rendre parfait il a mis ſon étude.

Mad. ORONTE.

Il va donc commencer? allons-y promptement.

LUCILE.

Tout ce que je verrai, me va ſembler charmant,
Et cet amant heureux que nous allons entendre,
N'adreſſera qu'à moi ce qu'il dira de tendre.

FINETTE.

Tu t'es de ton devoir aſſez bien acquitté.

VALENTIN.

Heureux ſi l'Opera de mon maître eſt goûté.

LES

# CATASTROPHES LYRITRAGICOMIQUES.

## ACTE TROISIE'ME.

### SCENE I.

BUCMEQUE, AMPHIGOURIE.

BUCMEQUE.

AU retour d'un amant qu'à ſuivi la victoire;
Et qu'elle rend à vos deſirs,
Madame, eſt-ce par des ſoupirs
Qu'en ce grand jour vous celebrez ſa gloire?

AMPHIGOURIE.

Je ſçais que votre fils pour prix de ſes exploits
Doit obtenir ma main & ſucceder au Thrône,
Où mon pere donne des loix:
Mais malgré le bonheur dont me flatte ce choix
Mon cœur aux ſoupirs s'abandonne;
Un noir preſſentiment m'étonne,

BUCMEQUE.

Rougissez-vous de couronner l'ardeur
D'un Héros qui des Rois est l'appui formidable ?
Mon fils Albumazar, par sa haute valeur,
Rend votre Empire inébranlable.

AMPHIGOURIE.

Ah! ce n'est point par son bras redoutable
Qu'il a triomphé de mon cœur.
Quand l'amour de ses traits nous blesse;
Nous ne sentons que son poison :
S'il pouvoit suivre la raison,
Auroit-il le nom de foiblesse ?

BUCMEQUE.

Hélas !

AMPHIGOURIE.

Vous soupirez ?

BUCMEQUE.

Des deplaisirs secrets
Troublent aussi la paix dont joüissoit mon ame.

AMPHIGOURIE.

Sans doute un songe...

BUCMEQUE.

Non, je ne rêve jamais.

AMPHIGOURIE.

Vous embrasez le Roi de la plus vive flame;
Peut-il dans votre cœur laisser quelques regrets.

BUCMEQUE. *Air.*

Le plus fidele amant
Du nœud le plus charmant;
Quelquefois se dégage;

Et le plus tendre époux
Dans un lien moins doux
Peut devenir volage.

AMPHI. & BUC.

Hélas qu'on eſt à plaindre
Quand l'hymen nous fait craindre
Un cruel changement !
Hélas qu'on eſt à plaindre
De ne pouvoir contraindre
L'époux d'être fidele amant !

*On entend un bruit de Guerre.*

BUCMEQUE.

Ces cris & ces chants d'allegreſſe
Qui s'élevent juſques aux Cieux,
Annoncent le retour d'un Roi victorieux.
Banniſſons de nos cœurs une vaine triſteſſe !
Suivi d'Albumazar Crox arrive en ces lieux.

## SCENE II.

CROX, ALBUMAZAR, AMPHIGOURIE, BUCMEQUE.

*Marche de Guerriers.*

CHOEUR.

TRiomphe, victoire,
Que de nos hauts faits
La future mémoire

Conſerve a jamais.
La gloire.

*Une Amazone danſe.*

UN GUERRIER.

Comblés des faveurs de Bellone
Goûtons les charmes de l'amour ;
C'eſt à leurs feux que tour à tour
Il faut qu'un grand cœur s'abandonne.
Nos ennemis
Nous ſont ſoumis ;
Et nos amantes
Nous ſont conſtantes ;
L'amour & Mars
De leurs hazards
Nous garantiſſent ;
Ils comblent nos deſirs,
Tous deux s'uniſſent
Pour notre gloire & nos plaiſirs.

CHOEUR.

Triomphe, victoire &c.

CROX.

Ceſſez des chants qui redoublent mes peines.
Pour des cœurs malheureux il faut d'autres accens:
J'aimerois mieux porter les plus cruelles chaînes
Que d'être en proye aux douleurs que je ſens.

AMPHI, & BUC.

Dieux ! qu'entends-je ?

AMPHIGOURIE.

Mon pere!

CROX.

Ah, ma fille!

ALBUMAZAR.

Ah; ma mere!

BUCMEQUE.

Quoi, mon fils!

CROX.

Laiſſez-nous; dans ma douleur amere
Je ne puis ſans frémir ſupporter vos regards.

BUCMEQUE.

Quoi, l'horreur en ces lieux regne de toutes parts!

AMPHI. & BUC.

Pourquoi nous ordonner une ſi prompte fuite?

CROX.

Vous le ſçaurez bien-tôt.

ALBUMAZAR.

Vous en ſerez inſtruits.

## SCENE III.

CROX, ALBUMAZAR.

ALBUMAZAR.

QUoi, vous ſemblez avec douleur
Revoir une fille ſi chere!

CROX.

Recevez-vous avec plus de chaleur

Les embraſſemens d'une mere ?

ALBUMAZAR.

Hélas !

CROX.

Juſte Ciel !

*Tous deux.*

Quel malheur !

Ah ! que de vos chagrins, je ſois depoſitaire.

ALBUMAZAR.

Les rebelles ſont terraſſez,
Rien n'a pû reſiſter au pouvoir de nos armes ;
Mais au ſort dont vous jouiſſez,
Je ne puis donner que des larmes.

CROX.

Que la victoire a peu de charmes
Quand il faut la payer d'un bien ſi précieux !
Loin de terminer nos allarmes,
La paix fait éclater la colere des Cieux :
Je la dois au ſerment funeſte
Dicté par le courroux celeſte
Qui me force à verſer mon ſang ſur les Autels.

ALBUMAZAR.

Quoi, Seigneur, votre ſang !

CROX.

Oui, celui de ma fille
Doit couler pour les Immortels,
L'éclat dont ma victoire brille
Va me coûter des remords éternels.

ALBUMAZAR.

Quoi, votre aveugle barbarie,

De l'adorable Amphigourie
Va trancher les jours innocens!
Rompez le ſerment qui vous lie.

CROX.

Non, non, les Dieux ſont trop puiſſans,
Dans l'horreur du combat, preſſé par les Rebelles,
J'étois prêt à finir mon ſort;
Et mes Guerriers les plus fideles
A mes côtez avoient reçu la mort:
Alors pour ſuſpendre ma perte,
Ma fille aux Immortels par mes vœux fut offerte;
Le Ciel à ma priere accorde un prompt effet,
Vous venez me ſauver; mais le ſerment eſt fait.

ALBUMAZAR.

J'accourois pour perir moi-même,
Loin de ſonger à vous ſauver:
Hélas! dans mon malheur extrême
Je n'avois rien à conſerver.
Prêt d'aller au combat un Spectre épouvantable
S'offre à ma vûe, & fait frémir mon cœur;
Ceſſe, dit-il, d'être coupable,
Par le ſang de ta mere appaiſe ma fureur;
Des crimes dont elle eſt capable,
Si tu ne les préviens, tu porteras l'horreur:
Tu ne m'as jamais vû, pourſuit-il en colere,
Mais je ſuis l'Ombre de ton pere.

CROX.

Oh, Spectre trop fatal!

ALBUMAZAR.

Oh, ſerment indiſcret!

CROX.

Pouvez-vous obéir, lorsqu'une Ombre commande?

ALBUMAZAR.

Oui, je dois suivre son decret;
On ne peut refuser ce qu'une Ombre demande.
Mais, Seigneur, pourrez-vous accomplir sans regret
Cette cruelle offrande?

CROX.

Quand on a fait un serment,
Rien n'en peut rompre la chaîne,
Et l'on doit porter la peine
D'un fatal aveuglement.
Mais d'où vient que ces lieux tout à coup s'obscurcissent?

ALBUMAZAR.

Ces murs retentissent

CROX.

Ces voutes fremissent.

ALBUMAZAR.

Ces marbres gémissent.

CROX & ALBU.

C'est l'enfer qui vient en ces lieux
Nous presser d'obéir aux Dieux.

## SCENE IV.

*Danſe de Furies.*

CHOEUR.

NOus vous demandons notre proye,
Vos douleurs nous comblent de joye,

CROX & ALBU.

Hâtons-nous, hâtons-nous
De porter de funeſtes coups.

CHOEUR.

Nous vous demandons notre proye,
Vos douleurs nous comblent de joye.

CROX & ALBU.

Hâtons-nous, hâtons-nous
De porter de funeſtes coups.

CHOEUR.

Nous vous, &c.

CROX.

Ce ſacrifice affreux pourroit nous étonner,
Danſez, Monſtre, danſez, pour nous déterminer.

*Le Monſtre danſe.*

## SCENE V.

CROX, ALBUMAZAR, AMPHIGOURIE, BUCMEQUE.

*Deux diables donnent la main aux Princeſſes.*

CROX.

Frappons, j'apperçois ma victime.

ALBUMAZAR.

Achevons un ſi juſte crime.

CROX.

Oh Ciel! que faites vous?

ALBUMAZAR.

Quel eſt votre deſſein?

CROX.

Je vas plonger ce poignard dans ſon ſein.

ALBUMAZAR.

Vous ne le ferez pas ſans m'arracher la vie,
Mais l'Ombre veut être ſervie.

CROX.

Arrêtez, gardez-vous d'attenter à ſes jours,
L'amour m'appelle à leur ſecours;
Mais mon ſerment....

ALBUMAZAR.

J'adore Amphigourie;
Mais l'Ombre....

CROX.

De mon cœur votre mere eſt cherie

AMPHI. & BUCM.

Pourquoi nous ſecourir?
Ah! laiſſez-nous mourir.

CROX *à Bucm.*

Je veux vous ſecourir.

ALBUMAZAR *à Amphi.*

Gardez-vous de mourir.

AMPHIGOURIE.

Pourquoi nous ſecourir?

BUCMEQUE.

Ah! laiſſez-nous mourir!

CROX.

Ciel! comment dénouer cet embarras funeſte?
Votre puiſſance eſt tout ce qui nous reſte.

*On entend une Symphonie agréable.*

ALBUMAZAR.

Le Ciel ceſſe d'être irrité
Ce Concert nous annonce une Divinité.

## SCENE VI., & derniere.

VENUS, les ſuſdits Acteurs.

VENUS.

BAnniſſez de vos cœurs une fureur cruelle,
Tendres amans, uniſſez-vous:

Ceſſez de redouter le celeſte courroux,
Venus prend tout ſur elle.

CROX.

Quel charme!

BUCMEQUE.

Quel plaiſir!

ALBUMECQUE.

Quel ſecours!

AMPHIGOURIE.

Quel bonheur!

CROX.

Que ne devons-nous point, ô Déeſſe charmante!
A vos heureux ſecours?
Par vous tout brille, tout enchante,
Et nous paſſons du ſein de l'épouvante,
Dans les bras des amours.

*On danſe.*

CROX.

Vous allez deſormais partager ma puiſſance,
Tout ſera ſoumis à nos loix:
Voyez combien ce Peuple eſt docile à ma voix,
Admirez ſon obéiſſance.
Cherchons de glorieux travaux,
Peuple courez aux armes.

LE PEUPLE.

Aux armes, aux armes.

CROX.

Cependant la paix a des charmes,

Goûtons un tranquile repos.

CHOEUR.

Goûtons un tranquile repos.

CROX.

Mais doit-on oublier une juste vengeance?
Vengeance, vengeance.

CHOEUR.

Vengeance.

CROX.

Non, épargnons des malheureux,
Rien n'eſt ſi beau que la clemence.

CHOEUR.

Rien n'eſt ſi beau que la clemence.

CROX.

Quoique l'amour ſoit dangereux
Livrons nos cœurs à ſa puiſſance.

CHOEUR.

Livrons nos cœurs à ſa puiſſance.

CROX.

Que chacun danſe.

CHOEUR.

Que chacun danſe.

*Fin de la Comédie.*

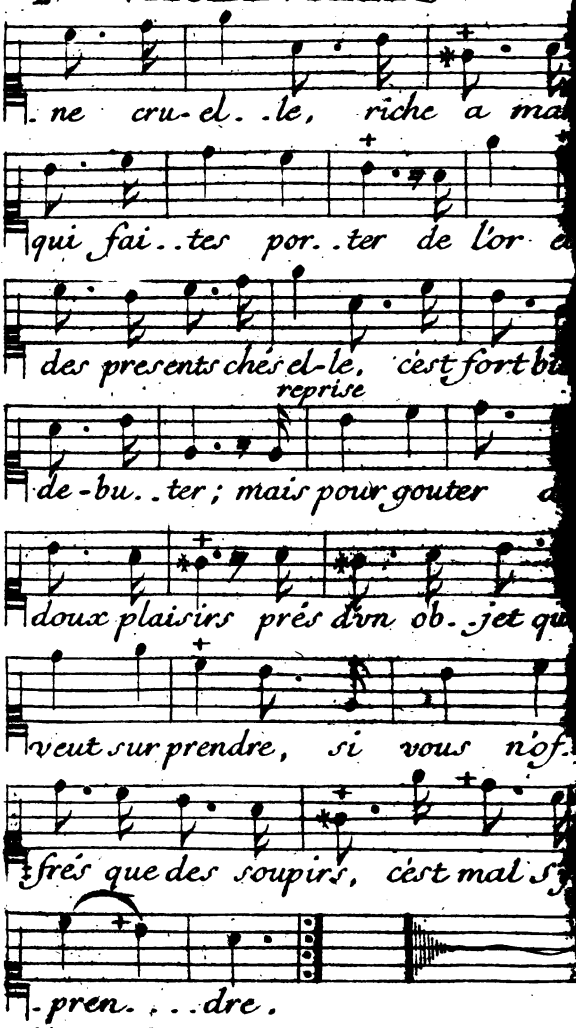
---

APPROBATION.

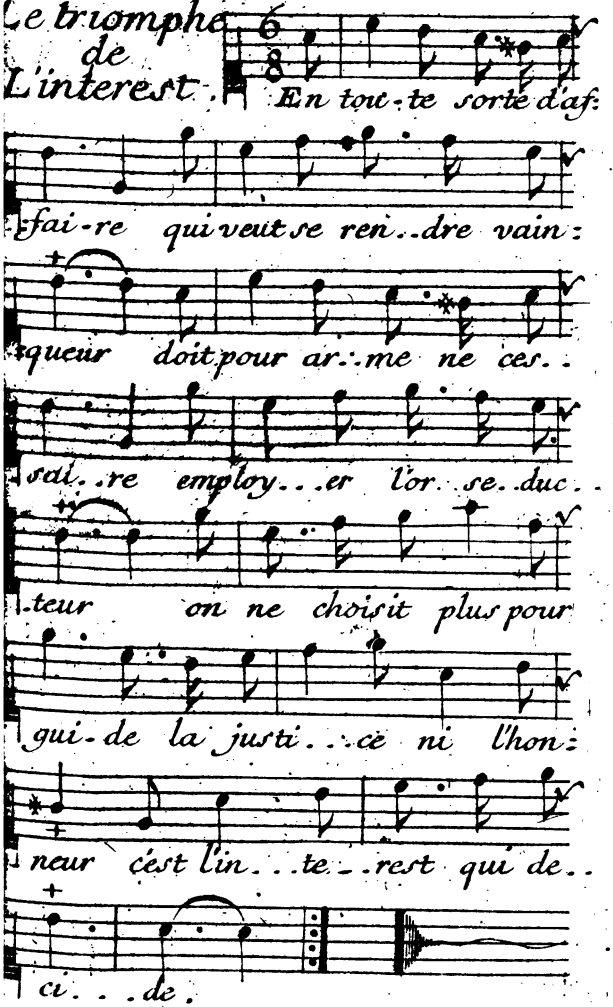
J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Les Amuſemens à la Mode*, *Comedie*, ſuite du Théatre Italien. Fait à Paris ce 15. Juillet 1732.

DANCHET.

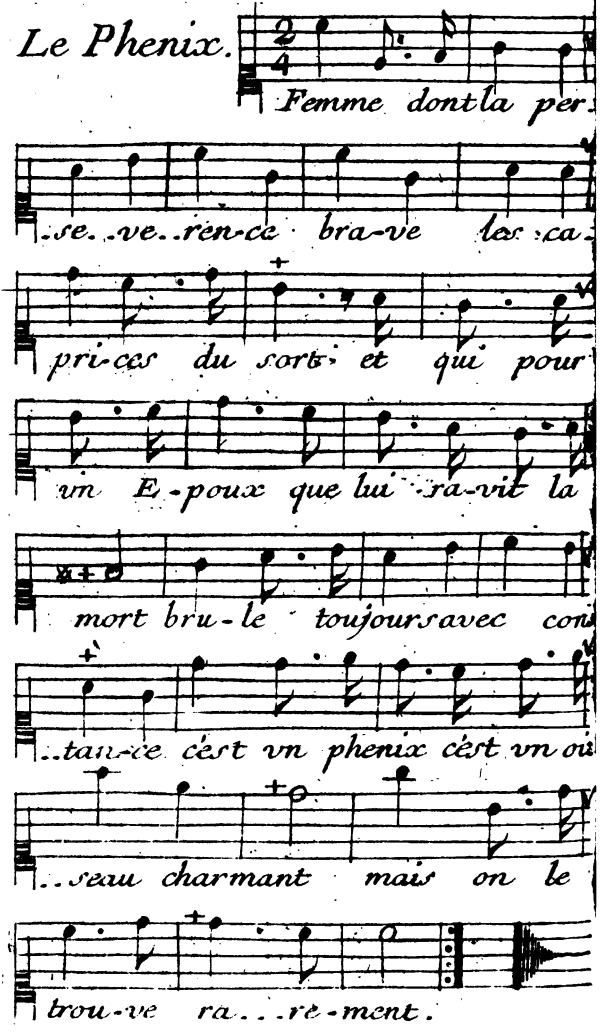
Paysans de Qualité.


ne cru-el..le, riche a ma
qui fai..tes por..ter de l'or a
des presents chés el-le, cést fort bi
reprise
de-bu..ter; mais pour gouter a
doux plaisirs prés d'vn ob..jet qu
veut sur prendre, si vous n'of
frés que des soupirs, cést mal s
-pren....dre.

Le triomphe de L'interest.



## Le Phenix.




*Fin du Tome 8e.*

*Gravé par Denise Vincent.*